LE MIRACLE DES ROSES,

DRAME EN SEIZE TABLEAUX,

PAR

MM. ANTONY BERAUD ET HIPPOLYTE HOSTEIN.

Décors de MM. SECHAN, DIÈTERLE, DESPLECHIN et BOUILLIER;
Costumes dessinés par M. H. BALLUE et exécutés par M. FERDINAND et Mme HAUQUET;
Machines de M. Adolphe PIERRARD; Musique nouvelle de M. ARTUS.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 22 JUILLET 1841.

DISTRIBUTION DU PROLOGUE.

Personnages.	*Acteurs.*
GABRIEL	Mmes. DESLANDES.
MICHEL	SÉRAPHINE.
RAPHAEL	BOUTIN.
ITURIEL	FICHER.
SÉRAPHIN	LOUISE.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LOUIS DE THURINGE.	MM. MELINGUE.
ARNOLD	ALBERT.
ULRIC	CHILLY.
DRAGUTA	VERNER.
LE SIRE DE VARILLA.	STAINVILLE.
CONRAD	DAVID.
YVONNET	ANTONIN.
JÉROBOAM	COQUET.
MORAIM	LAURÉ.
JACQUES	BERTHOLLET.
ALI	FRANCISQUE.
ABEN-HAMET	ST-ACHEULLE.
UN HERAULT D'ARMES.	SERRE.
UN SEIGNEUR	MARTIN.
ÉLISABETH	Mmes GUYON.
GABRIEL	DESLANDES.
MARIE	LUCIE.
GUTHA	LEMAIRE.
ISENTRUDE	RACINE.
ALYSSE	MATHILDE.

1er TABLEAU.

LES ENVOYÉS DE DIEU,

PROLOGUE.

Le théâtre représente un champ de nuages, dans les profondeurs des cieux. Au fond, monte de droite à gauche un sillon d'or et d'azur qui conduit au trône de l'Éternel, hors scène. Du sommet de ce sentier, à gauche, partent d'étincelants rayons de lumière céleste.

SCÈNE Ire.

L'ARCHANGE ITURIEL, chœur d'Anges et de Séraphins.

Au lever du rideau, au sein d'une obscurité profonde, on entend rouler le tonnerre; des éclairs sillonnent l'espace. Puis des chants et une musique sombres et terribles se font entendre.

CHŒUR D'ANGES.

Jour de sainte terreur !
Redoutables alarmes !
Sur qui donc, ô Seigneur,
Doivent couler nos larmes !

Des Anges et des Séraphins, les uns portant des harpes d'or, les autres des psaltérions, paraissent de divers côtés. Quelques-uns gravissent le sentier lumineux, de droite à gauche. Tous s'agenouillent, tournés vers la lumière céleste. Un d'eux reprend :

Dieu tout puissant, Saint des saints, notre roi,
Souverain créateur des mondes,

Oh ! dissipe, avec notre effroi,
Ces ténèbres profondes !

En re moment, se lait entendre une harmonie religieuse, d'un raractère à la fois sévère et snave. Un demi-jour éclaire le théâtre. Quelques rayons de lumière plua vive brillent au haut du sentier d'aznr. De ce côté, paraît Ituriel. Le chœur reprend :

LE CHŒUR.

Jour de sainte terrenr !
Redoutables alarmes !
Snr qui done, ô Seigneur,
Doivent couler nos larmes !

ITURIEL.

Oui, pleurez et priez, nobles enfants du ciel !
Prosternez-vous ; priez.... Hélas ! de l'Eternel
Les crimes des humains ont lassé la clémence....
Et voici qu'aujourn'hui sa justice commence.
De son immense front nn éclair a jailli,
Et sur son axe en feu le monde a tressailli.
Devant le sanctuaire an seuil infranchissable,
Je m'incline, tremblant ; une voix redoutable
S'élève : — « Que mon glaive étincelle en tes mains ,...
« Appelle, à cris pressés, Archanges, Seraphins !
« Un seul moment encore, et l'homme, ce rebelle,
« Infidele à mes lois, à mon fils infidele,
« Traître à ce sang divin qui l'avait racheté,
« Aura subi l'arrêt qu'il a trop mérité.
« Dédaignant du malbeur l'exemple salutaire,
« Il a trop oublié qu'autrefois de la terre
« Je voulus effacer le coupable babitant;
« D'elle, un jour, mon regard se détourna.... —Satan,
« Qui de l'abime au ciel incessamment repasse.
« Heurta ce grain de sable en volant dans l'espace.
« Le terrible océan l'engloutit sous sea flots ;
« La nature, un moment, crut rentrer au chaos.
« Tout périt, et l'enfer saisit sa large proie;
« Tont périt,... bors un seul qni marchait dans ma voie.
« Eh bien, grâce à mon fils, j'y coosens ; aujourd'hui,
« S'il est un juate encor qni soit digne de lui,
« Seul, il peut écarter le fatal anathème ! »
Mes frères, du Très-Haut tel est l'arrêt suprême.
Protecteurs des humains au terrestre séjour,
Trois Archangea, du fils et la gloire et l'amour,
Remontant aujourd'hui vers la celeste enceinte,
Vont rendre compte à Dieu de leur mission sainte.
Ces messagers du ciel, apôtres du Sauveur.
C'est Michel, de la *Foi* généreux défenseur ;
Gabriel, au malheur ainsi qu'à la souffrance,
Versant, comme nn parfum, la divine *Esperance;*
Et, d'enfants entouré, l'aimable Raphael
Offrant la *Charité* comme un présent du Ciel.

Ici l'on entend le bruit lointain des harpes célestes. Les anges prêtent l'oreille. Iluriel se penche et regarde au-deasoua de lui.

CHŒUR LOINTAIN.

Ouvrez les célestes barrières !
Voici le moment solennel,
Et que noa chants et nos prières
Montent aux pieds de l'Eternel.

ITURIEL, parlé.

Sons le profond aznr des régions lointaines,
Regardez, regardez ! quellea clartéa soudaines !
Quel glorieux sillon illumine les airs,
Et vient à nona, au bruit de nos divins concerts !

CHŒUR en scène.

Voci, voici les trois Archangea:
Espérance, Foi, Charité !
Mystérieux Delta de la divinité,
Que son nom, avec nos louanges,
Au pins hant des cieux soit porté !

SCÈNE II.

LES MÊMES, MICHEL, RAPHAEL, GABRIEL.

Au bruit des barpes et des psaltérions célestes, les trois Archangea, défenseurs de la Foi, de la Charité et de l'Espérance, montent en scène du milieu des nuages.

ITURIEL.

De nos frères chéria béni soit le retour !
Avec quels vœux ardents, avec quel saint amour,
Frères, votre présence était-elle attendue !
Mais, cependant, hélas ! sur vos traits répandue,
Cette sombre tristesse....

MICHEL.

A répondu pour nona !
Qui pourra du Seignenr apaiser le courroux ?
La terre, du Demon, courtisanne docile,
Des envoyéa de Dieu n'est plus un digoe asile ;
Le méchant seul triompbe, et vices et vertus
Ne sont plua qu'uu vain mot que l'on ne comprend plua.
Misérables mortels, vils esclaves du crime !
C'est son stigmate an front qu'ils marcbent à l'abîme.
L'or est leur but, leur dieu, toute leur âme ; et d'or
Incessamment gorgés, ila s'en gorgent encor.

RAPHAEL.

Ponr eux, la Charité; démence ! — La Foi sainte
Dans leura cœurs avilis eat pour jamais éteinte.

MICHEL.

Hélas ! qne reste-t-il des bienfaits du Sauveur ?....

GABRIEL s'avançant.

L'Espérance, de l'homme, ange consolateur,
De la terre et du Ciel nœud sacré; l'Espérance,
Indestructible anneau du pacte d'alliance.
L'homme en lui-même, hélas ! cherchant un fol appui,
Je le sais, l'Esprit saint s'est retiré de lui ;
Entraîné, malgré moi, sur les paa de mea frères,
Et versant en secret quelquea larmes amères,
J'ai dû quitter ces lieux que l'on vit autrefois
Si beaux, sanctifiés des splendeurs de la Croix !
Temps fortunés ! jours purs !...—Douze fois cent années
Ont du géant chrétien fondé les destinées,
Et le front couronné du signe de la Foi,
L'Occident tout entier s'incline sons sa loi.
Là, de quelques Françaia la valeur héroïque
Vient de ranger Bizance à la foi catholique ;
D'un ermite inconnu les accents inspiréa
Lancent vers l'Orient les bataillons sacrés.
Dieu le veut ! Chevaliers, peuplea, vieillards et femmes,
S'elancent, dévorés de généreuses flammes ;
Au tombean du Sauveur, le fer des Godefrois,
Du sceptre de David a reconquis lea droits ;
Là les fils de Pélage, aux vallons d'Hespérie,
Ecrasent l'infidèle avec la barbarie !
Quel changement, hélas ! dans l'empire des lys,
De la voix de Bernard, lea échos affaiblis
De leurs soos importuns fatiguent les pensées;
Et de Jérusalem, les grandeurs sont paasées.
L'Arabe a de David renversé le flambeau,
Et d'un pied insolent foulé le saint Tombean ;
L'infidele a vaincu les enfants de l'Espagne.
Et dans les champs déserts de la vieille Allemagne,
L'impiété faronche, au mépris des autela,
De tous ses noirs tyrans lui fait des dieux mortels.
Cependant, sur la terre, où le démon seul veille,
L'bomme du Tout-Puissant est toujours la merveille
Et, sur son noble front, empreint de majesté

Il garde encor le sceau de ta divinité,
Seigneur ! — Malgré ces maux que ma douleur déplore,
Pour les humains, entends mon amour qui t'implore !
L'enfer doit-il ainsi triompher de ta loi ?
Il est encor des cœurs qui n'espèrent qu'en toi ;
Il est encor des cœurs que l'Esprit saint anime.
Ils ont crié vers toi du profond de l'abîme !
Et moi, j'accours au pied de ton trône immortel....

MICHEL.

Eh bien ! n'hésite plus.... Va, noble Gabriel....

GABRIEL.

Je cours de Jehovah implorer la clémence
Et puiser aux trésors de son amour immense !...
(A tous)
Et vous, ô mes amis ! priez ! et que vos vœux
Montent avec vos chants aux pieds du Roi des cieux.

Gabriel s'élance rapidement vers le sentier d'azur, et disparaît par la gauche.

SCÈNE III.

RAPHAEL, MICHEL, ITURIEL, le chœur d'Anges et de Séraphins.

CHŒUR.

A ta seule présence,
Noble et beau Gabriel,
La divine clémence
Doit descendre du ciel.

UN ANGE seul.

Paroles inspirées,
Montez vers le Seigneur !
Et vous, hymnes sacrées,
Apaisez sa rigueur.

REPRISE.

A ta seule présence, etc.

ITURIEL.

Entre l'homme et son Dieu, phalange tutélaire,
Puisses-tu du Très-Haut désarmer la colère !
Puisse l'homme accomplir ses destins glorieux !
Et puisse-t-il bientôt, plein d'un remords pieux,
A l'enfer, pour jamais, rejetant les blasphèmes,
Reconnaître son Dieu jusqu'en ses rigueurs mêmes !

LE CHŒUR.

A ta seule présence,
Noble et beau Gabriel,
La divine clémence
Doit descendre du ciel.

En ce moment, une musique éclatante se fait entendre. — La demi-obscurité qui régnait encore sur la scène se dissipe tout à fait. Les harpes célestes retentissent de sons joyeux. Gabriel reparaît.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GABRIEL, MICHEL, RAPHAEL.

GABRIEL.

Gloire à Dieu ! gloire à Dieu ! bénissons sa justice !
Et que l'hymne sans fin de nouveau retentisse !
Espérance et pardon sont promis aux humains.
D'un éternel amour la terre est embrasée,
Et du sang du Sauveur la féconde rosée
Prépare la moisson qui doit remplir nos mains.
Par la fraude et l'erreur un moment obscurcie,
La fille du Sauveur, l'Eglise du Messie,
Sur le monde chrétien va régner de nouveau ;
Et sortant tout à coup de ses froides ruines,
L'autre Jérusalem, reine des Sept-Collines,
De Cadix à Sion portera son flambeau.
Mais à tous ces bienfaits qui pourra donner l'être,
Aux champs de la Hongrie, un enfant vient de naître,
L'aimable Elisabeth...—Elle est du sang des rois.
Belle de la beauté que le mortel adore,
Des célestes attraits bien plus charmants encore,
Sur elle le Très-Haut vient d'arrêter son choix.
Et le Seigneur a dit : « Chaste appui de mon temple,
« Elisabeth, du monde et la gloire et l'exemple,
« Doit raviver la foi, l'espoir, la charité.
« Elle doit accomplir les célestes oracles;
« Sur elle, révélé par de nouveaux miracles,
« Mon amour répandra l'esprit de vérité.
« De mon Elisabeth telle est la destinée :
« Epouse et noble mère, et reine couronnée,
« Tous ces noms glorieux lui coûteront des pleurs ;
« Née au sein des palais, sur un trône élevée,
« Comme une enfant du peuple au malheur éprouvé,
« Elle doit mériter le ciel par ses douleurs !.. »
Et c'est moi qui, rempli de douces espérances,
Dois l'aider à porter son fardeau de souffrances,
Moi qui dois la guider aux sentiers épineux.

MICHEL.

Nous allons préparer sa couronne immortelle.

GABRIEL.

Le moment est venu... la terre me rappelle...
(A Michel et Raphael.)
Adieu, frères !
(A Ituriel et aux autres anges.)
Amis, recevez mes adieux !

Le nuage qui a apporté les trois Archanges, remonte. Gabriel s'y place, Raphaël, Michel, Ituriel et les autres anges, remontant sur le sentier d'azur, ou groupés sur les nuages, tendent les mains vers Gabriel qui disparaît peu à peu, aux chants du chœur.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Honneur et gloire aux trois Archanges,
Espérance, Foi, Charité...
Mystérieux delta de la divinité,
Que son nom, avec nos louanges,
Au plus haut des cieux soit porté.
Honneur et gloire aux trois Archanges,
Espérance, Foi, Charité !

2e TABLEAU.

LA CHAUMIÈRE D'ARNOLD.

Portes à gaucha et à droite · un brasier et un escabeau sont placés ao milieu de la scène.

SCÈNE 1re.

YVONNET, entrant avec un sac sur son épaule.

Ouf!... Je peux me vanter d'en avoir ma eborge!... mais bah!... Quand je pense quo c'est pour venir en aido à la pauvre Gertrude qui est là, malade... je me consolo d'avoir les épaules un peu fatignées... dam! c'est qu'il y a loin tout d'même d'ici à la cathédrale, où jo demeure; et si lo vieil Herman, le sonneur de l'église, savait que je lui ai soulevé un do ses sacs pour l'apporter ici, et que je fais ce commerce-là depuis plus de quinze jours... Oh! sainte Vierge, il mo ferait voir tous les eierges de Pâques... Après çà, on vrai que je suis son fils adoptif, ot qu'il a le droit de me battre... (Regardant de tous côtés). Ah! ça, mais, il n'y o donc personne; cependant, j'ai trouvé la porte toute grande ouverte; au fait, pour ce qu'il y a a prendre, c'est pas la peine de... Notre jeuno et brave Arnold est sans doute près de sa pauvre vieille mère... ou peut-être ben c'est cette bonne et belle étrangère qui vient souvent la visiter et la secourir... Voyons un peu... (Il regarde par lo trou de la serrure). V'là la mère Gertrude!... elle dort...; ma foi, elle est toute seule.

Marie entre en scène et aperçoit Yvonnet regardant par le trou de la serrure.

SCÈNE II.

MARIE, YVONNET.

MARIE, allant tirer l'oreille d'Yvonnet.

Ah! je t'y prends, curieux!

YVONNET.

Aie!... aïe!...

MARIE.

Veux-tu bien te taire... Qu'est-ce que to faisais là?

YVONNET.

Lâche-moi d'abord, ja te répondrai après... Comme elle y va!

MARIE.

Voyons, pourquoi écoutais tu à cette porte?

YVONNET.

Ecouter? je ao sens tant seulement pas mes oreilles..

MARIE.

Réponds!

YVONNET.

C'était seulement pour voir... si je reverrais.....

MARIE.

Quoi?

YVONNET.

Ah! voilà!

MARIE, impatientée.

Parleras-tu, à la fin?

YVONNET.

Eh! bien, aujourd'hui, je n'ai rien vu; mais. l'autre jour...

MARIE.

Eh! bien, quoi? l'autre jour...

YVONNET.

Non... non... rien.

MARIE.

Yvonnet, nous nous fâcherons... Tu sais combien j'aime et je vénère la bonne damo Gertrude...

YVONNET.

Et moi donc!

MARIE.

C'est à elle que je dois d'être un peu moins ignoranto que la plupart des filles do ma condition et de mon âgo...

YVONNET.

Que toutes, faut-il dire!

MARIE.

Arrivée dans ce canton, il y a peu de temps, sans qu'on ait su d'où elle venait, on no l'en a pas moins respectée et chérie; car elle est la meilleure des femmes, et Arnold est la perle des garçons du pays...

YVONNET, d'un air piqué.

Oh! la perle...; l'une des perles.

MARIE.

Tout ce qui concerne dame Gertrudo m'intéresse, comme s'il s'agissait de ma mère... Ainsi donc, je veux..., tu m'entends? Je veux qua tu parles.

YVONNET.

Ah! du moment que tu m'en pries!... Voilà! J'te dirai donc qu'il y a trois jours. J'ai vu entrer ici, couverte d'un voile blanc, une belle jeune fille..., ou femme; Arnold était sorti; jo l'attendais commo aujourd'hui. Ello a paru d'abord toute saisio de ma voir, mais elle s'est remise presque aussitôt, et elle m'a demandé d'une voix bien douce, des nouvelles do la vieille Gertruda; puis, commo je voulais la questionner, elle ne m'a pas répondu, et elle est entrée, légère commo uno biche, dans la chambra à Gertrude; alors, j'ai voulu m'assurer de ce qu'elle allait y fairo..., j'ai regardé par le trou de la serrure..., et...

MARIE.

Et quoi?

YVONNET.

Ah! la curieuse!... Voyez-vous, la curieuse!

MARIE.

Ecoute, Yvonnet, si tu ne te dépêches pas, je to promets bien que je ne serai pas ta femme à la Noël prochaine. Un mari qui mo ferait attendre comme çà, fi donc!... çà no saurait pas me convenir.

YVONNET.

Ta! ta! ta!... Voyons, je reprends mon fil... à travers le trou de la serrure, j'ai aperçu la belle dame...; car toute jeune qu'elle est, elle a tout l'air d'uno très grande dame; et quant à étra belle...

MARIE.

Après!...

YVONNET.

Je l'ai vue s'approcher doucement, bien doucement du lit de la mère Gertrudo, puis, se pencher vers la malade pour s'assurer si ella était éveillée...

La mère Gertrude a ouvert les yeux, alors, la dame l'a soulevée, lui a souri, çà a paru faire du bien à la bonne femme, qui a pris la main de l'inconnue comme pour la remercier.

(Arnold entre en scène; il est triste, il reste au fond du théâtre, pose son chapeau sur un siége, ôte le manteau dans lequel il est enveloppé, puis, il écoute ce que disent Yvonnet et Marie.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ARNOLD.

MARIE.

Et puis...

YVONNET.

La belle inconnue a tiré de sa poche un petit flacon et l'a donné à Gertrude, qui a bu avidement ce qu'il contenait; puis, elle a posé différentes choses sur l'escabeau qui est à côté du lit, entre autres des pièces d'argent... La vieille Gertrude ne voulait pas; elle pleurait; mais la belle dame la priait avec tant de douceur, qu'elle était bien forcée d'accepter.

MARIE.

Tiens, Yvonnet, je ne sais pas ce que je donnerais pour savoir quelle est cette femme.

YVONNET.

Vrai!... eh! bien, puisque c'est comme çà, Marie, je te le dirai, moi.

MARIE.

Comment cela?

YVONNET.

Voilà: la première fois qu'elle viendra, je me mettrai en embuscade, je la suivrai, et je ferai tant et si bien que je finirai par la connaître.

ARNOLD, s'avançant entre eux.

Et moi, je vous le défend!

MARIE et YVONNET.

Arnold!

ARNOLD.

Puisque cet ange de charité ne veut pas être connu, pourquoi chercher à déchirer le voile dont elle se couvre? Laissez, laissez à ses bienfaits toute leur mystérieuse et sainte pudeur. Hélas! et moi aussi, moi qui lui suis à jamais enchaîné par la reconnaissance, moi qui lui dois les jours de ma mère, que n'aurais-je pas fait pour pouvoir bénir et adorer tout haut son nom!... mais elle m'a défendu de chercher à savoir qui elle est..., et sa volonté qui fait ma loi, doit être aussi sacrée pour vous.

MARIE.

Cependant....

YVONNET.

Je ne dis pas; mais...

ARNOLD.

Bénissez-la dans vos cœurs, car ce n'est pas envers moi seulement qu'elle a été généreuse et bonne! Il n'est pas un malheureux, pas une veuve, pas un orphelin qui n'ait reçu d'elle des secours ou une aumône... Vous savez combien l'hiver dernier a été rude dans notre pays de la Thuringe, eh! bien, c'est elle, c'est cette mystérieuse inconnue, j'en ai des preuves certaines..., qui venait au secours des ouvriers sans travail; c'est elle qui leur rendait force et courage... : ceux même qui étaient frappés de maladies contagieuses n'éprouvaient pas moins les effets de son généreux dévoûment; enfin, depuis plus d'un an qu'elle va au-devant de toutes les infortunes..., elle a toujours apporté le bonheur sans jamais laisser savoir d'où il venait. Exemple de tous dans ces jours d'égoïsme, d'impiété et de barbarie, où les grands sont les premiers à montrer l'oubli des devoirs, c'est un ange descendu du ciel..., ne cherchez pas à la connaître..., il pourrait s'envoler.

MARIE.

Oh! je vous promets...

YVONNET.

Je vous jure...

Elisabeth paraît sur le seuil de la porte; elle est couverte d'un costume très simple.

MARIE.

Ciel!

YVONNET.

La voilà!

ARNOLD.

Elle!

MARIE, troublée et bas à Yvonnet.

Viens Yvonnet! Nous nous retirons, Arnold!... (A Elisabeth, en saluant profondément) Madame!... (bas à Yvonnet). Je ne sais plus où j'en suis.

YVONNET, de même.

Moi non plus..., je... (à Elisabeth) Madame... (bas à Marie) oui, allons-nous-en. (Ils sortent en faisant des salutations jusqu'à terre à Elisabeth.)

SCÈNE IV.

ELISABETH, ARNOLD.

ARNOLD, à part.

Quel trouble, en sa présence!... O mon cœur! calme toi.

ELISABETH.

Eh quoi! mon approche les fait fuir!

ARNOLD.

Non, madame, non; le respect seul les a éloignés... Quand vous êtes venue, je leur parlais de vos bienfaits.

ELISABETH.

Je vous avais supplié...

ARNOLD.

Oh! Madame, que je respecte le mystère dont vous voulez vous envelopper, cela m'est possible, j'en ai fait le serment; mais vouloir que ma bouche reste muette lorsque la reconnaissance déborde mon cœur, ah! Madame, n'est-ce pas vouloir l'impossible?

ELISABETH.

Ecoutez-moi : votre mère était malheureuse et souffrante; et si je suis venue à elle, c'est que Dieu l'a prise en pitié; c'est qu'il voulait que par moi elle fût secourue et soulagée... C'est lui qui me guidait. Et moi, lorsque j'ai pu ressentir une joie suprême, un bonheur infini en voyant le sourire succéder aux larmes, la quiétude aux souffrances, les bénédictions aux cris du désespoir, ma part de récompense n'a-t-elle pas été assez belle? Ce n'est donc pas moi, mais le Ciel qu'il faut glorifier et bénir...

ARNOLD.

Ah! laissez-moi du moins vous dire mon respect et mon admiration; que le bonheur que vous apportez si généreusement aux autres soit toujours votre partage!... Mais si jamais vous étiez soumise aux cruelles épreuves de la vie, si vous aviez besoin d'une âme dévouée et reconnaissante, oh! n'oubliez pas que la mienne est à vous, Madame! N'oubliez pas de m'appeler : Arnold sera toujours prêt à mourir pour vous.

ELISABETH.

Je vous crois, et je vous remercie; mais j'ai hâte de voir votre mère : conduisez-moi près d'elle.

ARNOLD.

Oui, Madame ; après avoir reçu mes bénédictions, venez recevoir celles de ma mère.

Arnold ouvre la porte de la chambre de Gertrude, il fait entrer Elisabeth, et entre après elle ; à peine ont-ils disparu, que par la porte à droite du public entrent Ulric et Draguta.

SCÈNE V.

ULRIC, DRAGUTA.

DRAGUTA, après avoir tout examiné.

Entrez, monseigneur.

ULRIC, secouant son manteau qui est tout trempé d'eau.

Maudit orage! qui est venu tout à coup nous surprendre. Je suis trempé jusqu'aux os!... Mais où sommes-nous, mon brave Draguta?

DRAGUTA, regardant autour de lui.

Où nous sommes, monseigneur? Eh! eh! chez des gens qui ne seraient pas fort satisfaits si votre illustre cousin, Louis de Thuringe, savait qu'ils logent aussi près de lui.

ULRIC.

Ah! ah! ce sont donc des ennemis de l'Etat?... ou plutôt du noble grand Duc?

DRAGUTA.

Oui... Des ennemis par transmission de haine, ce qui a été à peu près leur seul héritage. C'est la veuve et le fils d'un ancien soldat qui eut peu à se louer des procédés de Louis de Thuringe à son égard. J'étais son compagnon d'armes, son ami, et c'est grâce à ce double titre, auquel le fils et la mère croient saintement encore, que le mystère de leur séjour ici m'a été confié.

ULRIC.

Ah! ah!... Leur nom?

DRAGUTA.

Est bien plus important pour vous que vous ne croyez encore, monseigneur : devinez.

ULRIC.

Maître Dragota, les gens de ma sorte sont un peu comme les voleurs, qui ne s'amusent pas à ouvrir les serrures, mais qui les brisent... Leur nom?

DRAGUTA.

C'est la veuve et le fils de Guillaume Wolfram.

ULRIC, surpris.

De Guillaume Wolfram! de ce fidèle serviteur du vieux duc, de cet intrépide guerrier si chéri des soldats!...

DRAGUTA.

Oui... Et ce fut cette affection même qui hâta sa perte. Jeté, sans qu'il en sût rien, dans la première conspiration que nous... qui fut ourdie contre le prince régnant, on crut facilement à son crime..., et il fut condamné et exécuté sans avoir pu se défendre.

ULRIC.

Oui... Je sais... Wolfram était un brave ;... sa mort a fait quelque tort à la réputation de mon cousin ;... car sa condamnation fut inique.

DRAGUTA, à mi-voix, souriant.

N'est-ce pas monseigneur?... Que voulez-vous? Il a dû payer pour plus puissant que lui...

ULRIC, réfléchissant.

Et ainsi... son fils...

DRAGUTA.

Vingt-cinq ans, beau, fort, brave et généreux comme son père,... et dévoré d'un ressentiment profond.

ULRIC, rêveur.

Ah!... Et c'est pour cela que tu m'as conduit ici sous prétexte de me mettre à l'abri de l'orage?

DRAGUTA.

Pour cela? monseigneur.

ULRIC.

Fort bien. Il n'est pas impossible que mon beau cousin ne plaisante pas longtemps encore sur mes difformités.

DRAGUTA.

Vos difformités!... Allons donc! monseigneur. Vos avantages l'emportent de beaucoup sur les siens : vous avez pour vous l'esprit, la grandeur d'âme...

ULRIC.

Hum!... La grandeur d'âme est mal à l'aise dans mon frêle individu ; j'aime mieux l'esprit. D'ailleurs, il n'est pas de laid visage...

DRAGUTA, bas.

Sous une couronne.

ULRIC.

Et toutes les bosses du monde disparaissent...

DRAGUTA.

Sous un manteau de pourpre.

ULRIC.

Flatteur!... Ainsi ce jeune homme a un bras redoutable?..

DRAGUTA.

On le dit.

ULRIC.

Que fait-il?

DRAGUTA.

Rien. Sa mère dénuée de tout, en arrivant ici, où son fils est venu la rejoindre, espérait sans doute que je leur ferais parvenir quelques secours. Je m'en suis bien gardé!

ULRIC.

Je comprends... La faim est une mauvaise conseillère...

DRAGUTA.

Justement, monseigneur ; aussi Arnould attendait avec une impatiente fureur le jour de la vengeance. Tête ardente, âme résolue, c'est un foyer qu'embrasera une seule étincelle ; sa mère, qui depuis longtemps prévoyait l'explosion de cette colère, l'avait éloigné d'elle dès sa plus tendre jeunesse, et l'avait envoyé en Saxe, auprès d'un moine, leur parent, le célèbre Ermengilo, qui a pris soin d'Arnold, et lui a donné une éducation digne de sa naissance. Mais lorsque, d'après mes promesses et mes conseils secrets, (car je n'oubliais pas la mission que vous m'aviez donnée de trouver un cœur et un bras qui pussent servir nos projets), lorsque la veuve de Wolfram revint en Thuringe, Arnold accourut en toute hâte auprès d'elle. Une maladie cruelle est venue frapper la vieille Gertrude ; j'espérais sa mort, mais je ne sais quelle main inconnue l'a rappelée à la vie. L'amour filial a fait oublier à Arnold sa vengeance ; presque rétablie, sa mère lui ordonna de repartir ; mais je réponds qu'Arnold ne s'éloignera pas de son pays natal sans avoir cherché à venger son père.

ULRIC.

Et c'est un sentiment trop pieux pour que je ne le seconde pas de tout mon pouvoir. Ami, je suis content de toi. Mais, dis-moi : as-tu parlé à ce jeune homme, l'as-tu lié à notre cause?

DRAGUTA.

Non, mais vous pouvez compter sur son épée, et au besoin sur son poignard.

ULRIC.

Ainsi il ne sait rien?

DRAGUTA.

Rien, monseigneur.

ULRIC.

Et tu crois...

DRAGUTA.

Je suis sûr que sa haine pour Louis de Thuringe est si violente, qu'au moment même où je vous parle, il ne cherche qu'un moyen de la satisfaire : c'est dans ce but sans doute, qu'hier, l'ayant rencontré non loin du palais, qu'il était occupé à considérer d'un œil ardent et sombre, il me demanda si je ne pourrais pas l'y introduire pour en admirer, me dit-il, les riches dispositions intérieures. Je compris sa pensée sans qu'il s'expliquât davantage, et je lui dis en souriant que je viendrais l'instruire du jour où je pourrais l'amener avec moi dans le château.

ULRIC.

Tu te formes de jour en jour, l'ami ; et moi-même, passé maître dans l'art de cacher mes projets, je dois admirer ta prudence, qui nous donne un complice sans nous faire craindre les dangers d'une trahison.

On ouvre la porte de Gertrude.

DRAGUTA.

Silence ! le voici.

ULRIC, bas à Draguta, en mettant le capuchon de son manteau sur sa tête.

Ne lui dis pas qui je suis ; questionne-le adroitement... Surtout, réponds moins à sa parole qu'à sa pensée... On n'écoute bien qu'avec les yeux.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ARNOLD.

DRAGUTA, lui tendant la main.

Salut à toi, Arnold.

ARNOLD.

Draguta, c'est vous ! comment se fait-il ?

DRAGUTA.

Nous avons été, mon compagnon et moi, surpris par l'orage, et nous sommes entrés dans ta demeure, afin de nous mettre un instant à l'abri.

ARNOLD.

Je suis pauvre, mais mon hospitalité sera cordiale... Vos vêtements sont mouillés. (Il prend le fagot apporté par Yvonnet.) Il faut ranimer les flammes de ce foyer. (Il le place dans la cheminée, où brûle déjà un peu de feu.) Reposez-vous, mes hôtes, et soyez les bien-venus.

Pendant que Draguta parle avec Arnold, Ulric s'approche du feu et se chauffe.

DRAGUTA.

Ta mère, la noble Gertrude, a été longtemps malade : va-t-elle mieux, maintenant?

ARNOLD.

Grâces au Ciel ! Mais à son âge les forces reviennent lentement.

DRAGUTA.

Elle est sauvée, c'est l'essentiel : le temps et tes bons soins feront le reste.

ARNOLD.

Je l'espère !

DRAGUTA.

Mais, dis moi : hier, tu t'es adressé à moi comme à un ancien ami de ton père, pour obtenir la faveur de pénétrer dans le palais. Eh bien, l'occasion se présente aujourd'hui même ; une grande cérémonie doit avoir lieu dans le château de monseigneur Louis de Thuringe. Grâce à l'influence de mon compagnon, j'ai obtenu la faveur de te faire assister à cette cérémonie.

ARNOLD.

Merci à vous, Draguta, merci à vous, étranger. (A part.) Le frapper devant la cour assemblée, égaler l'éclat de la vengeance à celui du crime !... Oh ! c'est bien ! et cela m'était dû...

DRAGUTA, bas à Ulric.

Regardez-le, monseigneur...

ULRIC.

Oui, sa figure promet...

DRAGUTA.

Tout ce que tiendra son poignard.

ARNOLD.

...Faut-il vous suivre ?

DRAGUTA.

Pas encore... quand dix heures sonneront au beffroi de Saint-Pierre, je t'attendrai à la porte du palais... du côté du fleuve.

ARNOLD.

J'y serai !

DRAGUTA, à Ulric.

Que vous disais-je ?...

ULRIC.

Le temps est redevenu meilleur... nous sommes forcés de partir... sans adieu, mon jeune maître.... sans adieu !... (Il sort.)

DRAGUTA.

Arnold, à dix heures sur les bords du fleuve ?

ARNOLD.

Comptez sur moi. (Il serre la main de Draguta, qui sort.)

SCÈNE VII.

ARNOLD seul, puis YVONNET.

ARNOLD.

Il est donc venu enfin, ce jour si impatiemment attendu !... Mon père, noble et sainte victime, je vais donc enfin leur faire payer nos larmes et l'opprobre de ton supplice !... Et toi, si je succombe, ô ma mère, pardonne-moi !... C'était pour venger mon père et ton époux !

YVONNET, dans la coulisse, d'une voix altérée.

Arnold ! Arnold !

ARNOLD.

On m'appelle !

YVONNET, entrant effrayé.

Arnold !... ah ! vous voilà !... je craignais...

ARNOLD.

Comme tu es pâle, qu'as-tu donc ?

YVONNET, se remettant.

Au coin de la rue déserte qui longe cette chaumière, quatre hommes me barrent le passage; dans le même moment, un autre homme enveloppé dans un grand manteau brun, vient du côté opposé.. c'est bien lui, disent les quatre hommes, le voilà, alerte, et ils tirent leurs épées...L'homme au manteau tire la sienne, une lutte horrible commence .. effrayé, j'appelle au secours; mais ces six scélérats menacent de me tuer si je ne me tais pas... Alors, je me mets à courir à toutes jambes, et j'entre ici ; car je suis sûr que j'en avais au moins huit ou neuf à mes trousses.

ARNOLD.

Quoi, tu n'as pas osé porter secours à ce malheureux qu'on attaquait...

YVONNET, tremblant.

Ecoutez... un bruit d'épées... ils se battent encore !

ARNOLD, regardant à la porte.

Les misérables. Ah ! courons !... (Il saisit son épée et sort précipitamment.)

YVONNET.

J'aime mieux qu'il y aille que moi... les v'là aux prises... (Il regarde avec précaution.)

ARNOLD, dans la coulisse.

Lâches ! infâmes !

YVONNET.

C'est lui ! comme il y va, mon Dieu, comme il y va... (écoutant.) Je n'entends plus rien !... ah ! si fait, on approche (regardant) c'est Arnold, avec l'homme au manteau brun, celui-là peut se vanter de l'avoir échappé belle. Satané Arnold ! je n'en ai pas... je n'en aurai jamais... mais c'est égal, il faut en convenir, c'est une belle chose que le courage.

SCÈNE VIII.

YVONNET, LOUIS, ARNOLD

ARNOLD.

Entrez... c'est ici...

LOUIS.

Merci, jeune homme, merci, d'être venu si courageusement à mon aide...: les lâches, ils étaient quatre contre moi.

YVONNET, à part.

Oh! ils étaient plus que cela, certainement.

LOUIS.

Votre attaque a été si vive et si vigoureuse qu'ils n'ont pas tardé à lâcher pied, mais il était temps; lorsque vous êtes venu, mes forces épuisées trahissaient mon courage, et j'allais succomber... Vous êtes intrépide et brave, encore une fois, merci, car je vous dois la vie.

ARNOLD.

Je n'ai fait que ce que vous-même, et beaucoup d'autres eussent fait à ma place

YVONNET, à part.

Pas moi !

ARNOLD, bas à Yvonnet.

Le bruit de cette lutte n'est pas arrivé jusqu'à ma mère.

YVONNET.

Non ! non ! elle n'a rien entendu. Je vous laisse, je cours chez le voisin Fritzberg, faire une commission pour mon père adoptif...

ARNOLD, le reconduisant.

Va, va, mon garçon! (Pendant ce temps, Louis examine la chambre où il se trouve et dit à part.)

LOUIS.

Je sais ce que je voulais savoir. Tout ce qui m'entoure m'indique assez que si mon libérateur est brave, sa situation est loin d'être heureuse. (Haut à Arnold.) Vous venez de m'attacher à vous, par un dévouement que je ne puis reconnaître qu'en vous offrant mon amitié; elle est dévouée et sincère : voulez-vous l'accepter? (Il lui tend la main.)

ARNOLD.

Je l'accepte; et à votre tour, comptez sur la mienne. (Arnold lui serre la main.)

LOUIS.

Votre nom?

ARNOLD.

Mon nom? Arnold.

LOUIS.

Mais celui que vous tenez de votre père?

ARNOLD.

De mon père !...

LOUIS.

Avez-vous quelque motif pour vouloir qu'il me reste inconnu? alors...

ARNOLD.

A vous? .. non à vous peut-être moins qu'à tout autre.

LOUIS.

Ce serait m'affliger... car ce nom (mettant la main sur son cœur) il restera gravé... là...

ARNOLD.

Je vous crois... tout me plaît en vous... cette admirable bravoure... ces traits pleins de noblesse et de fierté... cette franchise du soldat... oui, il serait doux de vous avoir pour ami... et puis le service rendu est un titre réciproque à la confiance...

LOUIS, lui tendant la main.

Et je me crois digne de la vôtre.

ARNOLD, d'un air sombre.

D'ailleurs, si c'est une imprudence, elle n'est en avance que de peu d'heures... car ce soir ce nom sera jeté par moi-même à la face de tout le pays... Je me nomme Arnold Wolfram !

LOUIS.

Wolfram! seriez-vous donc parent de Guillaume Wolfram...?

ARNOLD, vivement.

Qui a été iniquement condamné et mis à mort. Je suis son fils.

LOUIS, à part.

Grand Dieu!... (haut.) pardonnez-moi de vous rappeler des souvenirs douloureux...

ARNOLD.

Oh! oui, bien douloureux; car la condamnation de mon père fut une odieuse iniquité.

LOUIS.

Mais il a été prouvé que Wolfram conspirait contre Louis de Thuringe; il était l'âme d'un complot qui devait donner ce duché à l'empereur Frédéric.

ARNOLD.

Infamie et mensonge !... Louis de Thuringe fut, non pas le juge, mais l'assassin de mon père !

LOUIS.

Oh ! taisez-vous !... taisez-vous!

ARNOLD.

Pauvre père, généreux martyr!... Oh ! mais c'est avec la vengeance que je te réhabiliterai, mon père!

LOUIS.

Arnold, la colère vous emporte, arrêtez !

ARNOLD, se calmant.

Oui, vous avez raison; mais aussi, pourquoi toucher à ce passé trop plein de deuil et de larmes...! Lorsque j'y songe seulement, le sang bouillonne dans mes veines, et ma raison s'égare... pardon... pardon .. me voilà plus calme maintenant, revenons à vous... Tout à l'heure, vous m'avez offert votre amitié, je l'ai acceptée, vous m'avez demandé mon nom, je vous l'ai dit : maintenant, quel est le vôtre?

LOUIS.

Mon nom?

ARNOLD.

Oui, qui êtes-vous?

LOUIS.

Qui je suis?

ARNOLD.

Sans doute; répondez?

LOUIS, à part.

Que lui dire?... (haut) Eh! bien? (En ce moment, Élisabeth sort de la chambre de Gertrude.)

ÉLISABETH, à la cantonade.

Oui, bonne Gertrude, espérance et courage.

LOUIS, se levant.

Cette voix!... (apercevant Élisabeth qui se retourne) C'est elle !...

ÉLISABETH, même jeu.

Au revoir... à demain, à demain...

LOUIS, s'avançant.

Madame, accordez-moi la faveur de vous servir de chevalier.

ÉLISABETH.

Vous... ici !

ARNOLD, à part.

Ils se connaissent !

ÉLISABETH.

Quelle étrange rencontre !

LOUIS.

Pour moi, elle n'a rien d'étrange, madame, car en vous voyant ici, dans cette humble chaumière, je devina que vous êtes venu accomplir quelque mission de dévoûment et de charité.

ARNOLD.

Dans votre généreuse modestie, vainement, madame, vous voulez garder le silence, je parlerai moi!... (à Louis) Oui, vous avez raison, messire, elle est venue comme un ange, sécher les larmes et calmer les douleurs de ma pauvre mère.

LOUIS, à Elisabeth.

Vous voyez bien que je ne m'étais pas trompé... et pourtant, n'y a-t-il pas une grande imprudence à vous aventurer ainsi seule, dans un quartier lointain, surtout lorsque tant de périls nous environnent...

ÉLISABETH.

Des périls!... Grand Dieu! et qu'avons-nous donc à redouter?

LOUIS.

Des ennemis invisibles sèment les embûches sous nos pas... tout à l'heure encore, au détour de cette rue, j'ai été attaqué par de lâches assassins... j'allais succomber, lorsque ce brave jeune homme est accouru à mon secours... enfin, je lui dois la vie...

ÉLISABETH, vivement.

Oh! soyez béni, jeune homme, et que le ciel vous récompense. (Elle parle bas à Louis.)

ARNOLD, à part.

Tant d'émotion, de joie... que signifie?...

ÉLISABETH, bas à Louis.

Ah! faites-lui connaître...

LOUIS, bas à Élisabeth.

Non, pas maintenant, Elisabeth!... (haut, en offrant la main à Elisabeth.) Venez, madame!... Arnold, bientôt vous apprendrez mon nom...; mais croyez-moi, calmez cette agitation qui ne pourrait que vous perdre... Au revoir!

ARNOLD.

Au revoir! (Elisabeth et Louis sortent.)

SCÈNE IX.

ARNOLD seul, puis YVONNET et MARIE.

ARNOLD.

On dirait que j'ai peur de voir se révéler le mystère dont ils s'enveloppent tous les deux... Bientôt, a-t-il dit; oh! mais... demain, je serai mort peut-être... et peut-être encore sera-ce un bonheur pour moi. (Bruit lointain de trompettes et d'instruments guerriers dans la coulisse, puis se rapprochant par degrés.)

MARIE entrant vivement avec Yvonnet.

Arnold! Arnold... voici le cortége du sir de Varilla, ambassadeur de l'empereur Frédéric. Venez avec nous, venez le voir passer.

ARNOLD.

Non, allez sans moi, mes amis.

YVONNET.

On dit que c'est superbe, venez donc?

ARNOLD.

Non, vous dis-je?... allez... allez!

YVONNET.

Hâtons-nous, car il serait trop tard.

MARIE.

A bientôt, Arnold. (Ils sortent.)

ARNOLD.

Et moi au palais... Oh! mais avant, je dois embrasser ma mère... l'embrasser!... oh! non, non... ce baiser m'ôterait mon courage. A toi, mon père, ce dernier sacrifice. (Bruit de trompettes plus rapproché, acclamations. Arnold sort, après avoir affermi son épée et son poignard.)

Changement à vue.

3e TABLEAU.

LA CHAPELLE DU PALAIS DUCAL.

Grands piliers, architecture gothique; à droite, les orgues; à gauche, une grille basse et dorée. Cette grille conduit à l'autel, qui n'est pas en vue du public; sur un des piliers, à droite, est accroché un tableau de sainteté; au pied, un prie-dieu; à gauche, au premier plan, une estrade élevée et recouverte en velours; sur cette estrade, un dais et deux fauteuils très riches, des coussins; aux colonnades des trophées suspendus, les armes de Louis de Thuringe et d'Elisabeth.

ULRIC, DRAGUTA, ARNOLD, puis un HÉRAULT, puis ELISABETH, LOUIS DE THURINGE, puis le sire de VARILLA, puis CONRAD et deux moines.

Au lever du rideau, on célèbre à l'autel l'office divin; tout le théâtre est rempli de guerriers et de soldats en armes agenouillés, les orgues jouent, et l'on entend des chants religieux.

CHOEUR dans la chapelle.

Reçois nos vœux et nos louanges,
Toi qui règnes, parmi les anges,
Au firmament.
Laisse nous croire en ta clémence
Et soutiens-nous par l'Espérance,
Dieu tout puissant.

ULRIC, près du pilier à gauche, et s'adressant à Draguta.

L'office sera bientôt achevé... J'ai beau faire; plus l'instant approche, et plus mon impatience et mon inquiétude redoublent.

DRAGUTA, lui désignant Arnold, appuyé contre le pilier de gauche.

Regardez... Arnold est là.

ULRIC.

Il a l'air bien abattu!

DRAGUTA.

Sa résolution est arrêtée, croyez-moi... (à voix plus basse) Lorsque je l'ai introduit ici, j'ai vu, sous ses vêtements, briller la lame d'un poignard.

ULRIC.

Que la destinée de mon bon cousin s'accomplisse!

REPRISE DU CHOEUR.

Ulric et Draguta s'éloignent en se dirigeant du côté de l'autel ; les orgues reprennent ici doucement et jouent pendant qu'Arnold parle.

ARNOLD.

Que se passe-t-il en moi !... Mon Dieu, m'ordonnerais-tu de renoncer au terrible projet que j'ai conçu !.. C'est en vain que le cadavre indignement mutilé de mon père se dresse devant moi..; c'est en vain que ma main cherche mon poignard, la force et le courage m'abandonnent !... Louis de Thuringe est là... je touche à ma vengeance, et cette vengeance si longtemps et si ardemment désirée, elle me fait peur. (Les orgues cessent de jouer; tous se lèvent.)

UN HÉRAULT, dans la coulisse.

Place au noble et puissant duc, Louis de Thuringe, et à l'illustre Elisabeth de Hongrie. (Tout le monde se range pour laisser passer Louis et Elisabeth.)

ARNOLD.

Le voilà... ma main tremble... éloignons-nous un moment... et retrouvons mon calme et mon courage ? (Il s'appuie contre la muraille, et sort presque défaillant. Louis et Elisabeth en grand costume viennent se placer sur l'estrade; Ulric, Draguta et tous ses chevaliers se placent autour de l'estrade.)

ULRIC, bas à Draguta.

Je ne vois plus Arnold.

LE HÉRAULT.

Place au noble sire de Varilla, envoyé du très haut, très puissant et très invincible César, Frédéric, empereur élu d'Occident et roi des Romains. Le sire de Varilla, accompagné de ses chevaliers, vient se placer du côté opposé où est Louis de Thuringe.

LOUIS, se levant.

Sire de Varilla... nous avons été heureux de vous accueillir, nous serons heureux de vous entendre; veuillez donc parler au nom de votre auguste maître. — Qu'attend de moi l'empereur Frédéric? Qu'exige-t-il de son serviteur?

VARILLA.

Justement alarmés du funeste esprit d'hérésie et d'impiété qui envahit leurs peuples, et voulant mettre un terme aux excès de tout genre, débauches sans frein, parjures honteux, abus tyranniques, oubli de tous les saints devoirs dont se rendent de plus en plus coupables ceux-là mêmes qui devraient être l'exemple de tous, les princes de la chrétienté ont résolu d'y mettre un terme.

LOUIS, avec un sourire un peu ironique.

Et c'est un pieux dessein, sans doute. Mais en quoi, noble comte, peut nous concerner cette longue et lamentable liste de crimes que vous venez de dérouler devant nous ?

VARILLA.

Écoutez, duc. — Ces princes, craignant avec trop de raison, que tant et de si criminels excès n'aient déjà attiré sur eux et sur leurs sujets le courroux divin, ont résolu de détourner d'eux sans retard le fléau qui les menace, et de mériter le pardon du Ciel par un grand acte d'expiation et de pieux sacrifices.

LOUIS.

C'est fort bien fait à eux... Mais quelle part devons-nous prendre à ces actes expiatoires, nous, faible et petit peuple de la Thuringe, dont les péchés, si nous en commettons, sont si obscurs, que le Ciel sans doute ne s'en est pas aperçu.

ÉLISABETH, à mi-voix.

Louis, est-ce là le langage...

LOUIS.

Pardon, ma charmante Elisabeth.... Mais, voyez-vous, le magnanime empereur ne parle jamais tant de nos fautes que lorsqu'il a besoin de nos subsides. Continuez, sir de Varilla.

VARILLA.

Tous se sont émus aux paroles éloquentes et inspirées du Saint-Père, qui prêche une nouvelle croisade ; tous, dans un saint enthousiasme, se sont levés et ont poussé le cri des combats... Déjà l'orgueilleux Sarrazin qui promenait dans nos cités le pillage et le meurtre, a reculé devant les soldats du Christ... Mais si le courage est pour nos frères, le nombre est pour les Infidèles... Aussi l'empereur a-t-il résolu d'appeler sous sa bannière, ducs, marquis, comtes et barons qui relèvent de sa couronne. Je viens donc, en son nom, duc, Louis de Thuringe, t'inviter à joindre tes guerriers et tes trésors aux siens dans une si sainte entreprise. C'est à toi, le plus fort et le plus puissant après l'empereur, de donner l'exemple... Telle est ma mission. Duc, es-tu prêt à te conformer aux désirs de mon maître?

LOUIS.

Sire de Varilla, l'Allemagne, dont mon duché ne représente qu'une bien faible partie... l'Allemagne, dites-vous, est toute prête à prendre les armes pour une seconde croisade ? Soit !. Que la Silésie, l'Autriche aient oublié les pertes d'hommes et d'argent que la première croisade leur a fait subir.. J'y consens... Mais je suis moi, dans une disposition d'esprit moins favorable aux intentions de votre maître.

VARILLA.

Et quoi?

ÉLISABETH.

Louis !...

LOUIS.

Oui, messire, il m'est difficile d'oublier que la Thuringe avait envoyé dix mille lances et cent mille écus d'or en terre sainte, à la garde de Dieu et sous les ordres de mon père, et la Thuringe pleure encore la mort de tous ses braves; pas un n'est revenu, ni mon père, ni ses chevaliers.

VARILLA.

La volonté de l'empereur mon maître est formelle.

LOUIS.

Et la mienne aussi, seigneur comte. J'aime autant que mes braves soldats défendent ici nos beaux domaines, que d'aller conquérir avec eux je ne sais quel marquisat au milieu des rochers d'Ascalon ; et quant à nos trésors, ils nous sont en vérité trop nécessaires pour nos plaisirs et le bien-être de nos bons et loyaux sujets. (A Ulric en riant.) Qu'en pensez-vous, mon beau cousin ?

ULRIC.

Eh ! eh ! c'est puissamment raisonné. (A part.) Misérable fou.

VARILLA.

Prenez garde, duc, Louis de Thuringe!

LOUIS.

Frédéric est empereur d'Allemagne, il est mon seigneur, j'en conviens; mais il n'est pas mon maître, et je ne lui obéis point en qualité de vassal: n'oubliez pas cela, sire de Varilla.

VARILLA.

Eh ! bien, monseigneur, puisqu'il en est ainsi, et quelque pénible que soit pour moi la seconde partie de ma mission, c'est mon devoir de l'accomplir, et je l'accomplirai ! (D'une voix solennelle.) Au nom de l'empereur Frédéric, je te somme, duc Louis, de Thuringe, d'obéir aux ordres que je viens de te transmettre.

LOUIS, avec ironie.

Fort bien, sire de Varilla, continuez...

VARILLA.

En cas de refus, je te déclare traître et félon, et je te jette, au nom de l'empereur, le gage de rupture et de guerre. (Il défait son gantelet et le jette au pied de l'estrade). Le voici !

Rumeur dans toute l'assemblée.. Les chevaliers qui entourent l'estrade veulent se baisser pour le ramasser.

LOUIS, avec force.

Arrêtez... (avec ironie à un page.) Relevez ce gage de défi... (Otant son gant.) En échange, portez celui-ci à l'envoyé de l'empereur... (Se tournant vers les guerriers.) Mais d'où vient cette indignation peinte sur nos visages?... Eh! quoi! messeigneurs, n'estimez-vous donc pas que votre prince doive au contraire se glorifier de l'honneur insigne que vient de lui faire le très haut et très superbe empereur d'Allemagne.., en nous faisant jeter son gant de bataille, en daignant abaisser jusqu'à la nôtre sa redoutable épée; sans doute l'empereur Frédéric avait résolu de récompenser dans notre personne une valeur commune parmi les enfans de l'Allemagne. Si telle est, comme nous en sommes certain, la pensée du magnanime empereur, elle nous flatte, elle nous honore... Sire de Varilla, veuillez le remercier en notre nom, et lui dire que nous tâcherons de ne pas rester trop au-dessous d'une aussi grande faveur...

ELISABETH, vivement et bas à Louis.

Louis, vous ne pouvez désobéir à l'empereur, bien moins encore à la voix de Dieu... Non, vous ne resterez pas en arrière dans cette guerre sainte de la chrétienté contre la barbarie... Rétractez ce refus, je vous le demande, je vous en conjure, il y va de votre salut et de votre gloire.

LOUIS, bas à Elisabeth.

Assez! Élisabeth!... Assez... (haut.) Messeigneurs préparez-vous à me suivre... Adieu, madame.

ULRIC, à Draguta.

Tout est perdu!

DRAGUTA, bas à Ulric.

Non!... voici Arnold!

ARNOLD, tirant son poignard.

Il vient.... allons!

Louis de Turinge et Elisabeth marchent; on se range pour leur faire place, on démasque alors le pilier derrière lequel est Arnold, lorsque Louis et Elisabeth passent, Arnold se précipite entr'eux, il va pour frapper Louis.

ARNOLD.

Meurs! traître!... (Il aperçoit Elisabeth et recule épouvanté sans oser frapper.)

ELISABETH.

Grand Dieu! (Tout le monde s'arrête... Etonnement; cris.)

ARNOLD.

Elle!...

ELISABETH.

Lui!

TOUS.

A mort! à mort! (On veut le frapper.)

LOUIS, s'interposant.

Arrière! (A part.) Arnold! (Haut.) Que tout le monde se taise. (Aux officiers.) Laissez-le... (Ils s'éloignent... A Arnold, qui, après avoir fixé Elisabeth, est resté devant elle, les yeux baissés. Louis s'approche d'Arnold. A part). Arnold! qui a pu t'arrêter? La peur.

ARNOLD, toujours les yeux baissés.

Non... la reconnaissance à la vue de la bienfaitrice de ma mère... le poignard est tombé de ma main.

LOUIS.

Ainsi, tu voulais m'arracher cette vie que tu as sauvée hier.

ARNOLD, levant les yeux.

Sauvée!

LOUIS.

Regarde-moi, Arnold!

ARNOLD, stupéfait.

Ciel!... lui! (Etonnement général.)

LOUIS.

Oui, Messires, hier, des misérables m'ont lâchement assailli; j'allais succomber, et c'est lui qui m'a sauvé. (A Arnold.) Et c'est ainsi, Arnold, que dans ton aveugle vengeance, tu pouvais réhabiliter la mémoire de ton père!... Ah! tu ne pensais pas être un assassin! toi qui sais si bien les combattre.

ARNOLD.

Ah! livrez-moi au bourreau.

LOUIS.

Non! il faut que tu vives pour réparer ton crime et réhabiliter la mémoire de ton père. Tu es courageux et brave; j'utiliserai ton épée.

ARNOLD.

Quel, tant de clémence... Oh! non, je ne mérite pas...

LOUIS.

Je le veux... Elisabeth, c'est ta bonté, c'est ton inépuisable charité qui me sauve aujourd'hui... Eh bien! cette vie que je te dois, je veux la consacrer désormais à te complaire, à t'obéir.

ELISABETH.

Et à glorifier le Seigneur.

LOUIS.

Je ne veux être que le chevalier de tes vertus et de tes charmes. (A Varilla.) Sire de Varilla, oublions nos querelles d'un instant... Votre maître m'appelle aux armes, je refusais d'obéir; maintenant, je me rends à sa voix et je pars!

ELISABETH.

Vous!

ULRIC, à part.

Lui!

VARILLA.

Gloire à vous, Louis de Thuringe.

LOUIS, à Elisabeth.

Tu m'as dicté mon devoir, tu auras le courage de supporter notre séparation. (A Ulric.) Mon beau cousin, la nature ne vous a pas destiné aux combats, et d'après nos lois, c'est à vous, mon plus proche parent, que je dois confier le pouvoir souverain.

ULRIC.

Ah! monseigneur, c'est en gémissant que j'accepte un tel fardeau.

LOUIS, lui frappant sur l'épaule.

Je le crois, mais je suis sûr qu'il ne sera pas trop lourd pour vos épaules. Faites en sorte qu'à mon retour tout un peuple heureux accueille joyeusement le vainqueur!

ULRIC, à part.

Il s'éloigne et je reste.

ELISABETH.

Partez, Louis... et n'oubliez pas que c'est pour la gloire du Seigneur que vous allez combattre... Partez! (Musique pendant laquelle Conrad paraît avec deux moines.) Que cette bannière de vos aïeux, vous guide toujours à la victoire... Allez! (A Conrad.) Mon père, bénissez leurs armes; ils reviendront triomphants.

Tous les guerriers tirent leurs épées, les orgues se mettent à jouer, l'évêque monte sur l'estrade où étaient Louis et Elisabeth au commencement du tableau.

CONRAD.

Soyez forts et résignés... le Seigneur est avec vous! Au nom du Dieu vivant... je vous bénis...

Tout le monde s'est prosterné, Elisabeth s'est agenouillée sur le prie-Dieu, le tableau de sainteté s'ouvre; un ange apparaît invisible pour tous.

L'ANGE.

Elisabeth, remplis ta destinée;
Forte de tes vertus et prête à tout souffrir,
Des épreuves pour toi déjà l'heure est sonnée,
Contre l'ange du mal ton champ clos va s'ouvrir.

CONRAD, qui a pris la bannière.
Les combats vous appellent, gloire à Dieu! (Tous se lèvent.) Gloire à Dieu!

TOUS, agitant leurs armes.
Gloire à Dieu!...

(Tableau.)

4e TABLEAU.

L'ORATOIRE D'ÉLISABETH.

SCÈNE Ire.

MARIE, GUTHA, ISENTRUDE.

Au lever du rideau Gutha et Isentrude sont occupées à arranger le lit d'Elisabeth.

MARIE, à la cantonnade.
Oui, mes amis, allez vous rassembler dans les jardins du palais; allez préparer vos bouquets et vos couronnes. (venant en scène.) Le comte Ulric commande ici en maître, et personne, sans doute, n'osera se souvenir que c'est aujourd'hui l'anniversaire de notre bonne duchesse. Ah! prouvons-lui, du moins, que nous ne sommes pas des ingrates et que nous ne l'avons pas oubliée.

ISENTRUDE.
Le comte Ulric aura beau faire, il ne pourra nous empêcher de remplir un devoir si cher à nos cœurs.

GUTHA.
Oh! non! non!

MARIE.
Nos hommages lui plairont, j'en suis certaine; ils lui rappelleront le jour où son noble époux présidait lui-même à la solennité de cette fête, si oubliée, hélas! depuis qu'il est en Palestine.

ISENTRUDE.
Et dire que depuis deux années, c'est à peine si on a reçu quelques nouvelles de ce qui se passe là-bas.

MARIE.
Oh! je ne désespère pas encore, pourtant... Oui, nous le reverrons notre aimable maître... bientôt, peut-être, il sera de retour... Il reviendra pour confondre et punir Ulric.

GUTHA.
Que le Ciel t'entende, Marie!... Mais, parlons un peu de ton prochain mariage.

MARIE, baissant les yeux.
Mon mariage!

ISENTRUDE.
Pourquoi rougir? Puisque la duchesse elle-même approuve cette union, et veut qu'elle s'accomplisse, nous pouvons bien... Mais justement, voici ton fiancé.

SCÈNE II.

LES MÊMES, YVONNET.

YVONNET, d'un ton triste.
Moi-même, jeunes filles! moi-même.

GUTHA.
Mon Dieu, comme il a l'air triste.

MARIE.
Qu'est-ce donc, Yvonnet?

YVONNET.
Hélas! si vous saviez...

TOUTES.
Voyons, qu'y a-t-il?

YVONNET.
Je puis vous le dire, car ce n'est pas un secret; toute la ville en parle, ainsi donc, en vous le confiant, je ne crains pas que vous en abusiez.

MARIE.
Ah! mon Dieu! Yvonnet! parle donc, qu'as-tu appris, que dit-on?

YVONNET.
Eh bien, on dit que pas un de nos soldats ne doit revenir de Palestine... attendu qu'ils sont tous morts là-bas.

MARIE, et les autres femmes.
Morts!

MARIE.
Et le prince?

YVONNET.
Lui aussi!

TOUTES.
Ah!

MARIE.
Oh! non, non... ce n'est pas possible! mes amies, ne le croyez pas; si cette fatale nouvelle arrivait aux oreilles de la duchesse, elle n'y survivrait pas! D'ailleurs cela n'est pas, c'est un mensonge propagé par les émissaires du comte Ulric; Yvonnet ne sait ce qu'il dit.

YVONNET.
Bon! voilà que ça retombe sur moi... Eh bien, puisqu'il en est ainsi, apprenez que ce n'est pas tout... (Yvonnet est brusquement interrompu par un bruit de fanfares.)

YVONNET.
Bon Dieu! qu'est-ce encore? quelque prise d'armes pour nous effrayer... (courant au fond.) C'est Vieux-Aigle, le chef des hérauts d'armes... Que peut-il vouloir à notre dame et maîtresse?... (Entrée du héraut d'armes avec deux pages qui se placent de chaque côté de la porte.)

MARIE.
Chut! voici son altesse.

Tandis que le hérault d'armes entre par le fond escorté et suivi de soldats, au son des fanfares, Elisabeth entre en scène avec quelques-unes de ses dames par une porte latérale.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLISABETH, dames qui l'accompagnent, un homme d'armes, soldats.

L'HOMME D'ARMES.
Le comte Ulric, mon maître, demande à madame la duchesse, l'honneur d'un entretien particulier.

TOUTES, bas avec terreur.
Le comte Ulric!

ÉLISABETH.
Dites à notre cousin que je suis prête à le recevoir! (L'homme d'armes seul s'éloigne.)

ÉLISABETH, à Marie et à ses compagnes.
Laissez-moi, mes amies.

MARIE.
Quoi, madame, seule avec Ulric.

ÉLISABETH.
Veux-tu donc, ma bonne Marie, que je laisse croire à cet homme qu'il me fait trembler... Allez, allez!... (Les dames et les jeunes filles s'éloignent en saluant la duchesse; le hérault d'armes entre, et Yvonnet sort; Ulric entre et le hérault sort, les deux pages le suivent.)

SCÈNE IV.

ÉLISABETH, ULRIC.

ULRIC.
Madame, je viens vous instruire...

ÉLISABETH.
Un moment, comte Ulric, ce n'est pas ainsi qu'il me convient de vous entendre... (s'asseyant.) Maintenant, parlez, parlez, je vous écoute.

ULRIC.
Avant toute explication, pourquoi me faites-vous cet accueil, madame?

ÉLISABETH.
Vous le demandez?

ULRIC.
Pour me traiter avec tant de sévérité, madame, ai-je donc manqué aux égards qui vous sont dus.

ÉLISABETH.
Comte Ulric, cessez une indigne comédie, n'affectez pas les dehors d'un respect que vous ne ressentez pas pour moi; puis-je ignorer que je suis votre prisonnière depuis le départ du seigneur duc, mon époux? N'avez-vous pas intercepté toutes mes dépêches, soit au duc, soit au roi André de Hongrie, mon noble père?... N'essayez pas de nier; je sais tout. Vous avez fait plus encore, vous avez semé parmi notre peuple d'indignes calomnies: je suis bien instruite, n'est-ce pas?... il est donc inutile de feindre, car je lis dans votre cœur déloyal vos plus secrètes pensées...; mais j'attends patiemment le jour de la justice, et il ne peut tarder à paraître... Maintenant que toute dissimulation est superflue, venez droit au fait qui vous amène.

ULRIC.
J'espérais, madame, que cet entretien prendrait un caractère plus amical... J'espérais que vous auriez vu d'un autre œil, les devoirs que m'impose le soin de votre sûreté; car, songez-y bien, vous et votre enfant, vous êtes pour moi un dépôt sacré que le duc m'a confié en partant, et dans ces temps de trouble et d'agitation, on ne saurait prendre trop de précaution pour le prince, en qui réside le pouvoir suprême.

ÉLISABETH.
Que voulez-vous dire, comte Ulric?

ULRIC.
Que le duc Louis de Thuringe est absent depuis deux années... que des espérances coupables se sont peut-être glissées dans quelques âmes...

ÉLISABETH.
Continuez!

ULRIC.
Que parmi les grands seigneurs de la Thuringe, il en est peut-être qui ont conçu le projet audacieux de s'emparer de la couronne ducale, en s'assurant d'abord de la personne de la princesse Elisabeth!

ÉLISABETH, se levant.
Quoi! du vivant de mon époux!

ULRIC.
Hélas! madame, qui prouve qu'il ne soit pas mort?

ÉLISABETH.
Mort! oh! non, Dieu ne l'aura pas permis, et quant à ces audacieux projets, dont vous parlez... personne n'a pu les rêver... personne, excepté vous.

ULRIC.
Moi!

ÉLISABETH.
Oui, vous!

ULRIC.
Eh bien, puisque vous avez deviné ma pensée, je n'emploierai pas le mensonge pour vous rassurer...; mais peut-être avez-vous tort d'attribuer au sentiment exclusif de l'ambition, des projets dictés par une passion moins odieuse.

ÉLISABETH.
Arrêtez!

ULRIC.
Puisque j'ai parlé, il faut que vous connaissiez mon âme tout entière.

ÉLISABETH.
Non, pas un mot de plus, oser parler d'amour à votre souveraine... à une épouse, à une mère, oh! malheureux!... malheureux!

ULRIC.
Vous me repoussez! Oh! l'horrible chose, n'est-ce pas, que d'entendre un être aussi disgracié que je le suis de la nature, dire qu'il est épris de la reine de beauté, de la rose de Thuringe!... Vous détournez les yeux... vous avez horreur de moi, mais ce n'est pas moi, c'est mon cœur qu'il faut regarder... (riant.) Ah! ah! ah!... je dois être bien ridicule, n'est-ce pas, et presque grotesque en vous parlant d'amour, d'amour à vous si belle. Et pourtant, cette passion sublime peut tout embellir, dit-on... Puissance d'enfer! mais s'il en est ainsi, je ne suis plus laid, je ne suis plus difforme... je dois être beau, car je vous aime.

ÉLISABETH.
Oh! mon Dieu, cet homme n'est-il point en délire!... Comte Ulric, dites-moi que vous êtes insensé, dites-moi que vous vous repentez?

ULRIC.
Moi... me repentir... pourquoi ne m'aimez-vous pas? le bonheur eût apprivoisé mon âme... vous l'avez exaspérée... Je suis laid, je me sentais odieux, je devins un tyran... Pourquoi d'ailleurs aurais-je épargné ceux qui me haïssaient? Vous m'avez repoussé; j'ai vu votre mépris à travers votre peur... alors, j'ai été saisi d'une sourde rage... Prenez-y garde... c'est vous qui serez la cause de ce qui arrivera... la haine des autres rend méchant, madame.

ÉLISABETH.
Que voulez-vous dire?

ULRIC.
Je veux vous sauver, pourquoi ne pas le vouloir...? Songez-y, le peuple est las de cette guerre en Palestine; de toutes parts les plaintes éclatent, et menacent de se faire brutalement jour jusqu'au milieu de ce palais...; la puissance que votre époux m'avait confiée est devenue insuffisante contre ce bouleversement général; les grands du royaume rêvent chacun en particulier une influence égale à la mienne, et quelques-uns même parlent tout haut de la déchéance du seigneur duc, votre mari.

ÉLISABETH.
Oh! les infâmes!

ULRIC.

C'est alors que j'avais résolu de lier plus étroitement ma cause à la vôtre, afin de faire tête tous deux à l'orage qui menace d'éclater, j'espérais que votre intérêt, celui de votre enfant surtout, vous détermineraît à accueillir sans colère mes vœux et mes espérances.

ÉLISABETH.

Assez, comte Ulric, assez... n'espérez pas accomplir vos projets (mouvement d'Ulric), oui, vos projets... car dans tout ce que vous m'avez annoncé, je reconnais la seule influence de votre perfidie... Mais en attendant le retour du seigneur duc, notre maître, je saurai lutter contre vous, car c'est la cause de mon enfant, plus encore que la mienne que je dois défendre... Eh bien! je la défendrai, et je triompherai, comte Ulric, car Dieu lui-même combattra pour moi... et maintenant, retirez-vous!

ULRIC.

Madame, je souhaite pour vous et votre enfant une nuit tranquille.

ÉLISABETH.

Plus tranquille que la vôtre, comte Ulric, s'il est vrai que le remords empêche le sommeil. Sortez...

ULRIC.

J'obéis, madame. (A part.) Je connais mal le cœur des femmes, ou, j'en suis certain, elle accordera à la haine, et s'il le faut à la violence, ce qu'elle refuserait à l'amour... Elle me hait, me méprise et me chasse : tout va bien.

ÉLISABETH.

Sortez... sortez, vous dis je!

SCÈNE V.

ÉLISABETH, seule.

Quelle audace!... Oh! mon Dieu!... mon Dieu! tu ne permettras pas que tant d'infamies puissent s'accomplir, tu châtieras les méchants, n'est-ce pas, ô mon Dieu!... et tu dissiperas leurs complots!... Mais mon âme est agitée, la colère et l'indignation la troublent. (Elle s'assied sur son lit de repos.) Oh! si mon noble époux était auprès de moi!... Louis, mon bien aimé... que fait-il maintenant?... Oh! si je pouvais le savoir... si je pouvais le voir... mon Dieu!... mon Dieu!... (L'ange paraît, étend les mains, Elisabeth s'endort par degrés.) Mais d'où vient donc que ma tête s'appesantit...mes yeux se ferment malgré moi... le sommeil... oh! s'il pouvait apaiser les douleurs de mon âme!

L'ANGE.

Elisabeth, à l'instant même,
Gabriel va remplir tes vœux.
Au bruit des cris de mort et des cris du blasphême,
L'époux que tu pleurais va paraître à tes yeux.
Hélas! de tes vertus c'est l'épreuve suprême.

✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲

5e TABLEAU.

LES DÉSERTS DE LA PALESTINE.

Le théâtre représente un oasis dans les déserts de la Palestine. A gauche et à droite, arbres et rochers. Au fond, un peu à droite, est un torrent venant de droite à gauche, et versant ses eaux dans un gouffre profond. Un pont d'arbres le traverse. A gauche s'élève un rocher qui domine le torrent, et dont le sommet est ombragé de palmiers; dans le lointain on aperçoit les sables du désert.

SCÈNE I

ALI, ABEN-HAMET, Sarrasins; puis MORAÏM, autres soldats sarrasins.

Au changement, quelques soldats sarrasins, placés sur divers points de la scène, dorment couchés sur la terre, ou reposent appuyés sur leurs lances. Une sentinelle est placée sur le pont.

ALI.

Voici le jour qui commence à paraître, et Moraïm, notre chef, n'est pas encore de retour.

ABENHAMET.

Pourquoi donc, suivi de quelques soldats seulement, a-t-il quitté le camp au milieu de la nuit?

ALI.

Je l'ignore, et je ne sais que penser... mais nous allons le savoir peut-être, car justement, le voici.

MORAÏM. Il entre, suivi d'un officier.

Enfants de Mahomet, les ennemis de notre foi viennent de former leur camp dans la plaine qui est au delà du torrent... ils attendent pour s'élancer sur nous de puissants renforts, c'est à nous de les prévenir; je viens d'observer leurs positions, elles offrent une chance favorable à notre attaque, nous devions aujourd'hui nous mettre en marche pour rentrer dans notre tribu. Eh bien! n'y rentrons qu'après une victoire nouvelle, semons parmi les Chrétiens la terreur et la mort... et plantons le croissant de Mahomet sur les débris de la croix!... Le voulez-vous, enfants d'Ismaël, dites, le voulez-vous?

TOUS.

Oui, oui, aux Chrétiens!

MORAÏM.

Plus bas!... plus bas!... il faut les surprendre, et non pas les combattre; comme le serpent du désert, il faut nous glisser dans leurs tentes... et faisons les passer du sommeil à la mort... venez! venez!... (Ils sortent mystérieusement.)

SCÈNE II.

ELISABETH endormie, L'ANGE.

A peine les Sarrasins ont-ils disparu, que les palmiers placés sur le haut du rocher au fond, à gauche, s'ouvrent, et l'on aperçoit couchée sur un lit de nuages, Elisabeth endormie. L'ange est derrière elle. On voit aux gestes douloureux que fait Elisabeth, qu'un rêve pénible l'agite.

L'ANGE.

Mon Dieu, dans le sentier pénible,
Où je dois soutenir ses pas,

Prête-lui ton secours; à cette heure terrible,
Seigneur, ne l'abandonne pas.

L'ange s'incline en élevant les mains vers le ciel. Les palmiers se referment. Tout à coup Louis et Arnold entrent en scène.

SCÈNE III.

LOUIS, ARNOLD, Louis entre le premier d'un pas rapide.

LOUIS.

Les infidèles ont perdu nos traces.

ARNOLD.

Encore une fois sauvés!...

LOUIS.

Arnold, prends un moment de repos... fuir, toujours fuir devant ces brigands du désert, moi qui les ai tant de fois abattus sous ma lance, moi dont le nom seul, jadis, les glaçait de terreur!

ARNOLD.

Ayez confiance en vous-même, Monseigneur, et vous reverrez bientôt ces grandes journées qui ont fait notre orgueil et votre gloire.

LOUIS.

Non, mon fidèle Arnold, ne l'espère pas... Je le sens, hélas! ton dévouement sera inutile.

ARNOLD.

Oh! ne parlez pas ainsi, mon noble Seigneur, et repoussez ces sombres pensées!

LOUIS.

Le jour où je suis tombé dans les mains des infidèles, ami, pourquoi la mort ne m'a-t-elle pas frappé!... Tu m'as arraché à la captivité, et tu m'as entraîné avec toi dans le désert, où nous errons depuis huit jours sans pouvoir rejoindre les Chrétiens... Ah! pourquoi t'ai-je suivi, Arnold!... jamais... jamais nous ne sortirons vivants de ces immenses plaines de la Palestine.

ARNOLD.

Eh! quoi, Monseigneur, c'est lorsque vous venez d'échapper à ceux qui vous retenaient captif, que vous commencez à douter de votre fortune?

LOUIS.

Oui... je ne sais quels noirs pressentiments m'agitent... mais il me semble que c'est aujourd'hui que va s'accomplir mon sort fatal... mais crois-moi, ami, c'est pour toi, plus que pour moi que je tremble. Arnold, il y a longtemps que j'ai fait le sacrifice de ma vie... mais toi, noble jeune homme, si tes forces t'abandonnaient... si nous étions ressaisis... il me faudrait te voir mourir... et ta mort me serait horrible, car j'en serais la cause.

ARNOLD.

Ah! Monseigneur, oubliez-moi et ne pensez qu'à la patrie... n'est-ce pas de vous que dépend son sort?... Et moi, n'ai-je pas juré à votre noble Élisabeth de sacrifier ma vie, s'il le fallait, au salut de la vôtre?

LOUIS.

Mais je n'ai point accepté un tel serment, moi!

ARNOLD.

Je le tiendrai, malgré vous!

LOUIS.

Arnold, je t'en conjure, écoute-moi, pour la dernière fois, obéis à ton prince, à la prière de ton ami... vois, je te parle avec calme... crois-moi... Je lis dans mon sort aussi clairement que si une main divine dévoilait tout à coup à mes yeux les choses de l'avenir... c'est ici que je dois mourir.

ARNOLD.

Monseigneur!...

LOUIS.

Pars, fuis, laisse-moi...

ARNOLD.

Vous voulez donc mon déshonneur!

LOUIS.

Je veux ton salut!... va, te dis-je...

ARNOLD.

Jamais!... monseigneur, jamais.

LOUIS.

Noble ami!... Eh! bien, si mes pressentiments ne sont pas un mensonge, jure-moi, Arnold, sur ta foi de preux et loyal chevalier d'accomplir ma volonté dernière.

ARNOLD.

Je le jure.

LOUIS.

Prends cet anneau, c'est celui d'Élisabeth... Si je ne dois plus la revoir, reporte-le lui, tu t'agenouilleras devant elle, tu lui offriras silencieusement ce gage de foi et d'amour, et elle comprendra que j'ai cessé de souffrir...

ARNOLD.

Et vous, Monseigneur, daignerez-vous à votre tour me faire une promesse?

LOUIS.

Parle.

ARNOLD.

Si, selon mes vœux, ma mort assure votre liberté, veuillez remettre, à ma pauvre vieille mère, cette croix, dernier gage d'amour que mon père nous a laissé en montant à l'échafaud!

LOUIS (lui tendant la main).

Et à mon tour, ami, je t'en fais le serment.

(Ils se pressent la main; tout à coup on entend au loin un bruit d'armes et de cris.)

Qu'entends-je?... C'est le bruit d'un combat.

ARNOLD.

Oui!... (Il monte sur un des rochers qui dominent le torrent.) là bas, dans la plaine..., au delà du torrent, nos frères sont aux prises avec les infidèles.

LOUIS.

Nos frères!

ARNOLD.

La lutte est acharnée, terrible!

LOUIS.

Ils combattent!... Ah! rejoignons-les, Arnold... Allons!

ARNOLD.

Arrêtez! les infidèles occupent les bords du torrent, ils sont entre nous et les Chrétiens... Nous ne pourrions franchir le passage.

LOUIS.

Oh! malheur!... malheur!... nos frères se battent là bas, et nous sommes contraints de rester ici..., nous..., témoins inactifs de la bataille! et ils meurent sans doute!... Quelle est l'issue du combat?... Qui l'emporte?... De quel côté penche la victoire?...

ARNOLD.

Quelle épouvantable mêlée!...

LOUIS.

Dans ces tourbillons de poussière qui enveloppent les guerriers, je ne puis même distinguer leurs bannières... Ah! seigneur, si ta volonté suprême fixe cette journée pour le terme de ma vie... Si tu as décidé que les sables du désert me serviraient de linceuil, fais du moins, Seigneur que je ne meure qu'après avoir vu fuir les ennemis de la Croix, et que mon dernier soupir s'exhale dans un cri de victoire.

ARNOLD.

L'ardeur de la bataille se ralentit,... la poussière se dissipe!... (Jetant un cri.) Juste ciel!

LOUIS.

Quoi?

ARNOLD.

Je distingue mal, sans doute.

LOUIS.

Quoi ?

ARNOLD.

Oh ! c'est impossible !

LOUIS.

Quoi donc ?

ARNOLD.

Nos frères reculent, les infidèles sont vainqueurs.

LOUIS, au comble de l'exaltation.

Vainqueurs !... et voilà donc l'appui que tu prêtes pour la propagation de ta foi, Dieu des Chrétiens ! notre sang coule à flots..., les ossements de nos frères blanchissent au milieu des champs de la Palestine, et c'est aux infidèles que tu donnes la victoire.

ARNOLD.

Revenez à nous !

LOUIS, Arrachant la croix qu'il porte sur la poitrine. Sois maudit, signe fatal, emblème d'une croyance que j'abjure, loin de moi, loin de moi.

A peine a-t-il prononcé ce blasphème, qu'une lueur fantastique répand sur sa figure un ton livide, et la lèpre l'a déjà frappé.

ARNOLD, reculant d'épouvante.

Qu'avez-vous fait ?

Louis reste tout à coup immobile comme un homme frappé de la foudre, Arnold le considère avec effroi.

ARNOLD.

Grand Dieu !... Monseigneur, monseigneur.

LOUIS.

Qu'est-ce donc que j'éprouve !... Mon imagination est telle que je ne sais plus que devenir..., une ardeur dévorante parcourt mes veines mon cerveau bouillonne..., un souffle embrasé s'agite à la surface de mon visage..., mais j'étouffe.., mais je brûle..., mais une main de fer m'étreint et me déchire... Ah !.., oh ! (Il parcourt le théâtre en désordre.)

ARNOLD.

Quel délire affreux ! serait-ce le châtiment de son blasphème ?

LOUIS,

Oh ! mais j'étouffe trop... La mort !... la mort !... Là, dans ce torrent..., j'éteindrai peut-être ce feu qui me consume. (Il se dirige vers le torrent.) Arnold le retient. (Se dégageant, il se précipite dans le torrent.)

ARNOLD, jetant un cri.

Ah ! (Ici un grand tumulte se fait entendre, et les cris de : Victoire ! Victoire !... en dehors.)

ARNOLD, tombant à la vue de la chute de Louis.

Mon Dieu !... mon Dieu !...

LES CHRÉTIENS entrants.

Victoire !

ARNOLD.

Les Chrétiens !...

TOUS.

Arnold !

VARILLA.

Oui, les infidèles sont vaincus, à nous la victoire !

ARNOLD.

Oh ! sois béni, Seigneur, sois béni !... Mais qu'ai-je fait, malheureux ?...Frères ! frères, sauvez, sauvez Louis de Thuringe.

TOUS.

Louis de Thuringe !...

VARILLA.

Que voulez-vous dire, Arnold ?... Louis de Thuringe !...

ARNOLD.

Là ! là ! dans le torrent !...

Tous se précipitent vers le torrent, le théâtre change, et l'on se retrouve dans le jardin

6e TABLEAU.

LE JARDIN

Au changement on voit Yvonnet et quelques serviteurs qui achèvent d'orner de fleurs et de guirlandes de roses le trône de verdure. Guta, Isentrude et leurs compagnes, groupées çà et là, sont occupées à faire des bouquets et des guirlandes.

SCÈNE 1re.

YVONNET, GUTHA, ISENTRUDE, Serviteurs, Jeunes filles compagnes d'Élisabeth.

GUTA (entrant avec Yvonnet et ses compagnes.)

Venez, mes amies, venez ! La duchesse sera bientôt ici... Nous n'avons pas oublié nous, qu'aujourd'hui le ciel nous donna une souveraine adorée.

YVONNET.

Là !... Regardez !... Je puis dire que jamais maître des cérémonies n'aura mieux orné un trône ducal ; et tout cela sans clous ni bruit de marteau.

ISENTRUDE.

Oui, mais non pas sans bavardage.

YVONNET.

Oh ! comme ça vous va bien à vous, de me dire ça !... Je ne connais pas au juste tout ce que vous pouvez posséder de vertus et d'attraits...

ISENTRUDE.

Comment ?

YVONNET.

Mais je puis jurer du moins que, sous le rapport de la langue, vous n'êtes pas femme à demi.

ISENTRUDE.

Insolent !

YVONNET.

Je ne connais dans ce genre que madame Guta qui puisse parler contre vous.

GUTHA.

Malhonnête !... Mais nous sommes bien bonne de répondre à ses sottises.

YVONNET (à part, riant.)

Oui.., oui... Mais, en attendant, bien riposté ! Ce que c'est que d'avoir de l'esprit !... C'est étonnant, comme ça me pousse depuis que je vais me marier !

GUTHA à ses compagnes.
Avez-vous bientôt fini?

ISENTRUDA.
Dans l'instant... Oh! comme ton bouquet sera joli, Gutha!

ISENTRUDE.
Et ma couronne de roses que Marie vient de porter à notre maîtresse?

GUTA.
Elle est charmante!

IVONNET montrant les guirlandes qui entourent le trône de verdure.
Et mes fleurs donc! Elles sont dignes de celle que le peuple, dans son enthousiasme poétique, a surnommée la rose de *Thurings!*

GUTHA.
Hâtons-nous, mes amies.

ISENTRUDE.
Voilà mon bouquet terminé.

GUTHA.
Et voilà le mien fini.

TOUTES.
Et le mien aussi.

GUTHA.
Voici la duchesse!

A ce cri de Gutha, Ivonnet et toutes les jeunes filles prennent leurs couronnes et leurs bouquets, et viennent se ranger du côté où Elisabeth entre suivie de Marie.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ÉLISABETH, MARIE.

A l'entrée d'Elisabeth, toutes les jeunes filles s'inclinent devant elle.

CHOEUR.

Dans ce charmant séjour,
Sous ce riant ombrage,
Deux roses tour à tour
Appellent notre hommage :
La rose des jardins est la reine des fleurs;
La rose de Thuringe est la reine des cœurs.

ÉLISABETH.
Ma chère Iseutrude, mon aimable Gutha, et vous toutes, mes amies, vous vous êtes donc souvenues qu'ici même, à pareille époque, de fideles serviteurs offraient une fête à leur souveraine? Au milieu du malheur, de tels souvenirs sont bien plus précieux encore... Que je vous remercie!

MARIE.
Vous êtes si bonne pour nous, madame... Et nous vous aimons tant!

ÉLISABETH.
Qu'as-tu exigé de moi, ma bonne Marie? Si tu pouvais connaître la cause mystérieuse de mes terreurs et de mes larmes, tu verrais qu'il faut souvent plus de courage et de force pour feindre la joie que pour braver le malheur!

MARIE.
Ah! qu'au nom de l'amour que vous ont voué quelques cœurs fidèles, et du bonheur qu'ils vous doivent, un tableau de bonheur et d'amour éloigne un moment vos tristes pensées.

ELISABETH.
Oui.., cette amitié fidèle doit être ma seule consolation dans mes peines... (Apercevant Yvonnet.) Voilà ton fiancé, Marie?

MARIE.
Oui, madame.., et même, j'ai pris la liberté de l'admettre parmi nous, pour vous le présenter à l'occasion de votre fête... Excusez-moi, mais il m'a semblé que cela nous porterait bonheur... Et puis, on peut se fier à lui.

YVONNET.
Çà, oui!

MARIE.
S'il n'a pas d'esprit, du moins son cœur est aussi dévoué que fidèle. (Yvonnet fait la grimace.)

ÉLISABETH en souriant.
Je le crois, mon enfant.

MARIE.
Approche donc, Yvonnet.

ÉLISABETH.
Mes chers enfants, puisse la destinée ne vous séparer jamais. — Dans ce palais, où nous vivons entourées d'ennemis, mon pouvoir est bien limité maintenant; vous le savez, on ne me laisse rien à donner; le peu qui me restait de mes richesses passées, appartenait aux pauvres... Je ne puis donc vous offrir, à toi, Yvonnet, que ces modestes épargnes... A toi, Marie, que ce collier. (Elle donne une bourse à Yvonnet, et elle défait un collier d'or de son cou pour le mettre à celui de Marie.)

MARIE tombant aux genoux d'Elisabeth.
Oh! il ne me quittera qu'avec la vie!

YVONNET même jeu.
Et moi, voilà de l'argent dont je ne me séparerai jamais.

TOUTES.
Vive notre bonne maîtresse!

ELISABETH.
Oh! silence! silence! N'oubliez pas qu'aujourd'hui, dans ce palais, ce cri de vos cœurs serait puni comme un crime. (Elle marche vers le trône de verdure et s'y assied.)

REPRISE DU CHOEUR, à mi-voix.

ÉLISABETH souriant tristement.
Bien... Cachons à tous le secret de notre fête de famille.

MARIE.
Et maintenant, madame, permettez à vos fidèles servantes de vous présenter l'offrande de leur dévoûment et de leur amour.

ÉLISABETH.
Oh! mes filles, lorsque chacun m'abandonne, c'est une joie bien douce à mon cœur que de recevoir ces marques d'affection. Cette couronne est de fleurs... Elle sera moins lourde à mon front... Mes ennemis me l'envieront encore peut-être... Mais elle peut s'effeuiller... Ils ne me l'arracheront pas.

Toutes font quelques pas vers la duchesse pour lui présenter leurs fleurs. En ce moment une musique sombre et lugubre se fait entendre. Elisabeth étonnée se lève de son trône de verdure. Toutes les jeunes filles glacées d'effroi, reculent... — Soudain Arnold entre : à son aspect, étonnement général. Elisabeth pousse un cri.

ÉLISABETH.
Arnold! (Elle descend du trône de verdure.) Arnold!

Arnold arrive jusqu'à elle, tombe à ses pieds, et lui remet l'anneau que lui a donné Louis de Thuringe. Elisabeth prend l'anneau, le regarde d'un œil épouvanté et s'écrie :

ÉLISABETH.
Ah! ce n'était pas un rêve!..

Au même instant, la couronne de roses et le bouquet qu'elle tenait se changent en fleurs noires. Dans le même moment, l'ange apparaît au fond, couvert de vêtements de deuil. Elisabeth pousse un cri déchirant et tombe sans connaissance dans les bras de Marie, de Gutha et d'Isentrude. Toutes les jeunes filles et Yvonnet sont tombés à genoux.

7e TABLEAU.

UNE SALLE D'ARMES DU CHATEAU DE LA WARTBOURG.

(Panoplies, trône ducal, petite porte à gauche).

SCÈNE 1re.

ARNOLD, YVONNET.

YVONNET regardant avec précaution.
Personne... entrez, entrez, messire Arnold.

ARNOLD.
Où sommes-nous?

YVONNET.
Dans la grande salle du château. Cette galerie communique avec les appartements de la duchesse et de son fils..... maintenant noire souverain.

ARNOLD.
Hélas! de quel douloureux spectacle ai-je été témoin il y a peu de jours, lorsque les chevaliers thuringiens, de retour ainsi que moi de la Terre-Sainte, m'ont chargé d'apprendre à la royale veuve la mort de son époux, englouti dans le torrent du désert!

YVONNET.
Oui... et c'était justement le jour de son anniversaire... Nous étions tout joyeux... et voilà... Ah! ce fut horrible!... Et puis, avez-vous remarqué cet épouvantable miracle!... les fleurs dont nous venions de la couronner de roses qu'elles étaient, devenues tout à coup noires ..

ARNOLD.
Tais-toi... et garde-toi surtout de répéter cet absurde mensonge.

YVONNET.
Un mensonge! Je n'ai pas été le seul à le voir, et...

ARNOLD.
Tais-toi, te dis-je... le chagrin ou la frayeur auront troublé ta vue.

YVONNET.
Vous croyez?... C'est possible au fait... car depuis quelque temps c'est incroyable comme je vois tout en noir... Je vais prévenir Marie de votre arrivée.

SCÈNE II.

ARNOLD, seul.

Hélas! était-ce ainsi que je devais rentrer dans ce palais, seul, désespéré, et forcé de cacher encore à des yeux ennemis et mes douleurs et ma haine! Ah! tout a changé ici comme mon propre cœur... Dans ces beaux lieux où retentissaient jadis, au milieu des pompes guerrières, les joyeuses clameurs des chevaliers et les fêtes splendides de la grandeur souveraine; dans ces lieux où les odorations de tout un peuple accueillaient dans Elisabeth les vertus d'une sainte et la céleste beauté des anges, règnent aujourd'hui le deuil et la mort. A vous, noble Louis, contre qui jadis s'était armée ma main, mes pieux regrets et mes pleurs!... A toi, infâme Ulric, sujet déloyal, lâche délateur, qui fus, je le sais maintenant, le véritable assassin de mon père, à toi mon exécration et ma vengeance.

SCÈNE III.

ARNOLD, MARIE, YVONNET.

YVONNET montrant Arnold.
Voici messire Arnold!

MARIE.
Ah! Dieu soit loué!...

ARNOLD.
Marie! eh bien! et la duchesse?

MARIE.
Ah! bien triste, bien affligée, messire Arnold! Tâchez de rendre la paix et le calme à son cœur.

YVONNET.
Silence, la voici!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ELISABETH.

Elisabeth entre pâle et se soutenant à peine. — Marie retourne auprès d'elle et guide ses pas. — Arnold s'agenouille devant Elisabeth, qui lui tend tristement la main.

ELISABETH.
Levez-vous, Arnold!... hélas! ce n'est pas à une humble veuve à recevoir de pareils hommages. (essuyant ses larmes) Louis, mon noble seigneur!... mon époux bien aimé!...

ARNOLD.
Noble dame, prenez courage, ne vous laissez pas abattre par le malheur.

MARIE.
Madame... ma bonne maîtresse!

ELISABETH.
Ah! ne cherchez pas à me consoler... il faut que je pleure! J'ai cru d'abord que je pourrais résister à mes douleurs; mais il me semble qu'au lieu de les calmer, chaque instant qui s'écoule ne fait que les accroître encore. Je ne puis faire un seul pas dans ce palais sans que tout me parle de mon époux et ne me dise : il est mort!... mort!... Oh! mes amis, j'ai tout perdu; je suis seule sur la terre!... Que celui qui n'abandonne pas les veuves et les orphelins me console! O mon Dieu, mon Dieu, prends en pitié la triste Elisabeth! (Elle tombe sur un siége en essuyant ses larmes.)

ARNOLD, bas à Marie et à Yvonnet.
Laissez nous, mes amis... Marie, retournez auprès de vos compagnes, et dites-leur de se tenir prêtes... vous m'entendez?

MARIE.
Oui... oui... (montrant la duchesse) Oh! décidez-la, messire.

ARNOLD.
Allez. (Marie et Yvonnet sortent rapidement. Arnold revient vivement près d'Elisabeth, et d'une voix ferme :) Madame, nous avons payé notre tribut de douleurs à la mort du prince Louis de Thuringe; maintenant il faut assurer l'avenir de sa veuve et

celui de son enfant... et c'est pour accomplir ce grand devoir que j'ai voulu pénétrer dans ce palais.

ÉLISABETH.

Arnold, si c'est là votre projet, je vous conjure d'y renoncer. Louis n'est plus, et avec lui sont ensevelies dans la tombe toutes mes pensées d'avenir. Quelle que soit ma destinée, désormais, je m'y résigne. Je vous en supplie, Arnold!... que le plus fidèle serviteur de mon époux, ne s'expose pas pour moi à des dangers inutiles.

ARNOLD.

Madame, en vain, je voudrais vous obéir; si parmi les chevaliers revenus comme moi de la Palestine, quelques-uns se sont lâchement ralliés à la cause de l'ambitieux Ulric et veulent servir ses projets, d'autres, en petit nombre, il est vrai, mais fermes et résolus, sont restés fidèles à la vôtre... Ils ont fait le serment de vous venger ou de périr... et ce serment, ils le tiendront!

ÉLISABETH.

Non, non, je ne souffrirai pas...

ARNOLD.

Et votre fils, madame!...

ÉLISABETH.

Mon fils!

ARNOLD.

Si ce n'est pas pour vous, pour lui du moins, acceptez un appui nécessaire. Qui sait jusqu'où l'aveugle et farouche ambition d'Ulric pourra l'entraîner!... Croyez-moi, madame, il ne reculerait pas devant un crime. Déjà que n'a-t-il pas osé? N'a-t-il pas répandu contre vous, vous si pure et si sainte, quelques-unes de ces infâmes calomnies qui abattent et qui tuent aussi sûrement que le poison et le poignard? L'or qu'il vole à la caisse ducale, le mensonge, la flatterie, la terreur, lui servent tour à tour à gagner à sa cause les grands que le jeu et la débauche soumettent toujours au plus offrant, et ces bourgeois dont l'étroit égoïsme ne voit que le mal présent sans vouloir en chercher la cause, et qui s'arment toujours contre le faible qu'on accuse en faveur du fort qu'ils redoutent. Ce peuple que vous avez comblé de vos bienfaits; ce peuple facile au mensonge, toujours flottant dans son amour et dans sa haine, entend répéter chaque jour, par les secrets agents du comte, que c'est à vous seule qu'il doit tous les maux qui l'accablent. Ah! madame, il en est temps encore, hâtons-nous de mettre un terme à ces odieuses menées! Vos partisans, indignés se sont réunis cette nuit; ils veulent d'abord vous soustraire à la tyrannie d'Ulric; moi, j'ai mission de vous faire évader de ce palais, où vous êtes gardée à vue, et de vous amener au milieu d'eux. Alors ils prendront les armes; alors, formant autour de vous une redoutable escorte, tous, l'épée au poing, doivent appeler le peuple à votre aide et démentir hautement les calomnies répandues contre vous. Couverts de cette égide toute puissante que donnent la vérité et le bon droit, ils montreront d'un côté le hideux spoliateur de vos droits, le lâche à la fois menteur, et de l'autre la noble veuve, la fille des rois, l'honneur de la Hongrie et de la Thuringe, portant dans ses bras le fils du héros, le royal orphelin... A cet aspect, n'en doutez pas, madame, le bon droit obtiendra justice; tous les cœurs reviendront vers vous, et vous rentrerez en souveraine dans ce palais d'où l'infâme Ulric voudrait vous chasser aujourd'hui!

ÉLISABETH.

Arnold, généreux ami, qu'exigez-vous de moi?

ARNOLD.

Votre salut!

ÉLISABETH.

Parlez... que faut-il faire?

ARNOLD.

Vous connaissez nos projets et le complot qui vous menace... de fidèles serviteurs vous attendent. Voici l'instant de fuir... êtes-vous prête à me suivre, madame?

ÉLISABETH.

Vous suivre... Eh bien! oui... du fond de son tombeau, c'est mon époux qui me l'ordonne... c'est Dieu lui-même qui le veut, lui qui vous a guidé vers moi... Venez! venez!...

Elle remonte vivement la scène avec Arnold. Ils vont sortir, paraît tout à coup Ulric qui les arrête.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ULRIC.

ULRIC.

Arrêtez, madame!

ÉLISABETH, ARNOLD.

Ulric!

ULRIC, à Arnold.

Sortez!

ARNOLD, d'un ton froid.

Je ne reçois d'ordre ici que de ma souveraine...

ULRIC.

Et du régent... Sortez!

ÉLISABETH.

Ne me quittez pas, Arnold.

ULRIC.

Et moi, je lui ordonne de sortir... car il faut que vous m'écoutiez, madame.

ÉLISABETH.

Arnold était l'écuyer, l'ami du prince, mon époux... Arnold est un noble gentilhomme... vous pouvez parler devant lui.

ULRIC, d'un ton railleur.

Eh bien! soit, madame! Arnold est surtout un fort aimable cavalier, et je conçois avec lui l'agrément d'un tête à tête.

ARNOLD, indigné.

Comte Ulric!...

ÉLISABETH.

Laissez, Arnold... quoique partis de haut, il est des outrages si bas qu'une femme telle que moi ne s'avilit pas à les relever.

ULRIC.

Et un homme tel que moi ne dit rien qu'il ne puisse prouver... et punir!

ÉLISABETH.

De mieux en mieux... Continuez, comte.

ULRIC.

J'arrive sans préambule au motif de ma brusque visite. Peu fait au langage des dames, si je cherchais à l'employer de nouveau près de vous, ce serait vous irriter encore... et certes tel n'est pas mon dessein. (Jetant un regard sur Arnold.) Je sais aussi qu'un galant tel que moi a peu d'espoir de plaire; mais... je vous l'ai dit, il peut aimer, surtout quand la raison d'Etat lui en fait un devoir Etes-vous disposée, madame, à m'accepter pour époux!

ARNOLD, à part, se contenant à peine.

Son époux!

ÉLISABETH.

Comte Ulric, le jour où le roi André de Hongrie, mon père, plaça ma main dans celle du duc Louis, votre maître, je fis serment de n'appartenir jamais à un autre que lui.

ULRIC.

Alors, madame, le devoir des seigneurs de la Thuringe est de vous contraindre... (Arnold fait un mouvement).

ÉLISABETH.

Qu'ils essayent!

ULRIC.

Songez à tous les maux que vous vous préparez.

ÉLISABETH.

Dieu me donnera la force de les supporter.

ULRIC.

Mais savez-vous bien que si vous persistez dans votre refus, je puis, armé de la loi créée par mes ancêtres, vous déposséder aujourd'hui même de votre couronne de duchesse?

ÉLISABETH.

Et ce qui m'étonne, c'est que vous ne l'ayez pas déjà fait.

ULRIC.

La loi est formelle, vous dis-je! La veuve du prince régnant doit épouser son plus proche parent, sous peine d'aliéner sa couronne ducale.

ÉLISABETH.

Eh! qu'importe ma couronne, pourvu que je reste fidèle à mon serment!

ULRIC.

Il est encore, et je dois vous le faire connaître, un moyen de vous forcer à combler mes vœux... cela n'est peut-être pas dans la loi... mais, pour vous contraindre à être heureuse, je l'y ferai insérer s'il le faut... Sachez donc que le prix de vos refus obstinés, ce ne sera pas seulement la déchéance, mais encore l'abandon, la misère, le froid, la faim, le dénuement absolu... la mort pour vous et pour votre enfant!...

ARNOLD, à part.

Infâme!

ÉLISABETH.

Et vous espérez que les grands et le peuple vous laisseront commettre impunément ce crime abominable?

ULRIC.

A mon tour, je vous dis : essayez!

ÉLISABETH.

Oh! je sais que ni or, ni honneurs ne vous ont manqué pour ranger ce malheureux pays sous un joug de fer... Parmi les grands, les uns se sont vendus, et les autres, décimés par le glaive, tremblent devant vous. Placé trop loin de vous pour pouvoir arracher votre masque, trompé par vos perfides caresses et par vos mensonges, enivré de vos pernicieux bienfaits et des fêtes que vous lui prodiguez au prix des proscriptions et de la mort des riches, le peuple croit en vous et doute de moi; je le sais. — Mais si vos sujets me renient pour leur souveraine, s'ils me chassent de mon palais, les miens se lèveront pour me défendre!... les miens, mes pauvres! mes pauvres! entendez-vous! car c'est mon peuple à moi!... L'autre peut me trahir, ainsi que vous; mais celui-ci, malgré tous vos efforts, restera fidèle à sa souveraine!

ULRIC.

Vos pauvres, madame; épouse d'Ulric, tous lis vous béniront encore; condamnée par lui, c'est devant lui qu'ils se courberont jusqu'à terre, esclaves des florins qu'il laissera tomber sur eux!

ÉLISABETH.

Ah! cet homme calomnie même l'infortune et la misère!

ULRIC.

Non... rendez justice à ma franchise : je n'ai calomnié que la vertu. Mais finissons. Si ces misérables vous sont, en effet, plus fidèles que je ne crains, ils apprendront bientôt, pâles de terreur, comment je sais punir... et pas un, soyez-en sûr, ne lèvera la main pour vous défendre. Et maintenant, pour la dernière fois, acceptez-vous?

ÉLISABETH.

Non! et à votre tour, comte Ulric, retenez bien mes paroles. Hier, mon désespoir m'accablait... Ce matin même, les consolations de quelques amis dévoués parvenaient à peine à relever mon courage; mais à vous voir et à vous entendre, je viens de sentir renaître en moi la force, le courage et l'énergie. Merci à vous, comte, qui m'aurez rendu moins indigne des miséricordes célestes : c'est aux persécutions des méchants que Dieu doit ses élus... A moi donc la malheur et les rudes épreuves de la vie... J'accepte la lutte qui m'est offerte... Allez!... je crois entendre la divine espérance me dire que j'aurai encore plus de résignation et de patience que vous n'aurez de cruauté et de perfidie.

ULRIC.

Eh bien, madame, puisque tels sont vos vœux, ils vont être scrupuleusement accomplis... Adieu!... je vous laisse, madame... (Il va pour sortir.)

ARNOLD, s'élançant et l'arrêtant.

Pas avant de m'avoir entendu.

ULRIC.

Insolent vassal!

ARNOLD.

Tu m'entendras!... Tu veux, dis-tu, chasser honteusement de ses châteaux et de ses villes, comme une femme perdue, l'épouse de ton maître, la fille des rois, la mère, la veuve désolée; toi qui devrais être le premier à l'honorer et à la servir... Et, tant d'infamies et d'outrages parce qu'elle refuse ta main .. et tu oses t'appeler chevalier, toi qui insultes à la fois à la cendre des morts et à la sainte majesté d'un front couronné; toi le spoliateur de la veuve et de l'orphelin!... toi le voleur de trône! Chevalier, toi! non, dégradé de noblesse, tu n'es qu'un vassal traître, qu'un varlet félon, et ta conduite déloyale et lâche appelle la justice des hommes et la vengeance de Dieu!

ULRIC.

Arnold, malheur à toi!

ARNOLD.

Va, je sais à quoi je m'expose, car je te connais depuis longtemps; je te connais du jour où j'entrai pour la première fois dans ce palais, guidé par la vengeance et par les soins de l'infâme Draguta, ton digne complice... C'était toi qui devait s'adresser mon poignard, toi qui avais fait monter mon père sur l'échafaud... et au moment où j'allais frapper le prince, le meurtrier de nous deux, c'était toi... oui, encore toi!...

ÉLISABETH.

Arnold, je vous en conjure.

ARNOLD.

Non, madame, laissez-moi... Ecoute, Ulric; coule-t-il encore un reste de sang noble dans tes veines?... Eh bien, qu'un combat décide entre nous!... je défendrai les droits de la duchesse, ton bras soutiendra tes prétentions... ce sera le jugement de Dieu. Allons, viens si tu n'es pas le dernier des lâches, viens hors des murs de ce palais, en plein jour, en présence de tous... là tous les deux, armés de l'épée et du poignard, nous combattrons sans bouclier ni cotte de maille, et le vaincu n'aura ni pitié ni merci à attendre du vainqueur... le veux-tu?...

ULRIC, avec ironie, en passant au milieu.

Arnold, tu vas connaître ma réponse à ton insolent défi. (Avec ironie à Elisabeth.) Quant à vous, madame, je vous félicite de la chaleur avec laquelle vous défend ce preux chevalier... Je regrette seulement que votre époux ne soit pas là pour l'en remercier.

ARNOLD, irrité, tirant à moitié son épée.

Misérable!..

ÉLISABETH, arrêtant Arnold.

Arrêtez!

ULRIC.

A moi ! (Il remonte au fond, et parle bas à Draguta qui est venu avec des gardes.)

DRAGUTA, répondant à Ulric et désignant Arnold.

Hé bien, sa mort, ici, à l'instant même !

ULRIC.

Non, les chevaliers revenus avec lui, nous en demanderaient compte... et ils sont encore à craindre. Ecoute ! (Il lui parle bas à l'oreille.)

ARNOLD, sur le devant de la scène à Élisabeth.

Ah ! madame, faut-il donc vous laisser au pouvoir de ce monstre ?

ÉLISABETH.

Ma place est encore ici, et j'y suis sous la main de Dieu.

ARNOLD.

Hélas ! qu'exigez-vous, madame ?

ULRIC, à Draguta.

Tu m'as entendu, va. (Draguta sort. Ulric continue; à Arnold, en descendant la scène.) Vous, messire Arnold, moins sévère que je ne devrais l'être peut-être pour une faute dont je connais la cause...

ARNOLD.

Que veux-tu dire ?

ULRIC.

Je consens à vous épargner le châtiment rigoureux que vous n'avez que trop mérité...

ARNOLD.

Ah ! épargne-moi surtout ta pitié !

ULRIC, montrant les gardes.

Sous la conduite de cette escorte, vous allez à l'instant même quitter cette ville; et si demain, avant le coucher du soleil, vous êtes encore sur le territoire de la Thuringe, alors, malheur à vous !

ARNOLD.

Tu me feras tuer, n'est-ce pas ?

ULRIC.

Oui (regardant tour à tour Arnold et Elisabeth), et l'on saura que jadis la noble Elisabeth, cachée sous un déguisement, venait chaque jour voir en secret le fils de Wolfram dans la cabane de sa mère...

ÉLISABETH.

Horreur !

ULRIC, très vivement.

On saura que l'ennemi mortel du prince, arrêté dans son crime, n'a feint le repentir que pour mieux cacher la passion qui le dévorait. Je dirai que tu n'as accompagné le duc en Palestine que pour mieux assurer sa perte; et lorsqu'à ton retour ton premier devoir eût été d'accourir d'abord auprès du chef de l'Etat, ton amour insensé t'a conduit, seul et mystérieux, auprès d'elle...

ARNOLD, au comble de la fureur.

Oh ! tais-toi, tais-toi, misérable !... Tue-moi; mais respecte la vertu la plus pure !

ÉLISABETH.

Que demandez-vous à cet homme, Arnold ? Eh ! ne voyez-vous pas que toutes ses menaces sont accomplies ?... Tout ce qu'il devrait dire, il l'a dit... et je suis perdue !...

ARNOLD.

O malheur ! malheur sur moi !

ÉLISABETH.

Allez, Arnold... hâtez-vous de fuir de ce palais, déjà souillé de tant de crimes ! Songez que désormais vous devez vivre pour attester son infamie et ma gloire.

ARNOLD.

Vous le voulez, madame ? J'obéis, à vous, à vous seule... je sors... mais n'exigez pas plus de moi... (à Ulric.) Mais toi, Ulric, ne jouis pas encore de ton triomphe..., malgré tes menaces, que je brave, en dépit de ton pouvoir que je méprise, tu me reverras, perfide, et plus tôt que tu ne crois. (Il sort.)

ULRIC, accompagnant Arnold qui sort; à lui-même:

Va, insensé !... et toi aussi, plus tôt que tu ne crois, tu ne seras plus à craindre... (A la duchesse.) Et vous, Madame, entrez là, et veuillez y attendre les ordres du conseil souverain

ÉLISABETH, en entrant à gauche.

Que va-t-il donc se passer ? (En ce moment Draguta entre.)

SCÈNE VI.

ULRIC, DRAGUTA, JÉROBOAM, JACQUES, AUTRES BOURGEOIS, SEIGNEURS, JUGES, OFFICIERS D'ULRIC, GARDES.

DRAGUTA.

Monseigneur, la députation des nobles et des bourgeois de la cité attendent vos ordres.

ULRIC.

Qu'ils entrent. (Il va au trône. Entrée de tous. Bas à Draguta pendant l'entrée :) Tous des nôtres ?...

DRAGUTA.

Presque tous..., et les autres, à moitié séduits ou terrifiés.

ULRIC, bas.

Bien. (Haut. descendant du trône, à tous.) Salut à vous tous, mes nobles amis .. Bonjour, mes dignes citadins. (Prenant la main de Jacques.) Eh bien ! mon compère Jacques, et le commerce ?... Il commence à mieux marcher, n'est-ce pas ?...

JACQUES.

Hé !... hé... monseigneur, le commerce va.

ULRIC.

Très bien, c'est ce que je disais; n'est-il pas vrai ? N'importe, si vous éprouviez un moment de gêne, rappelez-vous que je suis votre ami.

JACQUES.

Ah ! monseigneur..... comment reconnaître..... (Bas à un bourgeois.) Hypocrite !

ULRIC, à Jéroboam.

Soyez le bien venu, l'ami Jéroboam, nous aurons besoin de votre sagesse et de vos lumières.

JÉROBOAM.

Ils sont tout à votre service ainsi que moi, monseigneur...

ULRIC.

Comment va-t-on chez chez vous ? la femme, les enfants ?...

JÉROBOAM.

Beaucoup trop bon, monseigneur.

ULRIC.

C'est une charmante famille.

JÉROBOAM.

Oh ! cela vous plait à dire.

ULRIC.

Et notre commère Jéroboam doit l'augmenter encore, m'a-t-on dit ?... Ne cherchez pas de parrain au nouveau-né... c'est moi qui le serai.

JÉROBOAM.

Ah ! monseigneur..., cet excès de bonté... un tel honneur... (Bas à un bourgeois.) Quel excellent prince ! quel grand prince !

ULRIC, à tous.

Et maintenant, nobles seigneurs, et vous tous, écoutez. (Tous se placent.) Vous vous souvenez des vœux que vous m'avez exprimés après les funérailles du feu Duc... J'ai signifié votre volonté à sa veuve : j'ai constamment éprouvé des refus. Aujourd'hui encore, j'ai essayé une dernière fois de fléchir; elle a répondu à mes supplications par

des outrages... Et pourtant mon seul but, mon unique ambition, c'est votre bonheur; je suis prêt à lui sacrifier repos, liberté, fortune..., et moi même. Maintenant donc, que la duchesse Elizabeth, vous le savez, repousse mes vœux, ou plutôt les vôtres, c'est à vous à prononcer sur son sort.

JÉROBOAM, bas à Jacques.

Oui, voilà l'embarrassant.

ULRIC.

A vous le premier, messir Jéroboam... Et rappelez-vous bien ce que vous me disiez vous-même encore hier.

JÉROBOAM, à part.

Cet homme me fait une peur!...

ULRIC.

Hé bien?...

JÉROBOAM, hésitant.

Sans doute..., je me rappelle très bien...; mais j'ai réfléchi...., et..... depuis il me semble...,. Je crois...

ULRIC, d'un ton amer.

Je crois que je ne ferai pas mal de vous rendre la mémoire.

JÉROBOAM, effrayé.

Du tout! c'est inutile... Mon avis donc, est.... que le feu Duc était un prince bon et juste, mais que madame la Duchesse a contribué un peu...

ULRIC.

Hein!...

JÉROBOAM.

A contribué beaucoup à ruiner les habitants de la Thuringe.

ULRIC, aux autres bourgeois.

Et vous, dignes pères de la cité, votre avis: Elisabeth est-elle coupable?

TOUS, d'une voix tremblante. Jacques se tait.

Coupable!

ULRIC, aux seigneurs.

Et vous?...

LES SEIGNEURS, d'une voix plus ferme.

Coupable!

ULRIC.

Et maintenant, Draguta, parlez au nom des Seigneurs.

DRAGUTA, après avoir consulté les Seigneurs.

Puisque Elisabeth refuse de prendre pour époux le noble comte Ulric, la déchéance et l'expulsion pour elle et ses descendants.

ULRIC.

Et vous, gens du peuple. (Les bourgeois répondent d'abord par des murmures, ils se lèvent un peu en tumulte.)

JACQUES, bas à ses collègues.

En vérité, c'est trop exiger de nous...

JÉROBOAM, même jeu.

La Duchesse n'est pas si méchante qu'on le dit...

TOUS, à mi-voix.

Certainement.

ULRIC, allant à eux, les yeux enflammés et la bouche souriante.

Qu'est-ce que j'entends là?... Des murmures, mes braves citadins? Une révolte contre le bon sens et vos propres intérêts et ceux de la patrie, qui sont les miens, mes aimables compères ..

JÉROBOAM, très vivement.

Qui parle de murmures et de révolte!... Sainte-Vierge!... monseigneur, eon'est pas ça du tout.... Seulement, nous pensions,..

ULRIC.

Ah! vous pensiez... Vous avez donc des pensées contraires aux miennes?,.

JÉROBOAM.

Du tout! monseigneur, du tout!

ULRIC.

N'importe! parlez... J'aime la liberté des opinions, moi!

JÉROBOAM, à part, tremblant,

Quel regard!

ULRIC.

J'aime qu'on entre en lutte avec moi, mes maîtres!

JACQUES.

Il ne peut pas y avoir de lutte, là où l'on est de votre avis.

ULRIC.

Ah! fort bien... Je disais aussi!... et cet avis, semblable au nôtre, c'est...

JÉROBOAM, d'une voix honteuse et tremblante.

La déchéance et l'expulsion...

ULRIC, à lui-même.

Allons donc!... (Reprenant sa place au trône, à Dragota:) Faites entrer Elisabeth, ex-duchesse de Thuringe. (Au son d'une musique triste et sombre, Draguta fait entrer Elisabeth dans la salle du conseil. Elle est entourée de ses femmes et prend place sur un siége à gauche.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

Que voulez-vous, comte Ulric, et vous, nobles et citadins, d'Elizabeth de Hongrie, duchesse souveraine de Thuringe.

ULRIC.

Vous allez le savoir... Les nobles et les notables du duché, parlant dans leur conscience, convaincus qu'Elisabeth a violé les lois et trahi les intérêts sacrés du pays, en refusant la main du plus proche parent du feu Duc, convaincus que c'est à elle seule qu'on doit la dilapidation des trésors de l'état, la misère publique et tous les maux qui ont suivi la funeste guerre de Palestine, provoquée par elle seule, les nobles et les notables du duché ont, d'une voix unanime, demandé contre elle la déchéance et l'expulsion.

ÉLISABETH.

L'ai-je bien entendu?... Oh! de quelles séductions faut-il qu'on vous ait entourés, pour avoir égaré à ce point votre esprit et votre cœur... (Aux seigneurs.) Est-ce vous, vous, les fiers et généreux compagnons d'armes de mon époux, qui pouvez ainsi abandonner sa veuve?... (Aux bourgeois.) Est-ce vous qui pouvez demander ma ruine, vous... (A Jéroboam.) Ami, tu n'as pu parler ainsi?... Avant la mort de ton vieux père, lorsque la misère frappait au seuil de ta demeure qui vint à ton secours?.. Qui consacra une partie de ses épargnes à rendre ta famille au repos, à l'aisance, au bonheur?... Ce fut moi.

JÉROBOAM à part.

Hélas!

ÉLISABETH.

Et vous demandez ma déchéance et mon expulsion. (A tous.) Ah! vous ne les auriez pas demandées, pendant ce rude hiver où je fesais apporter chez vous chaque jour, le pain et le bois qui manquaient à vos familles. Alors j'étais pour vous tous la pure et noble Rose de Thuringe... et aujourd'hui vous m'accusez?...

JACQUES, à part.

Ah! nous sommes tous des lâches!,.

ÉLISABETH.

Amis, croyez-moi, je n'ai pas changé, et jamais les pauvres gens n'ont eu de plus fidèle amie que moi.

JÉROBOAM, à part.

Cela n'est que trop vrai.

ÉLISABETH.

Vous me reprochez la guerre de Palestin

J'accepte avec orgueil votre accusation... et s'il le fallait, j'offrirais encore à Dieu l'existence de votre prince et la mienne... Quant à toi, Ulric, on ne peut plus insolemment afficher la tyrannie! Dans l'état de faiblesse et d'isolement où tu m'as réduite, je ne puis rien... mais je récuse de tels juges, moi, car ils ne sont pas les miens; et je proteste contre de tels jugemens, car ils sont iniques...

Les bourgeois essuyent en secret une larme, les seigneurs semblent émus. Ulric se hâte de prendre la parole:

ULRIC à part.

Il faut la contraindre à me céder. (haut.) Nobles et bourgeois je dois ajouter à la rigueur de votre sentence. L'outrage fait à moi seul, je l'aurais pardonné; mais celui qui frappe la patrie, je dois le punir... (D'une voix forte.) Ecoutez donc tous!... La princesse de Thuringe est déclarée à jamais déchue de ses droits et titres de duchesse souveraine; chassée de ce palais et de toutes les demeures, défense est faite à chaque habitant de lui donner l'eau, le pain, et l'asile. De plus, ordre est donné de la dépouiller à l'instant même de tous les insignes de sa dignité passée; et de la faire sortir de la résidence ducale d'Eisenach.

Deux officiers du palais et des soldats s'approchent et la dépouillent du diadème et de manteau ducal; elle reste simplement vêtue d'une robe de laine, ensuite, on voit entrer les servantes d'Elisabeth qui se jettent à ses pieds.

GUTHA.

O ma bonne maîtresse, sommes-nous donc condamnées à ne plus vous voir.

TOUTES, s'agenouillant devant Ulric.

Grâce! grâce!

ULRIC.

Vous qui fûtes les servantes de cette femme, vous êtes libres désormais.

GUTHA.

Nous ne la quitterons jamais.

TOUTES.

Jamais! (Elles se jettent en pleurant aux pieds d'Elisabeth; quelques-unes embrassent ses mains.)

ELISABETH.

O mes pauvres amies! ne pleurez pas ainsi, vous m'ôteriez tout mon courage!

ULRIC, à Draguta.

Ami, ne l'éloigne pas... (A cette réplique, Draguta fait signe au héraut de faire sortir Elisabeth, et à ses femmes de s'éloigner d'elle.)

ELISABETH.

Me voilà donc sans asile, sans appui, seule au monde!...

GUTHA, paraissant tout à coup devant elle en lui présentant son fils.

Seule, dites-vous?

ELISABETH.

Ah! (prenant son enfant des mains de Gutha) mon enfant! mon enfant! (Elle le couvre de baisers.) Pauvre orphelin, que vas-tu devenir?... (Le héraut s'approche d'elle et lui fait signe de sortir du palais.) Oui... j'obéis... Je sors... (Elevant les yeux au ciel.) Tu l'as voulu, Seigneur! que ta volonté soit faite. (Elle sort lentement tenant son enfant par la main; arrivée au fond, elle se retourne et voit Jacques, Jéroboam et quelques gens du peuple les yeux baignés de larmes.) Vous pleurez... Oh! merci, mon Dieu, leur cœur n'est donc pas endurci. Ulric, et vous, grands de l'Etat, vous avez beau faire, vous n'empêcherez pas le peuple d'avoir du cœur et de la pitié. (Elle sort vivement.)

ULRIC, au peuple.

Sortez... (Aux seigneurs.) Je vous rejoins, messires... (A Draguta.) Ami, tout n'est pas fait encore... va!... (Le théâtre change à vue.)

8e TABLEAU.

UN CARREFOUR DE LA VILLE D'EISENACH.

Au fond, à droite, une porte de ville d'une riche architecture; à gauche et à droite, maisons, style allemand du 13e siècle; au milieu du théâtre, un poteau, et au-dessous une grosse pierre; à gauche du spectateur l'auberge d'Yvonnet, bancs de pierre à gauche et à droite; un balcon à la maison d'Yvonnet.

SCÈNE Ire.

DRAGUTA, SOLDATS, YVONNET, JÉROBOAM, PEUPLE.

Au lever du rideau, des soldats, sous la conduite de Draguta, achèvent d'afficher une proclamation au poteau.

DRAGUTA, au peuple.

Voici les ordres du très haut et très-puissant comte Ulric, votre seigneur et maître; que chacun de vous songe à s'y conformer, et malheur à quiconque viendrait en aide à Elisabeth après sa déchéance!

Il s'éloigne avec ses soldats; le peuple s'éloigne aussi.

SCÈNE II.

YVONNET, JÉROBOAM.

YVONNET, à Jéroboam.

Que ces bourgeois sont lâches!... Pas un n'aura le courage de déchirer cette proclamation, et de crier avec moi tout haut (d'une voix très basse et regardant autour de lui): A bas Ulric!...

JÉROBOAM, haut.

A bas... quoi?

YVONNET, bas.

Chut!... chut donc!...

JÉROBOAM.

Dam! vous dites qu'il faut crier tout haut.

YVONNET.

Oui,... entre nous... Mais voyez un peu si ma femme revienne. Depuis que la malheureuse princesse a quitté le château, après avoir été chassée par cet Ulric, que Dieu confonde, ma femme n'a pas manqué un seul jour de courir de tous côtés pour savoir où la duchesse avait pu se réfugier... Peine inutile!

JÉROBOAM.

Je commence à croire, mon compère, que vous avez tort de laisser votre femme courir ainsi par la ville. Dans ces temps d'inanition et de famine,

qui sait ce qui peut arriver. Les soldats sont indisciplinés, et ma foi !...

YVONNET.

Fi ! la vilaine idée !... D'ailleurs, Marie n'est pas seule; elle est accompagnée de cette bonne Gutha, qui...

JÉROBOAM.

Ah ! c'est différent... Mais c'est égal, compère ; croyez-moi : retenez votre femme à la maison. Plus que jamais, dans ces jours de guerres intestines et de scandale, une honnête femme doit avoir la jambe cassée. (Il s'éloigne.)

YVONNET, tout étonné.

Hein ?... plaît-il ?...

JÉROBOAM, s'éloignant toujours.

Oui, la jambe cassée. (Il sort.)

SCÈNE III.

IVONNET, Voix.

YVONNET, seul un moment.

Qu'est-ce qu'il me chante celui-là ! Il veut que je casse une jambe à ma femme, à ma jolie Marie ?

VOIX EXTÉRIEURES.

Au lépreux ! au lépreux !

YVONNET.

Mais qu'y a-t-il encore ?... Maudit pays ! on n'est jamais tranquille un instant.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARIE, GUTHA, JACQUES ET QUELQUES HABITANTS.

Aux clameurs qui se font entendre, plusieurs habitants sortent de chez eux d'un air inquiet, et regardent au loin.

JÉROBOAM, à Yvonnet.

Eh bien ! compère, qu'est-ce donc ?

YVONNET.

Je ne sais, mais ils font un vacarme !... Il n'y a pas moyen de s'entendre.

VOIX, au dehors.

Au lépreux ! au lépreux !

TOUS en scène.

Le lépreux !

JÉROBOAM.

Un lépreux !

YVONNET.

Il ne nous manquait plus que cela.

JÉROBOAM.

L'apparition d'un lépreux est toujours l'avant-coureur de quelque grande calamité.

GUTHA.

Oui, c'est l'annonce certaine de la colère céleste.

JÉROBOAM, à Jacques et à Yvonnet.

Venez, venez, voisins ! Joignons-nous à ceux qui lui donnent la chasse ! J'ai justement des fourches dans ma maison !

MARIE.

Arrêtez !... Comment ! vous voulez poursuivre ce malheureux !

JÉROBOAM.

Il le faut. Que dit la loi ? « Si un lépreux pénètre dans la ville, chaque habitant doit s'armer contre lui, le chasser hors des murs, et le tuer s'il fait résistance »... Eh bien, je suis pour la loi. (A Jacques et à Yvonnet) : Venez donc ! voisins, venez ! Il sort avec Jacques, après avoir pris les fourches.

YVONNET.

Oui ! oui ! courez toujours devant !

MARIE, à Yvonnet.

Comment, tu restes là, toi ?

YVONNET.

Sans doute : que disais-tu tout à l'heure ?

MARIE.

Tu restes là, quand peut-être tu peux sauver la vie à un homme traqué comme une bête fauve ?... Tu as entendu avec quelle barbarie on traite les lépreux ! Va, va sans perdre une minute ; jette-toi au-devant des armes dirigées contre lui ; supplie, implore en sa faveur, et une fois au moins dans ta vie, tâche de faire une bonne action.

GUTHA.

Mais oui, elle a raison.

YVONNET.

Tu m'électrises, vois-tu... Adieu, ma petite Marie, adieu Gutha, si je meurs, soyez sûres que ce ne sera pas ma faute. Adieu..., adieu. (Il sort.)

MARIE.

Adieu, sois prudent..., pauvre Yvonnet !... et nous allons préparer le repas du soir.

GUTHA.

Demain, dès le point du jour, nous continuerons nos recherches.

MARIE.

Oh ! oui ; plutôt mourir que d'ignorer plus longtemps ce qu'est devenue notre adorée maîtresse.

Elles rentrent dans l'auberge ; un pèlerin paraît.

SCÈNE V.

LOUIS, un masque sur le visage.

Enfin, ils ont perdu mes traces... Je n'entends plus rien... Ah ! j'ai cru que je ne parviendrais jamais à leur échapper ; ici, du moins, je suis en sûreté pour quelques moments ; reposons-nous, car mes forces sont épuisées... (Il s'assied.) Ah ! ce masque m'étouffe..., je suis seul, personne ne peut me voir ; oh ! de l'air..., de l'air... (Il ôte son masque.) Est-ce bien moi qui suis ici, sur cette pierre... Moi, dont le nom seul inspirait autrefois la crainte et le respect à tout un peuple agenouillé, moi qui, pour faire accourir sous ma bannière jusqu'au dernier des enfants de la Thuringe, n'avais qu'à heurter une armure du plat de mon épée... A quel degré de misère suis-je descendu ? C'est que je ne suis plus ni duc ni souverain..., je ne me nomme plus Louis de Thuringe ! Je me nomme le Lépreux..., c'est-à-dire, un être maudit, que le dernier des esclaves peut frapper, s'il le rencontre sur son passage...; le lépreux !... un cadavre vivant, que la haine et la terreur des hommes rejettent parmi les cadavres morts... Oh ! rage..., et pourtant je veux vivre..., oh ! oui, je veux vivre !... Courbé sur un sépulcre vide, Elisabeth et son enfant dépossédés, chassés par Ulric, pleurent encore mes funérailles !... Mais, protectrice invisible, ma main séchera leurs larmes ! Ah ! puisque les flots du torrent de la Palestine m'ont rejeté vivant sur le rivage ; puisque j'ai pu me traîner jusqu'ici à demi-mourant ; puisqu'enfin j'ai subi si longtemps le supplice horrible de mes douleurs..., c'est que la destinée me réservait contre Ulric une mission de vengeance à accomplir !... Hasard ou providence ! tu as entr'ouvert la pierre de ma tombe ; eh bien, je l'ai soulevée, je l'ai renversée en arrière, et du fond de l'abîme, le vengeur apparaît... (Se levant.) Me voilà !... me voilà !... mais ma tête s'égare... Le moment est venu de me faire reconnaître de quelques amis, si toutefois j'en ai conservé... Arnold

du moins, m'est resté fidèle, oui, j'en suis sûr..., c'est lui d'abord qu'il faut rejoindre... J'entends un bruit de pas.., vite, ce masque, et fuyons..

Tandis qu'il s'éloigne d'un côté, Jéroboam et Yvonnet reviennent de l'autre en scène.

YVONNET.

Mais, venez donc, compère Jéroboam, venez donc...; vous v'là tout en nage..., comme si nous étions en pleine canicule.

JÉROBOAM.

Ma foi, vous avez raison... Qu'ils aillent au diable avec leur lépreux!... s'il est échappé, tant pis...: j'ai fait mon devoir en le poursuivant jusqu'au carrefour de la Croix. (Il va vers sa maison.) Voici la nuit, rentrons!

YVONNET.

C'est çà, reposez-vous..., et dormez bien..., je vais en faire autant..., à demain, compère Jéroboam....

JÉROBOAM.

A demain. (Ils rentrent chacun chez eux.)

A peine Jeroboam a-t-il disparu, qu'une femme arrive du fond du théâtre, la tête nue, les vêtements en désordre, portant un enfant dans ses bras; la neige tombe en ce moment avec force.

SCÈNE VI.

ÉLISABETH, L'ENFANT.

ÉLISABETH:

Dieu soit loué, voici des maisons... Ah! le froid est si vif!... et puis, la neige... J'ai cru que je n'aurais jamais le courage d'arriver jusqu'ici, je suis accablée... (Elle se laisse tomber sur un banc de pierre) Reprenons un peu de forces..., et mon enfant, comme il a froid..., essayons de le rechauffer!... Mais je n'ai rien, mon Dieu, je n'ai rien! (Elle se dépouille pour le couvrir.) Il dort! pauvre petit, je n'ose me lever, il se réveillerait.

L'ENFANT, d'une voix plaintive.

Maman, j'ai faim.

ÉLISABETH.

Il a faim! Oh, mon Dieu!... mon Dieu! Que faire?... Allons, il le faut..., duchesse de Thuringe, va mendier un morceau de pain... Mendier!... Oh! mon fils a faim!... Allons!

Elle se lève en chancelant, et vient frapper à la porte de Jéroboam.

JÉROBOAM, en dedans.

Qui vient me déranger à cette heure?

ÉLISABETH.

Cette voix!... Je crois la reconnaître..., cet homme est un de ceux qui m'ont condamnée. Je n'oserai jamais!... (Elle s'éloigne.)

L'ENFANT.

Maman, du pain.

ÉLISABETH, regardant son fils.

Il me déchire le cœur, du courage.

(Elle revient vers la porte de Jéroboam, et frappe encore.)

JÉROBOAM, en dedans.

Qui est là?

ÉLISABETH.

Ouvrez, ouvrez, au nom du ciel!

JÉROBOAM.

Qui êtes-vous?

ÉLISABETH.

Pitié pour un pauvre enfant qui meurt de faim et de froid.

JÉROBOAM, ouvrant.

Un enfant..., une femme!... Que voulez-vous?

ÉLISABETH.

Un morceau de pain, et un asile... (Elle veut entrer.)

JÉROBOAM, l'arrêtant.

Un instant, on a vu quelquefois des vagabonds ou malfaiteurs s'introduire ainsi à la faveur de la pitié qu'ils excitent... Qui êtes-vous?

ÉLISABETH.

Une femme que vous avez injustement condamnée, Jéroboam, mais qui vous pardonne toutes ses souffrances, si vous prenez pitié de celles de son fils.

JÉROBOAM.

Grand Dieu!... se pourrait-il?

ÉLISABETH.

Oui, je suis Elisabeth, duchesse souveraine de Thuringe, aujourd'hui sans asile et mendiant un morceau de pain pour son enfant.

JÉROBOAM.

Elisabeth..., la duchesse!... (Il rentre précipitamment chez lui, et revient avec du pain.) Tenez!... tenez!

ÉLISABETH.

Oh! merci..., merci... (Elle le donne à son enfant.)

JÉROBOAM.

Mais c'est tout ce que je peux vous donner...; et encore, si on nous avait vus.

ÉLISABETH.

Que voulez-vous dire?

JÉROBOAM, lui montrant la proclamation.

Lisez!... (Regardant de tous côtés.) Il n'y a personne, heureusement! (Il rentre chez lui avec un empressement mêlé de frayeur, et referme bien vite la porte.)

ÉLISABETH, allant au poteau et lisant.

Oh! je comprends maintenant pourquoi on me refusait un asile! Invoquer encore la charité, ce serait peine inutile. (Elle se rassied sur le banc de pierre du poteau.) Comme Ulric a su les dominer par la terreur; nul n'a le courage de me secourir. Cet homme a refusé de me recevoir, n'importe; qu'il soit béni, grâce à lui, mon enfant, du moins, ne mourra pas de faim... Oh! j'ai bien faim aussi, moi!...

L'ENFANT.

Tu as faim, maman? tiens, prends, voilà mon pain!

ÉLISABETH.

Non, non, merci, enfant, merci... Cette neige me glace le sang..., j'ai froid... (Elle place son enfant assis sur le banc près d'elle, et elle s'appuie contre le poteau.) Mon Dieu, soutiens-moi... (Elle a dit ces dernières paroles d'une voix entrecoupée et éteinte. Tout à coup, sa tête retombe en arrière, elle reste immobile; au bout d'un moment, l'enfant cesse de manger et regarde sa mère.)

L'ENFANT.

Maman!.... maman, réponds-moi! (Elisabeth reste immobile.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LOUIS, revenant.

LOUIS.

Je n'ai pu découvrir la demeure d'Arnold!... (Il se dirige vers l'auberge d'Yvonnet, mais en traversant le théâtre il aperçoit quelqu'un placé sur le banc au milieu de la scène.) Quelqu'un?... une femme... un enfant! quelque pauvre mendiante, sans doute... L'infortunée! ah! pourquoi n'ai-je plus rien à donner... mais cette femme reste immobile... le froid la tuera... si je n'appelle à son secours... (Il s'ap-

proche.) Grand Dieu !... oh ! fatalité ! oh comble de misère ! oh vengeance du ciel !... tous deux punis pour moi !... Elisabeth !... oui, c'est elle... et cet enfant, c'est le mien ! Mais cette livide pâleur... ces traits altérés par la douleur... elle est évanouie... morte peut-être !... (Il va pour la toucher et recule épouvanté.) oh ! malheur ! et ne pouvoir pas même la secourir... oh ! lépreux ! lépreux !... (appelant) à moi !... par pitié... au secours !... au secours !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARIE, GUTHA, ISENTRUDE, YVONNET.

MARIE.

Qu'y a-t-il ?

LOUIS.

Là !... là !... voyez...

MARIE.

La duchesse !... morte !... (après avoir posé la main sur son cœur). Non, évanouie... Gutha, Yvonnet, des secours, va !... va !... oh ! mon Dieu !

LOUIS, à part.

Elisabeth ! mon fils !... était-ce donc ainsi que je devais vous retrouver.

YVONNET revient avec un vase.

Tenez, Gutha, tenez !

MARIE.

Vite ! vite !... (Elle présente le vase à Elisabeth et la fait boire).

GUTHA.

Oh ! c'est la faim !... le froid ! (Elle sort pour aller chercher des aliments).

MARIE.

Elle est glacée !... (Elle se dépouille de ses vêtements pour réchauffer Elisabeth).

LOUIS, à part et pleurant.

La faim !... le froid... pauvre femme !... pauvre enfant !... mon âme est brisée !... Oh ! que ne donnerais-je pas pour les presser un seul instant dans mes bras... pour les réchauffer contre mon cœur. (Gutha revient avec de nouveaux aliments.)

MARIE, les offrant à Elisabeth.

Elle revient à elle !... (Elisabeth prend le vase, boit, et le donne à son enfant.)

ÉLISABETH.

Où suis-je ?

LOUIS, avec joie.

Ah !

MARIE.

Vous êtes près de vos servantes, chère maîtresse.

ÉLISABETH.

Cette voix !... (poussant un cri) ah ! Marie !... Gutha !...

GUTHA.

Oui, nous, nous... vos amies .. vos fidèles amies !

MARIE.

Nous, qui n'avons pas passé un seul jour sans demander à Dieu de vous rendre aux cœurs qui vous chérissent... et vous nous aviez oubliées !

ÉLISABETH.

Bonne Marie, ne m'adresse pas de reproches ! Je ne sais comment je suis venue... il y a si loin d'ici au monastère de Sainte-Gudule.

YVONNET.

Quoi, ces ruines abandonnées !... c'est là que vous vous êtes réfugiée ?

ÉLISABETH.

Oui, j'y étais en sûreté du moins,

LOUIS, à part.

Ulric, comment pourrais-je jamais le faire expier tes crimes !

GUTHA.

Et vous étiez seule ?...

ÉLISABETH.

Ma bonne nourrice, la vieille Marthe, m'avait accompagnée, c'est elle qui renouvelait nos provisions ?... Mais elle était bien faible... bien âgée... il fallait aller loin pour trouver du pain .. quelquefois, on lui en refusait, la douleur et la fatigue ont achevé d'épuiser ses forces... et, avant-hier, ma pauvre Marthe est morte dans mes bras.

TOUS.

Morte !

MARIE.

Et sans cet homme qui nous a appelées à votre secours, vous aussi, à l'heure qu'il est, vous seriez morte peut-être.

ÉLISABETH, s'adressant à Louis.

Oh ! soyez béni, non pour moi, mais pour mon enfant qui a encore besoin de sa mère.

LOUIS, à part, détournant la tête.

Oh ! mon Elisabeth !... cachons-lui mon émotion.

ÉLISABETH à Louis, remarquant son émotion.

Pourquoi vous éloigner... oh ! venez. (Elle tend la main, Louis s'éloigne d'elle.)

LOUIS, à part.

Fuyons loin d'elle... car mon épouvantable secret m'échapperait malgré moi !... (Il remonte le théâtre pour sortir, dans le même moment des acclamations se font entendre dans la coulisse.)

VOIX au dehors.

Vive Ulric.

LOUIS, s'arrêtant.

Ulric...

MARIE, à Elisabeth.

Entendez-vous, madame... c'est Ulric... oh ! entrez... entrez dans notre maison.

ÉLISABETH, leur montrant la proclamation.

Non... non je ne puis... je vous perdrais..

MARIE.

Oh ! je vous en conjure, faites ce que je vous demande... nous allons, Gutha et moi, vous précéder aux ruines du monastère, nous emmènerons avec nous le jeune prince, de peur que les gens d'Ulric ne vous surprennent, tandis que nous rendrons à Marthe les derniers devoirs ; vous, madame, à la nuit close et sous la conduite d'Yvonnet, vous viendrez nous rejoindre au monastère, où vous serez encore plus en sûreté qu'ici...

YVONNET.

C'est cela... c'est entendu... c'est convenu.

LOUIS, bas à Marie.

Oh ! que le ciel vous récompense. (Marie, étonnée, le regarde, mais de nouveaux cris plus rapprochés se font entendre.)

CRIS.

Vive Ulric !

LOUIS, bas à Yvonnet.

Vite, partez... entraînez-la !... (Yvonnet et Isentrude entraînent Elisabeth dans la maison.)

YVONNET.

Venez, madame... venez !

MARIE, à Gutha.

Nous, par là... par là !... (Elles sortent par la gauche, en emportant l'enfant.)

LOUIS.

Impossible de fuir sans être aperçu... où me cacher ?... (désignant une saillie en pierre qui est à droite) oh ! là... là ! (Ulric, Dragula, soldats, peuple, entrent en scène.)

SCÈNE IX.

LOUIS (caché), **ULRIC, DRAGUTA, JEROBOAM, JACQUES**, soldats, peuple.

Ulric entre en scène avec toute sa suite par la porte de la ville. Le peuple accourt de tous côtés. Jeroboam, Jacques et d'autres citoyens sortent de leurs maisons.

ULRIC, au peuple, affectant la gaîté.

Je suis touché de ces marques d'attachement; ce pouvoir que vous m'avez confié, et que je n'ai accepté que bien malgré moi, je le consacrerai toujours, soyez-en certains, au bonheur du peuple... (allant à Jéroboam et à Jacques) Hé! voilà nos bons amis! (Il leur frappe sur l'épaule.)

JEROBOAM.

Vive monseigneur !...

JEROBOAM ET JACQUES, s'inclinant.

Monseigneur !

ULRIC.

Toujours joyeux, n'est-ce pas? A quand le baptême?

JEROBOAM.

Quand monseigneur voudra.

ULRIC, riant.

Ah! ah! ah! mais ta femme n'est pas ace

JEROBOAM.

Si monseigneur l'ordonne.

ULRIC, riant plus fort.

Ah! ah! ah!... Draguta, en voici un qui apprendrait leur métier aux plus habiles courtisans.

JEROBOAM, bas à Jacques.

Il est aujourd'hui d'une humeur charmante. Je vais lui demander d'adoucir l'impôt.

ULRIC, amenant Jeroboam à l'avant-scène.

Mon excellent ami, j'ai besoin pour demain de dix mille thalers...

JEROBOAM, tristement surpris.

Dix mille...

ULRIC.

Thalers... il me les faut. Vous m'entendez?

JEROBOAM.

Très bien... mais monseigneur...

ULRIC.

Assez! arrangez-vous avec les autres notables de la cité : vous m'avez compris?

JEROBOAM.

A merveille... (Bas à Jacques.) Ah! mon ami, la gaîté de cet homme a toujours quelque chose de funeste.

ULRIC, à tous.

Depuis trop longtemps la famine étend sur vous ses ravages... je viens de prendre des mesures efficaces... vos souffrances, mes bons amis, vont finir.

DRAGUTA, bas à Ulric.

Et, Elisabeth?...

ULRIC.

Je suis parvenu à découvrir la retraite qu'elle a choisie, et où elle espère être à l'abri de mes poursuites... c'est au monastère de Sainte-Gudule... tu vas t'y rendre à l'instant même... tu t'empareras de l'enfant d'Elisabeth, et, lorsqu'il sera en ma puissance, il faudra bien que son obstination fléchisse, car elle n'aura plus à choisir qu'entre sa mort ou notre hymen.

LOUIS, à part.

L'infâme!

DRAGUTA, bas.

Et elle cèdera...

ULRIC.

Hâte-toi donc d'exécuter cet ordre, et de venir me rejoindre au palais ducal, où je suis forcé de me rendre.

DRAGUTA.

Comptez sur moi!

ULRIC, à Draguta, montrant le peuple.

Je me suis fait courtisan aussi, moi... et voilà ceux qu'il faut que je flatte... Ah! la grandeur a des charmes... mais on les paie cher.. (Haut au peuple en souriant.) Suivez-moi, mes chers amis... par mon ordre, une distribution de grains va être faite sur la place publique... courage et confiance, je veille sur vous, allez! allez!

LE PEUPLE.

Vive Ulric! (Le peuple, les soldats sortent.)

DRAGUTA, à Ulric.

Et, moi... au monastère de Sainte-Gudule. (Ils sortent.)

LOUIS, à part.

J'y serai aussi, moi.

9e TABLEAU.

LES RUINES DE L'ABBAYE.

La scène se passe dans une vieille salle d'abbaye en ruines. Pour ameublement, une vieille table, un prie-dieu, deux escabeaux.

SCÈNE Ire.

GUTA, MARIE.

GUTHA, étanchant le sang qui coule de la main droite de Marie.

Pauvre Marie, ton sang coule toujours.

MARIE, avec larmes.

La douleur que je ressens là... (Elle met la main sur son cœur.) est bien plus vive, mon Dieu!... (Avec exaltation.) Pourquoi ne m'ont-ils pas tuée? La duchesse va bientôt venir nous redemander son enfant... Oh! quel sera son désespoir, lorsque nous lui dirons : votre fils, on l'a arraché de nos bras, il n'est plus ici.

GUTHA.

Ah! Marie, ce que je vais dire est un blasphême, mais en voyant la duchesse si cruellement éprouvée... je suis tentée d'accuser la Providence d'injustice.. Pauvre Elisabeth! elle a pu, jusqu'à ce jour, subir avec une sainte résignation les malheurs affreux qui l'ont accablée... celui qui la frappe aujourd'hui est trop violent pour ses forces épuisées .; mais l'infortunée, elle deviendrafolle!... elle a tant souffert déjà.

MARIE, se levant.

Ecoute, il me semble entendre...

GUTHA, prêtant l'oreille.

Oui, en effet... on approche, on vient.

MARIE, allant regarder à la porte.

C'est elle! Seigneur, mon Dieu, prenez pitié d'elle et de nous.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ÉLISABETH.

ÉLISABETH, entrant vivement.

J'ai tardé plus que vous ne pensiez, peut-être... c'est que je suis entrée dans le saint temple du Seigneur pour le bénir de m'avoir conservé une vie qui, toute pleine d'amertume qu'elle soit, est si précieuse à l'enfant qu'il m'a donné, et qui n'a plus d'appui que moi sur cette terre. (Elle s'assied.)

GUTHA, à part.

Hélas!

MARIE, à part.

Mon Dieu!

ÉLISABETH.

Puis, je me suis arrêtée rêveuse devant ce palais que j'habitais jadis... et j'ai songé aux beaux jours de ma puissance, à mon époux tant aimé, à mon enfant, qui, né sous un dais royal, n'a maintenant pour lit qu'un peu de paille, pour nourriture que le pain de la pitié, pour vêtements que des haillons... et pour abri, des ruines.

MARIE.

Destinée funeste que vous n'avez pas méritée.

ÉLISABETH.

Mais bientôt, j'ai senti que l'espérance, cette vertu chrétienne, cette voix qui soutient et console, ce rayon divin qui réchauffe, pénétrait dans mon âme; mes larmes se sont arrêtées, le sourire est revenu sur mes lèvres, et je me suis dit: l'orage va passer peut-être... Peut-être, mon Dieu, réserves-tu à ton humble servante un moins sombre avenir!... Et je suis revenue, en toute hâte, plus calme et moins souffrante que je n'aurais cru pouvoir l'être, moi, depuis si longtemps brisée dans l'affliction et la misère.

MARIE, à part.

Je n'ose la regarder.

GUTHA, de même.

O malheur!

ÉLISABETH, remarquant leur contrainte.

Eh bien, qu'as-tu, Marie?... et vous Gutha? Loin de vous rendre joyeuses, mes paroles semblent vous affliger... vos regards se détournent des miens? ma main cherche la vôtre, et vous la repoussez... pourquoi?

MARIE.

Ne nous interrogez pas, madame.

ÉLISABETH, les regardant fixement tour à tour, après un instant de silence.

Que je ne vous interroge pas? Grand Dieu! pourquoi donc?... Un nouveau malheur me frapperait-il encore? Vous vous taisez! Oh! parlez vite... que s'est-il passé... dites?

MARIE.

Oh! madame!

ÉLISABETH.

Eh bien!

MARIE, à part.

Mon cœur se brise.

ÉLISABETH.

Oh! oui... il s'agit d'un malheur à rendre folle... où est mon enfant!

GUTHA, à part.

Juste ciel!

ÉLISABETH, regardant de tous côtés.

Est-il souffrant... malade? (Elle se dirige vers un enfoncement où l'on aperçoit de la paille, regarde, cherche, puis redescendant vivement en scène.) Grand Dieu! il n'y est pas! qu'est-il devenu? (Marie et Gutha cachent leur tête dans leurs mains et sanglotent.) Vous pleurez! Gutha, Marie! qu'avez-vous fait à mon enfant?... (Silence des deux femmes.) Est-ce que vous ne m'entendez pas? Je vous demande ce que vous avez fait de mon enfant?

MARIE, d'une voix entrecoupée.

Hélas! des hommes sont venus ici...

ÉLISABETH.

Eh bien?

GUTHA.

Ils étaient armés.

ÉLISABETH.

Après?

MARIE.

Et malgré nos efforts...

ÉLISABETH.

Après?

GUTHA.

Malgré nos supplications, madame...

ÉLISABETH.

Eh bien?...

MARIE.

Ils nous ont arraché votre fils!

ÉLISABETH, reculant et jetant un cri de désespoir.

Ah! mon fils! ils vous ont enlevé mon fils! Oh! ce n'est pas possible, j'ai mal entendu, vous êtes folle, n'est-ce pas?

MARIE.

Je le voudrais, mon Dieu!

ÉLISABETH.

Mais parlez-donc, expliquez-vous?

GUTA.

Nous venions, Marie et moi, de rendre les derniers devoirs à cette pauvre Marthe, lorsque tout à coup, des soldats d'Ulric sont entrés ici.

ÉLISABETH.

Des soldats d'Ulric?

MARIE.

Oui, madame; ils avaient, disaient-ils, ordre de s'emparer de votre enfant. Nous avons refusé de leur donner... et alors, employant la violence, malgré nos cris... nos efforts, ils l'ont arraché de nos bras.

ÉLISABETH.

Oh! infamie! désespoir et malheur! (Dans le plus grand désordre.) Quoi! je vous avais confié mon enfant, mon espérance, ma seule joie à présent, ma vie! je vous l'avais confié, et vous... vous avez pu vous le laisser ravir... Oh! misérables... misérables que vous êtes. (Marchant à grands pas avec délire.) Ah! si j'avais été là... ils ne l'auraient pas enlevé mon enfant... eussent-ils été vingt, eussent-ils été cent; non, tant que mon cœur aurait battu, tant qu'une goutte de sang aurait coulé dans mes veines... brisée, renversée sous leurs pieds, déchirée par leurs armes... mourante, morte, ils ne l'auraient pas arraché de mes bras... Mais que vais-je vous dire! je perds la raison en vous parlant ainsi, vous ne pouvez me comprendre: vous n'êtes pas mères! (Elle tombe épuisée sur un siége.)

MARIE, lui montrant sa main ensanglantée.

Regardez!

ÉLISABETH.

Du sang! celui de mon fils?...

MARIE.

Le mien, madame... le mien... Je ne suis pas sa mère; mais croyez-moi, je l'ai bien défendu.

ÉLISABETH, sanglotant et se levant.

Pardonne, pardonne, Marie... toi aussi Gutha! Oh! mais c'est si horrible, voyez-vous! Oh! ma pauvre tête... vous comprenez, n'est-ce pas? on devient injuste, méchant, quand on souffre... et je souffre tant!... (Tombant à genoux les mains jointes.)

Je t'ai donc bien offensé, Seigneur, que tu me frappes si cruellement... J'ai perdu ma couronne, tu m'as enlevé mon époux, j'ai subi les tortures de la faim... et jamais une plainte ne s'était échappée de mes lèvres... mais aujourd'hui... oh! c'est un poids trop lourd pour mes forces épuisées... Oh! rends-moi mon enfant... rends-moi mon enfant. (Marie et Gutha s'empressent autour d'elle.)

MARIE.

Oh! calmez cet affreux désespoir!

GUTHA

Espérez encore...

ÉLISABETH, avec une sorte d'égarement.

Et pourquoi donc Ulric s'est-il emparé de mon fils?.. Quels sont ses projets?... Est-ce qu'un enfant lui fait peur!... Après lui avoir volé sa couronne, est-ce qu'il voudrait le tuer?.. (avec impétuosité.) Oh! cela ne sera pas, voyez-vous!.. Non, il ne le tuera pas... ou s'il l'a tué déjà... Malheur, malheur à lui!... (Parcourant la chambre) Je veux aller à son palais. Voyons, donnez-moi quelque chose... Un poignard... Un couteau...

MARIE, cherchant à la calmer.

Madame!

GUTHA.

De grâce!

ÉLISABETH, s'emparant d'un couteau qu'elle trouva sur une table en pierre.

Ulric! malheur à toi!.. C'est un crime, je le sais, mais Dieu ne condamnera pas une mère qui venge son enfant.

MARIE.

Arrêtez!

ÉLISABETH.

Laissez-moi! (se dirigeant vers la porte pour sortir dans le plus grand désordre.) Mon enfant... mon enfant!

Le lépreux paraît, il tient dans ses bras l'enfant d'Elisabeth.

SCÈNE IIIe.

LES MÊMES, LOUIS.

LOUIS.

Le voilà!

Il le donne à Elisabeth qui jette un cri de joie, le prend, et le couvre de baisers.

ÉLISABETH.

Ah! mon fils! mon fils!... C'est lui! c'est bien lui!... Mon Dieu, pardonne-moi! J'ai fléchi sous le poids de mes douleurs... J'ai douté de ta miséricorde!... Punis-moi, Seigneur! mais pas dans mon fils! Oh! non, pas dans mon enfant!

LOUIS, à part.

Ame tendre et sublime!... Tant de vertus ne pourront-ils racheter mon crime!

ÉLISABETH, se tournant vers Louis.

Mon fils!... mon fils! Soyez béni, vous qui me le rendez... (examinant Louis.) Mais, pourquoi ce masque sur votre visage; pourquoi me dérober les traits du sauveur de mon enfant?... Qui êtes-vous?

LOUIS.

Plus tard, plus tard, je pourrai vous le dire, peut-être... A présent, il faut que je vous quitte; vous même, il faut vous hâter, vous éloigner d'ici, car ils reviendront, n'en doutez pas... Ils sont à ma poursuite...

ÉLISABETH, avec stupeur.

Ciel!... cette voix!...

LOUIS, à part.

Elle se trouble... Elle m'a presque deviné... Oh! prenons garde... N'est-elle pas déjà assez malheureuse!

ÉLISABETH.

Oh! parlez... Parlez encore... Si vous saviez de quelle étrange émotion vos accents ont pénétré mon âme... Par pitié, ne vous éloignez pas...

MARIE, descendant précipitamment.

Madame... madame... Des hommes armés... Ils se dirigent de ce côté.

LOUIS.

Ce sont eux, je vous le disais bien... Fuyez, fuyez vite.

ÉLISABETH, désignant la porte.

Fuir... Mais je n'en ai pas la force.

LOUIS

Eh bien, pour vous donner le moyen de leur échapper, je vais me jeter au milieu d'eux; profitez du temps que durera cette lutte. Pas une minute de retard! vous rendriez mon dévoûment inutile... Hâtez-vous! hâtez-vous!... (Il sort rapidement.)

ÉLISABETH.

Mon Dieu!.. c'est à peine si j'ai la force de me soutenir.

MARIE.

Du courage, madame... du courage!

GUTHA.

Je porterai votre fils dans mes bras.

ÉLISABETH.

Entendez-vous le bruit de la lutte... Seigneur mon Dieu, protége ce généreux defenseur!..

MARIE ET GUTHA.

Venez! venez!...

Au moment de sortir, Ulric et des soldats paraissent, Elisabeth s'empare de son enfant et recule effrayée.

SCÈNE IV.

ELISABETH, MARIE, GUTHA, ULRIC, Soldats.

ULRIC, sur le seuil de la porte.

Allez! courez.., poursuivez cet homme... Mort ou vivant il me le faut.. (Des soldats s'éloignent rapidement désignant Marie et Gutha.) Eloignez ces femmes!

GUTHA ET MARIE.

O malheur! malheur! (malgré leur résistance on les entraîne.)

ULRIC.

Emparez-vous de cet enfant.

ÉLISABETH.

Vous ne l'aurez pas!

ULRIC.

Vaine résistance!... Cédez madame... Nul au monde, je vous le jure, ne pourra cette fois s'opposer à l'accomplissement du projet qui m'amène.

ÉLISABETH.

Vous ne m'avez donc pas faite assez malheureuse?...

ULRIC à part.

Contraignons-nous... (haut.) Elisabeth, je ne suis pour vous qu'un traître.., mais il m'importe de prouver à tous combien vous êtes injuste envers moi... J'ai résolu que votre fils serait élevé près de moi... Lorsqu'il aura atteint l'âge de porter la couronne, je le ferai remonter au rang de ses aïeux... Voilà, Elisabeth, pourquoi j'ai donné ordre qu'on enlevât cet enfant... (faisant un pas.) Confiez-le-moi.

ÉLISABETH.

Non!.. Et tu crois me tromper, Ulric? Aujourd'hui comme autrefois tu n'y parviendras pas! C'est parce que tu sais que dans mon malheur cet enfant est ma consolation, ma joie, que tu veux

me le ravir... C'est parce qu'une fois en ton pouvoir tu seras maître à ton gré, non pas de le tuer d'un seul coup, mais de le faire mourir par degrés, lentement, sans avoir à redouter la justice et l'exécration publiques... Tu as beau cacher tes ongles, tigre, tu n'auras pas ta proie... Non, tu ne l'auras pas!

ULRIC.

J'ai résolu que cela seroit ainsi..., et cela sera.

ÉLISABETH.

C'est horrible, mon Dieu!...

ULRIC.

Elisabeth, savez-vous bien quel est cet homme qui était ici, tout à l'heure, celui qui a arraché votre enfant des moins de mes soldats, celui qui l'a rapporté dans vos bras.

ÉLISABETH.

Eh! bien?...

ULRIC.

Cet homme, c'est le lépreux!

ÉLISABETH.

Le lépreux!

ULRIC.

Oui..., et tout contact avec un lépreux entraine la mort, le savez-vous?...

ÉLISABETH.

La mort!...

ULRIC.

Oui, la mort..., et j'ai le droit de vous la donner à tous les deux à l'instant.... en face du peuple, sans procès... ni jugement.

ÉLISABETH.

Mais cet homme, je ne le connaissais pas, moi.

ULRIC.

N'importe..., il est lépreux..., il a touché votre fils...

ÉLISABETH, serrant son fils dans ses bras.

Mon fils!... mon fils! mais il est innocent, lui!.. Ulric, pitié pour une malheureuse femme, dont la vie est déjà brisée... Ce pauvre enfant, il est si jeune qu'il ne doit vous inspirer aucune crainte... Si notre présence est fatale, eh! bien, je partirai, je m'en irai, loin... bien loin... Vous n'entendrez plus parler de nous... Oh! soyez clément, Ulric, j'embrasse vos genoux..., grâce..., grâce..., laissez-moi mon enfant!

ULRIC, à part.

Le désespoir la rend plus belle encore. (Haut.) Ou vous m'appartiendrez....., ou votre fils va mourir.

ÉLISABETH.

Par pitié...

ULRIC.

Choisissez... Vous vous taisez... Soldats!...

ÉLISABETH.

Arrêtez...

ULRIC.

Frappez...

ÉLISABETH.

Non, je vous obéis... Je suis à vous.

ULRIC, lui présentant un parchemin.

Signez, alors, et je vous jure qu'il vivra.

ÉLISABETH.

Donnez...

ULRIC, à part.

Enfin...

ÉLISABETH, s'arrêtant au moment de signer et avec une sorte de delire.

Mon Dieu! quel est donc ce vertige qui s'empare de moi!... Quelle est cette voix qui, du fond de mon cœur, s'élève et me crie: Anathème! anathème!... Je vois l'ombre de mon époux; elle se dresse devant moi terrible et menaçante.... Oui, la voilà.... Elle condamne..., elle réprouve cet odieux sacrifice!... Non, Ulric, non, je ne serai jamais à toi..., jamais..., jamais!...

ULRIC, allant à elle.

Elisabeth!

ÉLISABETH, lui éclatant de rire au visage

Oh! quel noble successeur à donner à mon époux... Mais regarde-toi donc, Ulric..., et songe que ton âme est encore plus bideuse que ton corps... Oh! va-t-en..., va-t-en... Je te hais..., je te méprise et tu me fais horreur!...

ULRIC, avec fureur.

Eh bien! soit! la destinée et celle de ton enfant vont donc s'accomplir. (A ses soldats) A l'œuvre!... (Il sort, on ferme la porte et pendant toute la scène d'Elisabeth on entend au dehors un bruit sourd et sinistre.)

SCÈNE V.

ELISABETH, L'ENFANT.

ÉLISABETH.

Oh! j'étais insensée... L'amour que je porte à mon fils, m'égarait... Merci, mon noble époux, d'être sorti de la tombe pour m'arrêter, lorsque j'allais faillir... Oui, nous la quitterons cette vie de misère et de souffrance pour aller le rejoindre dans un monde meilleur... (Regardant son enfant qui s'est placé sur les marches du prie-dieu:) Pauvre ange! ah! lorsqu'ils viendront, qu'ils me frappent la première..., que je n'entende pas les cris. J'ai donc eu cet affreux courage!... j'ai disposé de ton sort!... Mais, toi, né d'un sang si pur et si fier, ne m'aurais-tu pas dit un jour: « Tu as préféré ma vie à mon honneur..., veuve du noble Louis de Thuringe, épouse de l'infâme Ulric, toi, qui n'as pu me laisser mourir, sois maudite, ma mère!... (Ici des flammes commencent à paraître.) Ces flammes!... Ah! c'est horrible!... Voilà donc la mort à laquelle il nous voue, ce monstre épouvantable! mourir lentement consumés...... Oh! non, non!... (Heurtant à la porte.) Ulric!... Ulric, le poison..., le glaive!.. mais pas ces flammes.... pas cette mort... Ulric!... il ne répond pas, et l'incendie augmente toujours... (Elle vient se mettre à genoux près de son fils.) Ah! mon fils!... et la mort approche... (Les murs s'écroulent, l'enfant regarde et pousse des cris. Elisabeth le serre dans ses bras.)

L'ENFANT.

Maman! sauve-moi.

ÉLISABETH.

To sauver! notre salut, il n'est plus que là haut... au ciel... Joins tes petites mains, mets-toi à genoux, comme ta mère, et prie avec elle. (Elisabeth se met à genoux, l'enfant aussi.) Seigneur, mon Dieu, si tu as permis ce qui arrive, c'est que cela est juste.... Ta volonté est sainte, nous la bénissons.... Avec. nos âmes, reçois nos derniers vœux, et puisse notre mort nous mériter à tous deux la palme du martyre. (En ce moment, un violent coup de tonnerre éclate au dehors, les murs du cachot s'écroulent en partie. Le vent souffle, la pluie tombe, les flammes diminuent.) O bonté divine!... les flammes s'éteignent... (Un bruit sourd se fait entendre.) Mais ce bruit..., ce sont les eaux du lac qui débordent..... elles vont nous engloutir!... Que faire?... (Apercevant le prie-dieu) Ah! là!... là! Viens..., viens..., mon enfant..., c'est une arche sacrée, les flots la respecteront!

10e TABLEAU.

Les murs du cachot s'écroulent tout-à-fait ; on voit les eaux du lac débordé envahir complétement la scène... Elles se glissent sous le prie-dieu qui surnage, en portant Elisabeth et l'enfant.)

ELISABETH. Sauvés..., sauvés.

(Le rideau baisse sur ce tableau.)

11e TABLEAU.

Une salle de banquet, une fenêtre à balcon au fond, à droite, la porte d'entrée, Ulric, Draguta, seigneurs, femmes, les uns sont debout, les autres assis autour d'une table chargée de hanaps d'or, et de mets servis dans des plats d'argent, des pages versent à boire. Les personnages vont l'un à l'autre tout en parlant. Toute cette scène est très vive et très animée.

SCÈNE Ire.

ULRIC, DRAGUTA, SEIGNEURS, ALYSSE ET AUTRES DAMES, PAGES, MÉNESTRELS.

Au lever du rideau, tous sont debout, à l'exception d'Ulric. Tous choquent les coupes en chantant :

CHOEUR.

Hanap d'amour et de folie,
Sois toujours vide et toujours plein,
Qu'au fond des broes avec la lie
Reste à jamais tout noir chagrin.

DRAGUTA levant son hanap

A Monseigneur !

TOUS.

A Monseigneur !

DRAGUTA.

A ses vertus, à ses triomphes, à son long règne !

TOUS.

Vivat ! vivat !

ULRIC les bras passés autour de la taille d'une courtisane, avec une voix animée.

Très bien, mes braves compagnons ! Buvez à mes triomphes, à mes vertus. — A mes vertus surtout ! La nouveauté de cet éloge en double pour moi le prix... (A Alysse.) Moi, blonde fille de Germanie, ma belle Alysse, je bois à ta voix ravissante, et à ces yeux charmans dont l'azur reflète tout un paradis d'amour !

DRAGUTA à une autre femme.

A toi, belle enfant de l'Espagne ! je bois à ces yeux noirs dont la flamme embrase tous les cœurs !

ULRIC présentant sa coupe à un page.

Bravo ! Draguta... Je t'aime ainsi... A vous toutes, enchanteresses, sans qui la vie n'est plus qu'un triste rêve !

ALYSSE.

Ce repas est délicieux, ces vins exquis... Mais, monseigneur, votre esprit et votre aimable gaîté y ajoutent un charme sans prix.

DRAGUTA.

Bien dit, belle Alysse ! honneur au duc Ulric !

ALYSSE.

Mieux dit encore, puisque c'est demain qu'il sera couronné.

UN SEIGNEUR.

Je veux encore vider une coupe à cet heureux couronnement.

TOUS

Oui, oui !

DRAGUTA.

Pages, versez !

(Au moment où l'on emplit les coupes, un sourd et lointain murmure exprimé par l'orchestre, au milieu de notes joyeuses, se fait entendre à Draguta, il écoute et sa physionomie s'assombrit.)

ULRIC examinant Draguta. A part.

Qu'a-t-il donc ? (Haut.) Henriquès chante-nous l'un de ces trinlets si jolis dont tu charmais naguères, m'a-t-on dit, la cour galante et guerrière de Henry de Saxe.

HENRIQUÈS.

Volontiers, monseigneur.

DRAGUTA à part.

Il m'a semblé entendre comme un lugubre murmure.

ULRIC.

Draguta, mon rude compagnon, puissent ces chants amollir un peu ton âme.

CHOEUR.

Air : *de M. Amédée Artus.*

Hanap d'amour et de folie, etc.

HENRIQUÈS.

1er Couplet.

Jeune et belle amie,
Table bien servie, (*bis.*)
Blond nectar du Rhin,
Charme souverain,
Mon unique envie,
Partagez ma vie,
Beautés et bon vin,
Mon unique envie, (*bis.*)
Partagez ma vie, (*bis.*)
Beautés et bon vin.

2e.

Amour m'aiguillonne,
Sur moi ma mignonne, (*bis.*)
Lève ton œil noir.
Oh ! rien qu'à te voir,
Raison m'abandonne.
D'amoureux espoir,
Tout mon cœur frissonne, (*bis.*)
A toi ma couronne, (*bis.*)
Pour un doux espoir.

CHŒUR.

Henap d'amour et de folie,
Sois toujours vide et toujours plein !
Qu'au loud des brocs avec la lie
Reste à jamais tout noir chagrin.

TOUS.

Vivat ! vivat !

ULRIC.

Délicieux, divin !... Maintenant qu'aux chants succèdent les danses... Mais, j'ai besoin d'être seul... Passez dans cette salle... je vous y rejoindrai bientôt... puis nous reviendrons tous ici terminer joyeusement la coupe en main une si charmante nuit.

ALYSSE.

Nous sommes à vos ordres, monseigneur.

Tous s'apprêtent à sortir. Ulric arrête Draguta.

ULRIC bas à Draguta.

Reste.

SCÈNE II.

ULRIC, DRAGUTA.

ULRIC.

Réponds, ami... qu'as-tu ? Quelle nouvelle fatale est venue tout à coup jusqu'à toi, à travers les airs ? Cette sombre humeur qui, de loin à loin, te faisait ressembler, au milieu de notre folle joie, à un docteur méditant un sermon, ne s'est donc pas dissipée ?... Qu'as-tu ?

DRAGUTA.

J'ai cru entendre....

ULRIC.

Quoi ?

DRAGUTA.

Rien... Je me suis trompé...

ULRIC.

En vérité, je ne te reconnais plus.

DRAGUTA.

Eh bien ! puisqu'il faut vous parler franchement, monseigneur, l'inquiétude est toujours dans mon âme... et je ne forme qu'un vœu, c'est que mes funestes pressentiments ne soient que chimères.

ULRIC.

Eh! quoi!... c'est moi qui naguères étais plein d'inquiétude, et tu traitais mes craintes de folies, et lorsqu'aujourd'hui, je suis seul maître, c'est toi, Draguta, toi, qui doutes de ma fortune.

DRAGUTA.

Oui, monseigneur, car tandis que les chants et les fêtes règnent ici... la désolation et la famine sont dans cette ville infortunée : chaque jour, la révolte gronde dans les rues, et, s'il faut vous dire toute ma pensée, j'ai peine à croire que la cérémonie de votre couronnement puisse s'accomplir, sans voir la rébellion éclater, terrible et sanglante.

ULRIC.

Quelles étranges visions troublent ton cerveau, mon pauvre Draguta... Si le peuple se lève, il nous trouvera prêt, je me souviendrai de ce que tu m'as dit : Nos épées sont bien trempées, et nos soldats sont braves.

DRAGUTA.

Si vous ne redoutez pas le peuple... oubliez-vous, seigneur, que depuis trois mois Arnold parcourt l'Allemagne en cherchant à soulever contre vous les princes et les populations indignées. On assure que le père de la duchesse, le roi André de Hongrie, instruit des exploits d'Arnold en Terre-Sainte, et confiant dans ses talens et sa valeur, l'a mis à la tête de 200 lances qui, réunies aux partisans qu'Arnold avait déjà soulevés dans ce pays, viendront venger sur nous la mort d'Elisabeth. Des bruits inquiétans circulent même dans la ville. On parle d'hommes d'armes étrangers qu'on aurait vu errer sur nos frontières...

ULRIC, souriant.

Va, va, tranquillise-toi, Draguta ; je suis mieux instruit que tu ne penses. Arnold et ses partisans, ceux-ci frappés par moi d'une terreur salutaire, celui-là accablé sous le double joug de l'exil et de la misère, ne sont pas à craindre ; et quant au roi de Hongrie, occupé par ses démêlés avec le Sultan et l'Empereur, il ne songe guères à la Thuringe. S'il y songeait d'ailleurs, je lui opposerais les ressources d'une science nouvelle qui triomphe aujourd'hui plus sûrement que le glaive...

DRAGUTA.

Et quelle est-elle, monseigneur ?

ULRIC.

Cette science des cours est née d'une sage politique :... que les fils des événements s'embrouillent, s'embarrassent, elle s'approche, calme, patiente et grave, dépose le rude gantelet de fer du guerrier, et de sa main nue, de ses doigts blancs et déliés, elle dévide patiemment l'écheveau mêlé... Que deux peuples se querellent, conciliatrice prudente, elle n'a rien vu, rien entendu ; elle éloigne les discordes, rapproche les intérêts, met en jeu tous les ressorts de l'égoïsme, et intéressant même, s'il le faut, la religion à sa cause, elle présente aux adversaires le manifeste de paix, et les oblige à le signer. Voilà ce que peut cette science profonde, et voilà pourquoi je n'ai rien à craindre des armes du roi de Hongrie.

DRAGUTA.

Ah ! monseigneur, vous êtes bien adroit, bien fin !..

ULRIC.

Pas assez, puisque tu dis que je le suis. (Bruit du peuple en dehors. A ce tumulte, les convives d'Ulric, dames et seigneurs, rentrent précipitamment en scene.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ALYSSE, DAMES, SEIGNEURS, etc.

VOIX, en dehors.

Pas de couronnement !... A bas Ulric ! à bas !...

ALYSSE, effrayée.

Entendez-vous ces cris, monseigneur ?

ULRIC, froidement.

Oui... Qu'y a-t-il donc ?

DRAGUTA, au balcon.

C'est le peuple ameuté, qui se presse sur la place du palais.

VOIX, au dehors.

A bas Ulric !... à bas !

DRAGUTA, avec colère.

Les misérables !

ULRIC, souriant.

De la colère contre ces gens-là ! Allons donc ! ils n'en valent pas la peine. Ils demandent une paternelle correction ; on va la leur donner. Cela ajoutera plus de piquant à nos plaisirs. (Nouveau tumulte.)

DRAGUTA.

Vous entendez ?... hélas ! que vous avais-je dit ?

ULRIC.

Ils vont bien crier sur un autre ton : prenez avec vous deux cents hallebardiers de mes gardes, messire ; faites irruption à leur tête sur la place du palais, et débarrassez-moi de cette insolente valetaille.

DRAGUTA.

Quoi ! seigneur, vous voulez ?...

ULRIC, tranquille.

Oui, je veux.... Allez.... et soyez sans pitié! (En s'asseyant et en souriant à Alysse et aux autres conviés). Venez près de moi, charmante Alysse. Belles dames, et vous, messires, asseyez-vous.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MOINS DRAGUTA.

ULRIC, à Alysse.

Soyez sans frayeur, vous dis-je.

ALYSSE, troublée.

Mais pardonnez, monseigneur... Malgré votre bonté, je suis sûre que notre présence doit vous être importune... (Essayant de se lever.) Ne vaudrait-il pas mieux...?

ULRIC, la retenant.

Vous voulez me quitter; c'est là un crime de haute trahison. Il est vrai que si Draguta laisse ces bandits pénétrer jusqu'ici, ils me tueront et vous avec moi.

ALYSSE, se levant épouvantée.

Que dites-vous, Monseigneur !

ULRIC, la faisant rasseoir.

Enfant! je plaisante. Allons, il ne faut pas que la folie de quelques misérables trouble plus longtemps notre fête. Que la gaîté renaisse; pages et varlets, remplissez nos coupes; et vous, ma jolie syrène, reprenez vos chants.

ALYSSE.

Monseigneur, je ne puis...

ULRIC.

Je l'ordonne !

On reprend le chœur dont chaque phrase musicale est coupée par des sons terribles qui expriment le trouble du dehors.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DRAGUTA, pâle, ému.

DRAGUTA, dans la coulisse.

Monseigneur! Monseigneur !

ULRIC.

Pourquoi ce trouble?...

DRAGUTA.

J'ai quitté un moment la mêlée pour recevoir vos nouveaux ordres... Monseigneur, ce sont les Hongrois!

ULRIC ET TOUS LES GUERRIERS.

Les Hongrois !

DRAGUTA.

Ils ont pénétré subitement dans la ville; ils se sont joints au peuple révolté; la lutte est engagée entre eux et vos soldats...Et savez-vous quel est le chef qui les commande au nom de leur roi ?...

ULRIC.

Arnold !

TOUS.

Arnold !

DRAGUTA.

Lui-même !

ULRIC.

Est-il possible? Arnold !

DRAGUTA.

Chef intrépide, guerrier furieux, semant partout devant lui la mort et le carnage, et appelant sous son drapeau ses partisans et le peuple, il les entraîne aux cris mille fois répétés de: Vive Elisabeth!

ULRIC.

Les insensés ! ils ignorent donc qu'Elisabeth n'est plus !

DRAGUTA, à voix basse et rapidement.

Elle existe !

ULRIC, reculant.

Que me dis-tu?... et son fils?...

DRAGUTA, même jeu.

Est avec elle, dans le camp d'Arnold !...

ULRIC, un moment atterré à lui-même.

Fatalité ! les eaux du lac et l'incendie ont donc lâché leur proie! (Haut et d'une voix ferme et vive.) Oh! tout n'est pas perdu encore... l'adresse et la ruse deviennent inutiles?... Eh bien, aux armes !

TOUS.

Aux armes ! (A ce cri les pages et les domestiques enlèvent les tabourets, les domestiques reculent, les pages restent hors scène.)

ULRIC.

Chacun à son poste! (A Alysse.) Votre place n'est plus ici, belle Alysse... mais demain à pareille heure, je vous le jure, un nouveau festin nous réunira encore tous, ici même... (Aux femmes.) Eloignez vous! qu'on enlève cette table et qu'on puisse combattre ici s'il en est besoin. (Des domestiques enlèvent la table et les femmes sortent. Aux seigneurs): Préparez vos armes et qu'on apporte les miennes.

TOUS LES SEIGNEURS.

A nous ! pages... nos armes... nos armes! (Les pages rentrent et donnent à chacun son casque, son épée, sa lance, des cuirasses à quelques-uns. Ils aident les seigneurs à s'armer.)

ULRIC, montrant une porte.

Draguta, par cette galerie, cours à l'arsenal, prends-y le commandement de toutes les troupes que tu trouveras... moi, je défendrai le palais... va; et si nous devons périr, mourons du moins avec courage, toi en chevalier fidèle, moi en souverain.

DRAGUTA.

Ah ! maintenant, plus que jamais, vous êtes digne de l'être.

ULRIC, toujours froid, tranquille et le sourire aux lèvres.

Ils ont plaisanté sur ma difformité... mais aujourd'hui, j'en jure par l'âme de mon père, il ne leur sera pas permis de la voir !... Va ! va ! (Draguta sort. Au hérault d'armes.) Mes gantelets... mon épée (On les lui donne. Aux seigneurs.) Et nous, messeigneurs, aux Hongrois !

TOUS.

Aux Hongrois ! (Ils sortent vivement, à peine ont-ils disparu que le théâtre change à vue.)

12e TABLEAU.

LA PLACE PUBLIQUE.

Le théâtre représente la principale place de la ville. A main droite, aux premiers plans, la grande entrée du palais du duc, à laquelle on arrive par plusieurs marches. A gauche, maisons diverses de particuliers. Au fond, à mi-théâtre, la cathédrale et son grand portail décoré de riches sculptures, au-dessus duquel est une rosace en pierre où sont sculptées les armes du duc Louis de Thuringe, avec la rose symbolique qu'il y a fait mettre en l'honneur d'Elisabeth. A droite de l'église, et en arrière d'un plan, un pont praticable qui traverse le fleuve, et dont les dernières arches se perdent derrière l'église. Le long du fleuve, un quai, etc. A droite et à gauche, des rues, etc., etc.

SCÈNE Ire.

ARNOLD, JACQUES, YVONNET, JÉROBOAM, CITOYENS, SOLDATS HONGROIS.

Au changement, la nuit commence à venir. Les maisons qui bordent le quai, à droite, au fond et au-delà du pont, commencent à s'éclairer. On entend, par intervalles, le bruit du tocsin et les lointaines clameurs du combat.

ARNOLD.

La place publique, les remparts et les principales rues de la ville sont à nous; attaquons maintenant le palais, il sera bientôt en notre pouvoir.

JACQUES, homme du peuple.

Mais il est un point plus important, l'arsenal; c'est là que se sont enfermés les plus zélés partisans d'Ulric.

JÉROBOAM.

Rendez-vous maîtres de ce point, et alors la ville tout entière est à vous.

ARNOLD.

Eh bien! je vais moi-même diriger cette attaque.

YVONNET, à part.

Quel diable d'homme que cet Arnold!...

ARNOLD.

Jacques, à la tête de la moitié de ces braves, tu vas agir ici; l'autre moitié me suivra. Je veux que le soleil, en se levant, salue notre bannière victorieuse. Dieu, qui a si miraculeusement sauvé Elisabeth de l'incendie de Sainte-Gudule et de la fureur des eaux, et qui nous a ramenés près d'elle pour rétablir ses droits, Dieu protégera nos armes. Courage! amis, courage!... Brisez les portes du palais, et nous, à l'arsenal!

JÉROBOAM.

Allons, amis, jouons encore des estramaçons...

YVONNET, à part.

Et nous, des jambes.

LES UNS.

Au palais!

LES AUTRES.

A l'arsenal!

Arnold et les siens sortent; Jacques et les siens attaquent les portes du palais, et y pénètrent. — Entrée de Louis.

SCÈNE II.

LOUIS, ULRIC, ARNOLD.

LOUIS, seul, entrant, et descendant la scène avec effort.

Ils combattent, et dans cette bataille dont l'enjeu est la couronne ducale, je n'ai pas le droit d'avoir ma place!... Non, je n'ose aller me joindre à ces intrépides défenseurs d'une cause sacrée, moi, le premier auteur de tous leurs maux, moi, le lépreux, qui serais pour l'un et l'autre parti un objet de réprobation et d'horreur!... Hélas! C'est pour ma femme, c'est pour mon fils que le sang coule; et, comme en Palestine, je suis réduit à ne pouvoir combattre, et à former des vœux qui seront encore stériles peut-être!...Oh! non, Arnold, mon généreux Arnold est aussi intrépide que dévoué,... il triomphera!... Elisabeth, mon enfant bien aimé, le terme de vos douleurs est arrivé!... Et pour toi aussi, Ulric, il est venu le jour de la vengeance!... Ah! si je ne puis aller me mêler à ceux qui combattent, je saurai bien arriver jusqu'à toi; j'étancherai dans ton sang cette soif de vengeance qui me dévore, et quand je te verrai à mes pieds, renversé, palpitant, mort!... ce sera l'oubli de toutes les tortures que j'ai endurées!... (Se calmant, et tombant affaibli sur un banc de pierre). **Oh! mais, insensé! la colère m'égare. Je parle de** vengeance et de mort, et c'est à peine si je puis me soutenir; une douleur plus vive s'empare de moi; un nuage semble s'étendre sur ma vue; le souffle me manque : est-ce la mort qui vient?..... (Il fait un effort pour se relever, il retombe évanoui au pied du banc de pierre, de manière à être caché à la vue des personnages en scène. — Bruit d'armes dans l'intérieur du palais; tumulte, tocsin.)

LOUIS reprend ses sens; se soulevant et passant la main sur son front.

Où suis-je?... Ce tocsin, ce tumulte;... oui, je me souviens;... la bataille... (bruit d'épées); ce bruit d'épées!... Quels sont ces hommes... Je ne puis distinguer... Ah! éloignons-nous.... (Il sort).

(La nuit vient de plus en plus. Les Hongrois, poursuivis par les soldats d'Ulric, traversent le pont en désordre. Un léger combat s'engage, et continue hors scène, puis Ulric rentre en scène l'épée à la main, avec Arnold, qui combat contre lui : tous deux s'arrêtent.)

ULRIC.

Tu recules... Tu cherches à fuir!

ARNOLD.

Fuir!... non pas.. Ici, nous aurons plus d'espace, et mon épée va te déchirer le cœur.

ULRIC.

La mienne a soif de ton sang.

ARNOLD.

Pas de vaines paroles... Allons!

ULRIC.

Je t'attends!

(La lutte s'engage, ils se battent. Arnold et Ulric s'arrêtent en même temps.)

ULRIC.

Tu es blessé!

ARNOLD.

Toi aussi, j'ai senti mon épée entrer dans ta poitrine... Continuons...

ULRIC.

Non... Avant de reprendre cette lutte dans laquelle l'un de nous deux restera, où nous resterons tous les deux peut-être.... Ecoute-moi, Arnold. La victoire est incertaine là-bas, comme elle l'est ici entre nous, eh! bien, Arnold, eh! bien, au lieu de prolonger ce combat, veux-tu que nous donnions en même temps à nos soldats le signal de suspendre la bataille?

ARNOLD.

Moi! non, lâche persécuteur de la noble Élisabeth, non!...

ULRIC.

Depuis longtemps, j'ai lu dans ton cœur, tu aimes Elisabeth!

ARNOLD.

Oses-tu bien, infâme!...

ULRIC.

Rejette les farouches préjugés d'une vertu stérile. Entendons-nous... A moi la couronne, la puissance... à toi, Elisabeth! Je t'en fais le serment...

ARNOLD.

Non, infâme! de toi, je ne veux que ton sang.

ULRIC.

Mais c'est le rêve ardent de ta vie accompli que je t'offre. C'est la femme que tu idolâtres que je te donne! La femme qui t'aime!

ARNOLD, emporté malgré lui.

Elle!...

ULRIC, riant.

Ah! tu m'accusais de mensonge et ce cri de ton cœur a confirmé tous mes soupçons.

ARNOLD.

Eh bien, oui, je l'aime, je l'aime d'un amour ardent, immense, infini... pur comme elle! Mais ce secret que ta lâche ruse a arraché de mon cœur, ce secret qui ne devait jamais en sortir, tu

ne pourras le divulguer, traître, car je vais te le reprendre avec la vie !... Défends-toi, misérable.... J'ai hâte d'en finir avec toi...

ULRIC.

Hé bien donc, le combat.

ARNOLD.

Jusqu'à la mort de l'un de nous deux... Viens ! ton épée contre la mienne !...

(La lutte s'engage de nouveau. Pressé par Arnold, Ulric est obligé de rompre... Ils disparaissent du côté du pont en combattant toujours.)

SCÈNE III.

LOUIS, qui, placé à l'écart, a entendu ce qui précède.

Ah ! n'était-ce donc pas assez de toutes mes souffrances, et fallait-il encore que la jalousie vînt verser ses poisons dans mon âme !... Elisabeth !...... elle l'aime...... Affreuse pensée !...... Si le mal horrible qui me dévore a flétri mon visage, s'il a brisé mon corps, il n'a pas éteint mon amour. (Avec impétuosité.) Il faut qu'elle sache.... (s'arrêtant) que dis-je, hélas !... Ainsi, après tant d'infortunes, je viendrais donc, moi, spectre hideux, me glisser entre elle et celui qui va lui replacer au front la couronne ducale !... Non !... non !... assez de malheurs pour toi, Elisabeth !... Oh ! mais, je ne pourrais avoir l'horrible courage de te laisser, moi vivant, passer aux bras d'un autre... J'accomplirai le sacrifice tout entier... Mourons..., puisqu'aussi bien Louis de Thuringe est déjà mort pour tous !

CRIS, au lointain.

Vive Elisabeth !

LOUIS, regardant.

Grand Dieu ! c'est elle !... (Il se tient à l'écart.)

SCÈNE IV.

LOUIS, ELISABETH, MARIE, GUTHA, ISENTRUDE, COMPAGNES DE MARIE, FEMMES DU PEUPLE.

On entend de nouveaux bruits de guerre. Elisabeth entre d'un pas rapide, suivie des personnages indiqués.

MARIE.

Madame..., Madame..., arrêtez !...

GUTHA, ISENTRUDE.

Ecoutez-nous !

ÉLISABETH.

Non ! non ! laissez-moi !...

MARIE.

Partout des dangers !... des combats ! partout des hommes en armes !

ÉLISABETH.

Marie, ce sont mes soldats ! (Bruits et cris au dehors.)

GUTHA.

Horreur ! le sang coule !...

ÉLISABETH.

C'est le sang de mon peuple.

MARIE, GUTHA, ISENTRUDE.

Venez, Madame, venez !

ÉLISABETH.

Non ! restons à cette place... Nous recueillerons les blessés, nous les arracherons aux vainqueurs... Qu'importent mes maux, mes douleurs, ma misère !... Le jour où le peuple souffre, ma place est auprès de lui... Je redeviens duchesse alors, et je reprends mes droits de souveraine !

LOUIS, à part.

Ah ! c'est toujours ma noble et sainte Elisabeth !

Cris au dehors, terreur sur la scène. Les femmes qui sont au fond fuient par la droite. Marie, Gutha, Isentrude ont remonté la scène.

MARIE.

Le peuple, les Hongrois fuient en désordre.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JACQUES, JÉROBOAM, YVONNET, CITOYENS ARMÉS, SOLDATS HONGROIS, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.

Un grand tumulte se fait entendre ; le beffroi retentit avec plus de force. Jacques, Jéroboam, Yvonnet, des hommes, des femmes effrayés, des soldats hongrois, les uns sans casque, les autres sans épée, entrent en désordre sur la scène.

TOUS.

Fuyons !, fuyons !

ÉLISABETH.

Arrêtez !

JÉROBOAM.

Oh ! malheur !... les soldats d'Ulric l'emportent ! Nous sommes vaincus !

ÉLISABETH, s'élançant fièrement au milieu d'eux.

Que parlez-vous de fuir ?... Citoyens, et vous soldats hongrois, allez plutôt vous joindre aux braves guerriers d'Arnold qui combattent encore ! (Ils restent immobiles.) Vous refusez ?...

LOUIS, à part.

Eux aussi l'abandonnent !

JÉROBOAM.

Hélas ! Madame, Dieu a frappé de malédiction cette malheureuse ville !

JACQUES.

Rien ne peut la sauver !

LOUIS, s'avançant tout à coup, masqué.

Et savez-vous pourquoi le Seigneur vous a repoussés et maudits ?.. C'est que dans cette cité s'est réfugié un de ces êtres que dans sa colère le Tout-Puissant a frappés... C'est qu'un lépreux est parmi vous...

TOUS.

Le lépreux !

ÉLISABETH.

Qu'entends-je ?... lui !...

LOUIS.

Et tant qu'il vivra, la famine, la désolation, le deuil seront votre partage. Ne craignez pas de verser son sang... frappez !... frappez !... sans pitié..... ce n'est pas un crime... c'est votre salut à tous que vous assurez !...

ÉLISABETH, à part.

Mais que dit-il donc ? mon Dieu !...

TOUS.

Où est-il ?

LOUIS.

Le voilà !... (Cri d'horreur ou d'effroi parmi les personnages présents. Les uns s'enfuient, d'autres reculent effrayés.)

LOUIS.

Eh quoi !... vous n'osez pas... vous hésitez !.. Frappez !.. et je vous bénirai, car si ma vie vous est funeste elle m'est odieuse à moi ! Frappez !..

TOUS.

Oui, à mort le lépreux !... à mort !

ÉLISABETH.

Arrêtez ! pitié pour son dévoûment.

TOUS.

Non, non !... qu'il meure !... (Tam-tam. La port de l'église s'ouvre, Conrad paraît.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CONRAD, GUTHA, ISENTRUDE.

CONRAD.

Arrière tous !... la croix protége cet homme !... cet homme appartient à Dieu !

LOUIS.

Et ne pouvoir pas même mourir. (Louis suit les pas de Conrad ; les portes se referment sur eux. Tout à coup Arnold blessé, mourant, entre suivi de quelques soldats.)

ÉLISABETH.

Grand Dieu! Arnold!

MARIE, GUTHA.

Arnold!

ARNOLD.

Vous, Madame?.....

ÉLISABETH.

Blessé! mourant !...

ARNOLD.

Qu'importe ma vie!.. Ulric triomphe, Madame... mais il vous reste encore des soldats....

ÉLISABETH.

Non, non, plus de combats!... ils me font horreur... Cette couronne, je n'en veux plus... Ulric la ramassera dans le sang.

ARNOLD, s'éteignant peu à peu.

Dans le mien, Madame .. Ah! je n'ai pas su vous défendre!... mais le ciel me récompense de tout ce que j'ai souffert..., je meurs... et je meurs pour vous .. Ah! ne me plaignez pas... la mort, c'est la délivrance. (A part.) Je l'aimais sans espoir... je ne souffrirai plus. (Il expire.)

ÉLISABETH, s'agenouillant et appelant avec désespoir.

Arnold! Arnold!... mort!... Ah!... mon fidèle Arnold!... plus d'ami! et je reste seule! toute seule au monde !... (Se relevant.) Oh! Seigneur, mon Dieu! pourquoi m'as-tu donc conservé cette vie de douleur et de larmes!... Prions pour lui.

(Toutes les femmes s'agenouillent avec Elisabeth.)

L'ANGE, paraissant au milieu de la rosace de l'Eglise, au son d'une musique harmonieuse.

Va, mon Elisabeth, que la belle Espérance,
Marche avec toi vers ces terribles lieux,
Que la haine et l'effroi réservent aux lépreux.
Va donc, et ta seule présence
Peut-être calmera la colère des cieux!

13e TABLEAU.

LE CIMETIÈRE DES LÉPREUX.

Le théâtre représente l'ancien cimetière de la ville. Site sombre et terrible, qu'éclairent à peine quelques pâles rayons de la lune, par un jour d'hiver. — A main gauche du spectateur, au premier plan, un vaste rocher, sous lequel s'ouvre un antre profond, auquel conduit un sentier qui bifurque et qui conduit, d'autre part, à une plate-forme dominant la scène. Au fond de l'antre, on voit une lampe suspendue à la voûte, un granit, etc. — A main droite, autres rochers, couverts de neige et de glaçons ; au milieu de leurs crevasses et de leurs méplats brisés par la rigueur du froid, s'élancent de noirs sapins, des mélèzes et des bouleaux, dépouillés de feuilles, et dont quelques-uns ont été rompus sous la force des vents et des orages. — Du même côté, au delà de ces rochers, s'élève une haute et aride colline, au sommet de laquelle on aperçoit les débris d'un vieux château. Des flancs de cette colline coule un torrent maintenant gelé. — Çà et là, des débris de tombes, des arbres renversés, etc. Enfin, toutes les horreurs d'un sol voué à l'exécration des hommes et aux malédictions du ciel. — Ce cimetière domine la ville, qu'on aperçoit au fond d'une immense vallée, dans le lointain. On arrive à ce cimetière par de rudes et pénibles sentiers d'en bas. — Un clair de lune rayonne sur la neige et au milieu du brouillard.

SCÈNE Ire.

LOUIS, CONRAD, DRAGUTA, JÉROBOAM, YVONNET, JACQUES, JUGES, MOINES, SEIGNEURS, GUERRIERS, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, SOLDATS, PAGES, VARLETS, ETC.

Au lever du rideau, Louis est sur la plate-forme du rocher, étendu sur une civière drapée d'un linceul noir. Les Moines l'entourent : Conrad et Draguta sont debout, à côté de la civière. Au pied de la plate-forme, sont les soldats d'Ulric, rangés en demi-cercle, dans l'intérieur duquel sont des chevaliers, des courtisans d'Ulric et les porte-bannières.—En dehors du cercle, sont Jacques, Yvonnet, Jéroboam, et des habitants de la ville, hommes et femmes. — On entend au loin le son du beffroi.

CONRAD.

Toi que le ciel a maudit, à partir de ce moment, tu ne comptes plus parmi les hommes. (Elevant les mains vers le ciel.) Puisse le Seigneur Dieu tout-puissant faire descendre sur toi sa divine miséricorde, et te donner une résignation égale à tes souffrances! Puisse-t-il surtout, acceptant l'expiation de ton martyre, éloigner de cet infortuné pays la famine, l'hiver rigoureux et tous les maux que ta seule présence avait attirés sur nous! — Si ton âme succombe sous le poids de tes douleurs, rappelle-toi celles de notre divin Maître; que ce souvenir soit ta force... et songe que si tu es mort au monde, tu renais à Dieu! (En achevant ces mots, Conrad laisse tomber sur Louis le voile noir des trépassés ; la musique continue toujours, mais en sourdine.)

DRAGUTA, s'avançant à son tour.

Ecoute, à présent, l'antique loi qui fixe à jamais ta destinée, (Montrant les limites du cimetière.) Tu ne pourras franchir les limites de ce cimetière ; tu ne pourras avoir d'autre demeure que cet antre creusé dans le roc. Le saint jour de Pâques seulement, tu pourras entrer dans la ville pour y recevoir les aumônes qu'on voudra te faire. Si, avant ce jour, quelqu'un osait pénétrer dans ces lieux maudits, pour t'y apporter quelques secours, celui-là, quel qu'il soit, serait condamné à mourir comme tu serais, toi, frappé à mort à l'instant même, si tu tentais de fuir.

CONRAD.

Et maintenant, retirons-nous, et rendons cet infortuné à la solitude qui le réclame. Venez. (Louis arrache le voile qu'il a sur la tête.)

SCÈNE II.

LOUIS Seul.

Enfin, ils m'ont laissé seul !... Béni sois-tu, mon Dieu!... car le peu de forces qui me restent se soulèverait contre leur anathème, et peut-être

aurais-je cherché à échapper à celle mort que j'appelle en vain depuis trois jours... Oh! qu'elle vienne, mon Dieu! Le châtiment n'a-t-il pas été assez dur, et ne voulez-vous pas le faire cesser? Ne voulez-vous pas m'ouvrir la tombe comme un asile? Ne voulez-vous pas, mon Dieu, m'envoyer la mort comme un ange de pardon, et reste-t-il une place de mon corps ou de mon âme où vous puissiez encore me frapper d'une douleur!

En ce moment on aperçoit Elisabeth gravissant péniblement le sentier du fond, s'arrêtant et s'appuyant aux aspérités des rochers, etc. Louis ne l'aperçoit pas encore et continue :

Pitié, pitié, Seigneur! La prière ne monte-t-elle pas jusqu'à vous de ce lieu maudit, et l'ange de votre miséricorde n'oserait-il y descendre, de peur de flétrir la pureté de ses ailes?

ÉLISABETH au bout du sentier, s'arrêtant un moment.

C'est ici!

LOUIS se retournant et apercevant Elisabeth.

Que vois-je?... Oh! vous m'avez donc entendu?.. Oui, vous êtes saint, mon Dieu!... (Tombant à genoux.) Oh! qui que tu sois, divin messager du ciel, car nulle créature mortelle n'oserait pénétrer dans ce lieu redoutable; qui que tu sois, hâte-toi, si c'est la mort que tu viens m'apporter!...

SCÈNE III.

LOUIS, ÉLISABETH.

ÉLISABETH descendant la scène.

Je viens t'apporter l'espérance et la vie.

LOUIS se relevant éperdu.

Élisabeth!

ÉLISABETH.

Moi-même.

LOUIS.

Élisabeth!...(A part.) Ah! mon Dieu, de tous vos anges, était-ce donc celui-là que vous deviez choisir pour assister à mes dernières souffrances! (Haut.) Allez-vous-en, Madame..., allez-vous-en...

ÉLISABETH.

(A part.) Encore cette voix!... (Haut.) Pourquoi me repoussez-vous ainsi?

LOUIS.

Oh! laissez-moi...; ne m'approchez pas...; ne savez-vous pas que je porte la mort avec moi?...

ÉLISABETH.

Les hommes le disent...; mais Dieu ne m'a-t-il pas fait voir le contraire, lorsqu'il vous a envoyé pour sauver mon fils?

LOUIS.

Allez-vous-en, Madame... Duchesse de Thuringe, vous devez connaître la loi qui punit de mort celui qui vient en aide au Lépreux.

ÉLISABETH.

Je suis servante de Dieu, et je connais la loi qui ordonne de secourir les infortunés; je suis mère, et j'obéis au cri de ma reconnaissance.

LOUIS.

Assez, Madame.... oh! par pitié, laissez-moi mourir... seul... car c'est la mort que je veux..... la mort que Dieu me refuse.

ÉLISABETH.

La mort?... Mais pourquoi voulez-vous mourir?

LOUIS.

Regardez où je suis...

ÉLISABETH.

Mais on peut vous en arracher.

LOUIS.

M'en arracher, moi!... un maudit!... un cadavre qui marche!... un mort qui souffre!... Oh! non, non...

ÉLISABETH.

Mais, vous n'avez donc plus en ce monde une affection pour laquelle vous veuilliez vivre?

LOUIS.

Moi!..

ÉLISABETH.

N'avez-vous pas une famille qui vous attend, peut-être?

LOUIS.

Moi!

ÉLISABETH.

Une femme qui passe ses nuits dans les prières, en demandant à Dieu votre retour!

LOUIS.

Moi!

ÉLISABETH.

N'avez-vous pas un enfant qui vous appelle, une patrie dont l'air guérirait votre âme et votre corps?

LOUIS, avec éclat.

Une famille, une femme, un enfant, une patrie!!... Oh! Madame, voilà de saints noms et de saintes tendresses, et celui-là peut vivre, qui peut encore y croire?... Mais, moi!...

ÉLISABETH.

Vous...

LOUIS.

Moi, madame...; si, revenu de l'exil, je devais trouver ma famille dispersée... ma femme, oublieuse de son époux, et qui, si elle n'a pas encore donné sa main à un autre, lui a déjà donné son cœur!... Mon enfant..., mon enfant!... Mais c'est à peine s'il sait mon nom! Il reculerait d'horreur si je lui tendais les bras!... Ma patrie? mais vous voyez bien qu'à l'exilé qui revient dans son sein, elle a fait un nouvel exil, et qu'au proscrit méconnu elle a donné une tombe proscrite!...

ÉLISABETH.

Oh! que dites-vous?

LOUIS.

Non. La mort! la mort!

ÉLISABETH.

(A part.) Et toujours cette voix qui me pénètre et qui m'entraîne!... (Haut.) Mais vous êtes donc de la noble terre de Thuringe?

LOUIS.

Je ne suis plus que de la terre des morts!

ÉLISABETH.

Oh! résistez à ce désespoir... C'est faiblesse, c'est lâcheté pour un homme que de vouloir mourir..... C'est injustice, si vous accusez femme, enfants, famille, sans savoir quel accueil ils vous gardaient.

LOUIS.

Oh! Madame, je le sais...

ÉLISABETH.

Quoi! la femme qui vous avait donné son cœur a repoussé son époux?

LOUIS.

Elle l'a oublié.

ÉLISABETH.

Que Dieu pardonne à la coupable!

LOUIS.

Oh! ne la condamnez pas... Je ne l'accuse pas, moi!... elle a cru à ma mort..., comme vous..., vous avez cru à la mort de Louis de Thuringe...

ÉLISABETH.

Juste ciel!

LOUIS.

Elle a écouté l'amour d'un brave soldat qui l'a protégée... Comme vous..., vous avez écouté l'amour du généreux Arnold qui combat pour vous...

ÉLISABETH.

Moi!

LOUIS.

Et quelle femme peut être blâmée d'avoir fait ce qu'Élisabeth a pu faire?

ÉLISABETH.

Oh ! si c'est là votre premier désespoir, vivez et reprenez courage... Car votre femme a pu ne pas faire ce qu'Elisabeth n'a pas fait.

LOUIS.

Que dites-vous ?

ÉLISABETH.

Qu'importe ce que je souffre !... C'est vous qu'il faut sauver.

LOUIS.

Mais répondez-moi donc alors !... Cet Arnold si brave, si généreux...

ÉLISABETH.

Hélas ! il n'est plus...

LOUIS.

Il n'est plus !...

ÉLISABETH.

Et il a été assez discret pour me permettre de ne croire qu'à son dévouement.

LOUIS, s'abandonnant.

Et jamais il ne vous parla de son amour ?

ÉLISABETH

Jamais. (A part.) O mon Dieu !... cet accueil...

LOUIS.

Vous ne l'aimiez pas ?

ÉLISABETH.

Non !

LOUIS, en désordre.

O merci, mon Dieu !

ÉLISABETH.

Ah ! c'est lui !...

LOUIS, reculant.

Qu'ai-je fait, malheureux !...

ÉLISABETH.

Louis, prince ou proscrit, beau de jeunesse ou frappé de maladie, ta place est dans mes bras..., la mienne est sur ton cœur... Viens !

LOUIS.

Non ! non ! le céder serait un crime...

ÉLISABETH.

C'est Dieu qui m'inspire,... C'est dans mon amour qu'est ton salut !...Viens !...

LOUIS.

O mon Dieu ! me gardiez-vous donc cette dernière torture ?...

ÉLISABETH.

Il te gardait cette joie !...

LOUIS.

O Seigneur, protégez-la contre les embrassements de son époux !.... (Avec fureur.) Ulric... Ulric a osé t'accuser devant moi... Ah ! je te ferai arracher la langue, calomniateur lâche et bas !... si mes soldats m'ont oublié, peut-être mes bourreaux me reconnaîtront-ils !...

ÉLISABETH.

Louis, tu ne veux plus mourir..., n'est-ce pas ? tu ne le veux plus ?

LOUIS.

Ce n'est plus moi qui veux..., c'est le ciel lui-même... Tant de privations ..., tant de souffrances m'avaient laissé encore de la force pour la douleur..., mais pas assez pour la joie... Elisabeth... mon amour.., bénis-moi...

ÉLISABETH.

Louis, Louis... reviens à toi...

LOUIS.

La faim est sourde..., elle me dévore !

ÉLISABETH.

La faim !... oh ! attends..., attends-moi ! Je n'avais pas oublié que leurs atroces lois condamnaient le lépreux à mourir de faim... Dans un moment, je suis à toi !... (Elle veut s'éloigner. Louis l'arrête.)

LOUIS.

Oh ! non..., non..., tu ne veux pas que nous mourions tous deux... Tu sais.... la loi est implacable... Pense à notre fils...

ÉLISABETH.

En te sauvant, je pense à lui !.. . Mon Dieu, c'est une épouse, une mère, une reine qui vous implore ... c'est un pécheur repentant, c'est un enfant persécuté, c'est tout un peuple opprimé qui vous implorent par ma voix... Vous les entendrez, mon Dieu !... et, au milieu des cris de douleur, vous me donnerez votre appui et votre force pour les sauver !... Attends-moi, mon bien-aimé. .., attends-moi !... (Elle redescend rapidement le sentier et disparaît.)

SCÈNE IV

LOUIS, seul.

O pur et saint amour !... et toi, mon fidèle Arnold, toi, qu'un moment j'osai accuser, tu mourais aussi pour moi... Hélas ! faut-il donc que j'entraîne la ruine de tout ce qui m'aime !... Mais que dis-je ?... après tant de tortures, pouvais-je m'attendre à tant de bonheur !.... Et je douterais encore de ta clémence, mon Dieu ! Non, ce doute est un blasphème, et j'ai offensé ton saint nom..... Pardonne-moi ! désormais, loin de murmurer, j'accepterai mes souffrances comme une juste expiation de mes fautes... Car, même dans ta colère, tu es bon et miséricordieux ! (Il se relève.) Mais le froid engourdit mes membres, déjà brisés par la douleur...., entrons.... Oh ! ne l'oublions pas..., c'est à mon Elisabeth que ma vie appartient désormais. (Il marche vers la grotte.)

SCÈNE V.

ULRIC, DRAGUTA, TROIS HOMMES.

Tandis que Louis monte lentement le petit sentier qui mène à la caverne, on voit plusieurs hommes gravir le sentier du fond ; ils marchent avec précaution, et ils arrivent l'un après l'autre au haut du sentier, écoutant, regardant autour d'eux et s'interrogeant à voix basse, de crainte de surprise. Le premier qui monte en scène, l'un des affidés d'Ulric, porte une lanterne; il est suivi de Draguta qui, lui prenant des mains la lanterne, parcourt un moment la scène, et revient se placer au haut du sentier pour éclairer Ulric dont on entend la voix avant qu'il paraisse.

DRAGUTA, à mi-voix se penchant au haut du sentier.

Vous pouvez monter, Monseigneur.

ULRIC, hors vue.

Bien... mais plus bas !... Maudite route !.. (Deux autres affidés se montrent avant Ulric, puis celui-ci paraît. En arrivant au haut du sentier, l'homme qui le précède a fait rouler sous ses pieds une pierre dont la chute inquiète un moment Ulric.)

ULRIC, tirant à moitié son poignard et saisissant le bras de l'affidé.

Si ton pied de manant, maître Côme, ose avoir encore de ces maladresses, je t'enverrai de rocher en rocher rejoindre la pierre jusqu'au fond de la vallée.—Allons, va... (Les deux derniers affidés vont aussi se placer sur deux points que leur indique Draguta. Puis Ulric va à celui-ci.)

ULRIC.

En vérité, ami Draguta, ce chemin est bien celui de la vertu.

DRAGUTA.

C'est mieux que cela, si vous ne vous trompez pas, Monseigneur.

ULRIC.

Chut... chut !... J'ai cru voir là bas, près du faubourg, je ne sais quelle forme blanche et légère qui a passé devant mes yeux comme une ombre.

DRAGUTA.

C'est un pâle rayon de la lune qui a glissé sur

un des bouleaux qui bordent le pied de la colline. A mi-voix.) Mais, Monseigneur, ce que vous m'ovez dit, est-il bien possible? Cet homme qui est là, c'est Louis!...

ULRIC.

Chut! chut donc!... (A voix plus basse.) Oui, te dis-je, c'est lui, lui qui n'est pas mort en Palestine comme tout le monde l'a cru. lui qui, tout lépreux qu'il est, est rentré en Thuringe dans l'espoir de se venger de son beau cousin.

DRAGUTA.

Mais comment avez-vous su...?

ULRIC.

Ces papiers, échappés de ses vêtements, pendant qu'on le traînait ici, ont été saisis par un homme qui m'est dévoué. (Mouvement de Draguta.) Oh! ces papiers sont bien à celui qui les portait... Rappelle-toi l'abbaye de Sainte-Gudule... Quel autre que Louis, quel autre qu'un époux et qu'un père eût osé faire ce que ce lépreux a tenté contre moi?

DRAGUTA.

Mais cet homme, cet ami de votre altesse, maître d'un tel secret...

ULRIC, d'une voix sombre.

Il se taira!

DRAGUTA.

Et que venons-nous faire ici?

ULRIC, le regardant en dessous.

Tu le sais déjà...

DRAGUTA, en frémissant.

Quoi, Monseigneur!...

ULRIC, très vivement.

Hé bien, malgré la mort d'Arnold, suis-je maître absolu du trône? Le lépreux peut guérir, il peut s'échapper... Est-ce que tu ne craindrais pas qu'un jour, un fantôme de duc, apparaissant tout à coup, à mes yeux épouvantés, vînt mettre sa main décharnée sur la couronne ducale, en s'écriant: « Elle est à moi! »

DRAGUTA.

Oui, vous avez raison, Monseigneur, et voici ce qui reste à faire. (Il désigne les hommes qui sont au fond.) Deux de ces hommes vont creuser une fosse.

ULRIC.

Continue!

DRAGUTA.

L'autre pénétrera sous ce rocher.

ULRIC.

Bien!

DRAGUTA.

Il sera armé d'une hache et...

ULRIC.

N'achève pas... nous nous sommes compris: à l'œuvre.

Draguta remonte la scène et parle bas aux trois hommes; deux se mettent à creuser une fosse, l'autre, une hache à la main, pénètre dans l'antre du lépreux. Ulric, les bras croisés, regarde, Draguta écoute si l'on ne vient pas. Tout à coup un léger bruit se fait entendre.)

DRAGUTA.

J'entends du bruit...

ULRIC (prêtant l'oreille et montrant le sentier du fond.) Oui... de ce côté... Malédiction! (Courant vers le rocher à gauche et s'adressant à la cantonnade, à l'homme qui a disparu sous le rocher.) Arrête... (On entend, dans le caveau, le bruit d'une lutte, puis ces mots de Louis:)

LOUIS dans le caveau.

Ah! misérable traître!

Ces mots sont suivis immédiatement d'un cri terrible et du bruit d'un corps qui tombe.

ULRIC à lui-même.

Il est trop tard!

Le bruit du fond se fait entendre de plus près. Draguta remonte vivement la scène et regarde.

DRAGUTA.

On approche!

ULRIC.

Malheur à qui nous surprendrait... (Aux hommes et à Draguta.) Cachez-vous! (A l'homme qui est dans l'antre du lépreux.) Côme, ne sors pas... attends.

Ulric se cache avec les autres derrière les tombes. Marie et Elisabeth entrent en scène. Marie tient à son bras un panier.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ELISABETH, MARIE.

ULRIC, bas à Draguta.

Ce sont des femmes!

MARIE, à voix basse.

Oh! oui, Madame, nous le sauverons... Vos vertus ont fléchi enfin le courroux de Dieu.

ÉLISABETH, regardant.

Il n'est plus ici!... (Indiquant la caverne.) D'après les indications que nous a données Yvonnet, il est là sans doute...

MARIE, descendant toujours la scène avec Elisabeth, lentement et avec précaution.

Pourvu qu'on ne nous ait pas aperçues...

ÉLISABETH.

Oh! non, personne à cette heure...

ULRIC.

C'est Elisabeth!

ÉLISABETH, prenant le panier.

Donne... donne... hâtons-nous!

Elle prend du pain dans le panier, et en met les morceaux dans les plis de sa mante.

ULRIC, bas à Draguta et aux affidés.

Elle se livre à nous!... Allez, rassemblez le peuple, les soldats... et accourez tous ici, prompts comme la foudre... Allez! (Draguta et les affidés disparaissent en toute hâte. — Au même instant, lorsqu'Elisabeth est prête à gravir le sentier du rocher, un second gémissement se fait entendre.)

MARIE, arrêtant Elisabeth.

Ah! Madame, entendez-vous ce gémissement?

ULRIC, à part, marchant toujours avec précipitation du côté d'Elisabeth.

C'est son dernier soupir!

ÉLISABETH, montrant la caverne.

C'est de là qu'il est parti... O mon Dieu! mon Dieu!... (Elle va gravir le sentier, Ulric l'arrête.)

ULRIC.

Malheureuse!

ÉLISABETH, épouvantée, et MARIE.

Ulric!...

ÉLISABETH.

O désespoir!

ULRIC, appelant.

A moi, amis! à moi! accourez tous!... (Aux cris d'Ulric la foule se précipite sur la scène. Quelques-uns avec des torches allumées.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DRAGUTA, CONRAD, TOUS LES PERSONNAGES, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, SOLDATS; PUIS LOUIS.

ULRIC à tous.

Accourez!... J'ai surpris cette femme portant des secours au lépreux.

TOUS.

A mort! à mort!...

CONRAD.

Ciel ! Elisabeth !...

TOUS.

Elisabeth !

ULRIC, feignant la surprise.

Vous, Madame !... Mais qu'importe ! la loi est formelle... La mort à l'instant même.

ÉLISABETH.

O mon époux !... ô mon fils !...

CONRAD.

Infortunée !.... avez-vous pu, dans les intérêts d'un seul, violer une loi sacrée ?

ÉLISABETH.

Une loi inique, sanguinaire... Et, d'ailleurs, en sauvant cet homme, je sauvais la patrie.

ULRIC.

Qu'on l'entraîne !

CONRAD.

Arrêtez ! Qui prouve qu'elle portait des secours au lépreux ?

ULRIC.

Je l'ai vue moi-même mettre du pain dans les plis de sa mante, ce pain y est encore.

DRAGUTA.

Voyez !...

Il saisit la mante d'Elisabeth, l'entr'ouvre... mais au lieu de pain, ce sont des roses qui tombent : stupéfaction d'Ulric et de tous les personnages.

CONRAD.

O miracle ! ô justice céleste !

ULRIC.

O fureur !... tu crois l'emporter Elisabeth, mais j'ai ma vengeance... ce lépreux que tu venais secourir, Dieu lui-même l'a frappé !..

ÉLISABETH, éperdue.

Oh ! non... c'est une imposture !

ULRIC.

Dieu l'a frappé, te dis-je... il est mort !... vois...

En parlant ainsi, il a pris Elisabeth par la main, et l'entraîne vers le rocher. Tout à coup Louis paraît une hache à la main et dit :

LOUIS.

Non, traître !

ULRIC, épouvanté.

Lui !

LOUIS à Ulric marchant sur lui.

C'est toi qui vas mourir !

Il le frappe d'un coup de hache. Ulric chancelle et tombe.

DRAGUTA, soldats, peuple, faisant un pas vers Louis.

Le lépreux !

ÉLISABETH, se plaçant devant lui.

Arrêtez ! c'est votre prince ! c'est mon époux !

CONRAD.

Oui, la bonté de Dieu protége Elisabeth, et la piété des peuples va consacrer à jamais le miracle des roses !

LOUIS.

Mon Dieu, achève ton œuvre !

ÉLISABETH.

Et fais descendre sur lui ta divine miséricorde !

14° TABLEAU.

A cette prière d'Elisabeth, le tonnerre gronde. Un nuage couvre la scène, tous les personnages sont tombés à genoux —L'ange Gabriel apparaît et dit :

GABRIEL.

Tes vœux sont accomplis, et tes vertus sublimes,
Du peuple et de l'époux ont racheté les crimes.
Tout ce peuple, agité d'une heureuse terreur,
Dans un miracle saint reconnaît le Seigneur;
Et, plein d'un repentir que la foi sanctifie,
Ton époux va reprendre une nouvelle vie.
Emblème de beauté, de douceur et d'amour,
De ton bonheur la rose annonce le retour,
O Rose de Thuringe ! et la terre avec elle
Retrouve ses trésors, plus féconde et plus belle,
La famine naissait au souffle des hivers...
Et voilà le printemps, paré de pampres verts,
Qui va, sur ces vallons que son souffle réveille
De ses fruits les plus doux épancher la corbeille.

15° TABLEAU.

Le nuage remonte au ciel, et fait place à une gloire céleste, où, au milieu de nuages étincelants, l'échelle de Jacob lie le ciel à la terre.

16° TABLEAU,

L'échelle de Jacob et l'ange Gabriel remontent au ciel, et alors, on aperçoit sur la terre la même campagne qui, tout à l'heure, était désolée et chargée de frimas, et qui maintenant est parée de fleurs, de verdure et est inondée de soleil.

Pour la mise en scène complète du *Miracle des Roses*, s'adresser à M. Caron, régisseur-général de l'Ambigu-Comique.

Imprimerie de Cosse et J. Dumaine, rue Christine, 2.